

À PROPOS DE « L'APPEL APOSTOLIQUE »

Domingo Melero (*)

SOMMAIRE

Introduction

I. Histoire éditoriale de ce chapitre

1.- Quelques avatars en France et ses conséquences en Espagne. 2.- Deux raisons de M. Légaut pour supprimer ce chapitre et nos trois raisons de le publier :

A.- Un passé collectif lointain mais encore présent dans l'Église. **B.-** Un passé personnel lointain mais encore important. **C.-** L'unité des deux tomes de 1970-1971.

II . Éléments biographiques sous-jacents dans ce chapitre

1.- Les quatre éléments les moins révélateurs.

2.- Les quatre éléments les plus révélateurs.

A.- Le conflit entre vocation religieuse et scientifique dans le cadre du conflit d'alors entre religion et science. **B.-** M. Portal, la « délicate émancipation » et le projet d'un groupe. *En incise* : une possible erreur d'un lecteur en 1971-1972. **C.-** Les années des Granges. **D.-** Le déclin des années 30.

3.- Réflexions sur le déclin des années 30.

A.- Idée d'ensemble.

B.- La fin du groupe réduit et le départ de J. Perret:

1) Les faits et leur absence dans les premiers livres. 2) Mention de ces faits dans les livres postérieurs. 3) Une erreur typographique.

(*) Paru dans le *Cuadernos de la Diáspora* 16, Madrid, AML, 2004, pp. 167-234, cet essai a été revu par l'auteur en 2018 en vue d'être publié dans son site web (<https://sumadepoquedades.com/>). Il a été encore un peu modifiée en 2021 pendant la traduction faite par Geneviève Louismet. Maintenant il se trouve dans ce même site, à l'onglet: « Textes en français ».

C.- Le déclin du grand groupe et la crise souterraine de M. Légaut.

1) Le grand groupe. 2) Un jugement critique mais ouvert. 3) Éléments de ce jugement critique mais ouvert:

1/ Le travail manuel et la vie communautaire. 2/ Écrire et publier. 3/ Le monde des affects, l'amour humain et la suite de Jésus.

D.- Quelques fragments sur le monde des affects, l'amour humain et suivre Jésus.

III. Fin

1.- Dépaysement et « Seconde naissance ». 2.- Quelques remarques sur le chapitre précédent: « Faites ceci en mémoire de moi ». 3.- Quelques remarques sur le chapitre suivant: « L'oeuvre apostolique ».

Annexe sur les sécularisations

Quelques **ABRÉVIATIONS** employées dans cet essai pour nommer les **ŒUVRES DE MARCEL LÉGAUT**, énoncées ici par ordre chronologique :

TF, *Travail de la foi* (1962). **AH**, « L'accomplissement humain », titre choisi par l'auteur pour l'ouvrage de 1970–1971 publié en deux tomes : Tome I, **HRH**, *L'homme à la recherche de son humanité* et Tome II, **IIPAC**, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. **LV I-II**, Légaut-Varillon, *Débat sur la foi* et *Deux chrétiens en chemin* (1972 et 1977). **QR**, *Questions à..., réponses de M.L.* (1974). **VE**, *Vivre pour être* (1975; réédition des chapitres 1 à 5 d'HRH, revus par Légaut). **MECP**, *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975). **PPC**, *Patience et passion d'un croyant* (1976, 1990, 2000). **IE**, *Intériorité et engagement* (1977). **Pd'H**, *Prières d'homme* (1978, 1984). **DS**, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* (1980). **MC**, *Méditation d'un chrétien du XXème siècle* (1983). **CEA**, *Croire à l'Église de l'Avenir* (1985; chaps. 8,9, 10, seconde moitié, et 12 de IIPAC, revus par Légaut). **HFE**, *Un homme de foi et son Église* (1988). **VSM**, *Vie spirituelle et modernité* (1992; M.L. interrogé par Th. De Scott). **OS**, Th. DE SCOTT, *Marcel Légaut. L'œuvre spirituelle* (1984).

INTRODUCTION

Nous avons toujours pensé qu'il fallait publier dans les *Cuadernos* ce chapitre sur « L'appel apostolique » qui a fini par être un chapitre « parent pauvre » ⁽¹⁾ comme nous allons l'expliquer. Cependant, jusqu'à aujourd'hui (2004) nous ne l'avons pas fait pour deux raisons : parce que M. Légaut lui-même était intervenu dans les décisions éditoriales qui l'avaient laissé de côté et parce que nous doutions que son contenu puisse avoir de l'intérêt pour un nombre suffisant de lecteurs.

Finalement, notre objectif, comme Association, a prévalu : offrir tous les écrits de M. Légaut avec notre conviction que ce texte est toujours utile et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que la compréhension de ce chapitre permet un accès discret, oblique mais fondamental, d'une des étapes décisives de sa vie (les années 1920-1930) ; étape dont l'entendement permet de mieux comprendre la suite : les années 1940-1950 aux Granges. Et deuxièmement, parce qu'il contient une critique et une réflexion importantes.

La critique n'est pas tant, dans ce cas, le modèle religieux ou sacerdotal, car il peut y en avoir qui le choisisse sur leur chemin mais c'est la critique de sa prédominance à l'heure de concrétiser l'appel à suivre Jésus ; entre autre chose parce que cette prédominance sous-entend que le christianisme laïc est un christianisme de second rang.

Cependant, la réflexion doit se porter sur l'idée qui a rendu possible cette prédominance. Selon M. Légaut, repre-

(1) L'espagnol utilise l'expression « Cendrillon » en référence à l'histoire de cette princesse maltraitée comme une servante par sa marâtre, mais qui redeviendra princesse à la rencontre de son prince charmant. (N de la T.)

dre tout depuis la base dans la vie spirituelle chrétienne comporte d'abord un changement de l'idée de Dieu et de l'homme comme éléments opposés et reliés d'une façon inversement proportionnelle : nier l'un pour affirmer l'autre ou vice versa ⁽²⁾. Deuxièmement, cette réflexion comporte un changement dans la façon de concevoir le don total du disciple : ce don est avant tout laïc, au sens personnel où il nous concerne tous car il est la marque du sens du baptême commun dont l'appel se manifeste dans une mission singulière et non de se conformer à une loi surajoutée ou se limiter à ses devoirs d'état. C'est pourquoi M. Légaut, en abordant le thème de « l'appel apostolique » propose une réflexion, depuis la base, sur la vie spirituelle chrétienne dont le noyau est de suivre Jésus et d'être disciple, ce qui pour lui est l'essentiel du christianisme.

Dans la première partie de notre travail, nous expliquerons l'histoire éditoriale de ce chapitre « parent pauvre » et les raisons qu'eut M. Légaut de le supprimer et là, nous intercalerons les nôtres pour le publier. Dans la seconde partie, nous étudierons les éléments biographiques (jeunesse et premier âge adulte de l'auteur) qui selon nous, sont derrière ce chapitre « parent pauvre » et nous terminerons en indiquant quelques affinités entre ce chapitre pénultième, le précédent et le suivant. Nous montrerons ainsi la continuité de sa pensée dans la ligne finale de son œuvre majeure. Pour finir, en annexe, nous parlerons des sécularisations dans l'œuvre de M. Légaut.

Une remarque pour terminer cette introduction : comme le cœur de cette étude est la deuxième partie, qui nous aidera à comprendre la vie de M. Légaut et à approfondir un élément capital de son œuvre, le lecteur, s'il manque de temps, fera bien de lire au moins cette partie. En fonction de cela,

⁽²⁾ Voir : IIPAC p. 349-351. Ce changement de perspective influence notamment ce que nous abordons dans la dernière section de notre essai : " Le monde des affects, l'amour humain et suivre Jésus ".

devançons une réflexion : il est probable que le lecteur connaisse à grands traits la vie de M. Légaut et que cela lui paraisse un inconvénient pour lire cette étude. Mais il ne doit pas se décourager. En effet, l'important est avant tout la lecture du chapitre, il se peut que les extraits que nous citons et commentons, surtout dans la seconde partie (et quelques uns dans les notes) l'intéressent et éveillent sa curiosité. D'autre part, il ne faut pas oublier qu'on n'arrive jamais à bien connaître quelqu'un, même pas après la lecture d'une biographie presque exhaustive et à plus forte raison si on n'a pas réfléchi suffisamment sur sa propre vie, ce qui est l'essentiel.

I . HISTOIRE ÉDITORIALE DE CE CHAPITRE

1. *Quelques avatars en France et ses conséquences en Espagne*

« L'appel apostolique » est le onzième et avant-dernier chapitre de *Introduction au passé et à l'avenir du Christianisme* (par la suite IIPAC), c'est à dire le tome II de l'œuvre capitale de M. Légaut (« L'accomplissement humain », par la suite AH) ; œuvre qui n'a jamais été publiée avec ce titre comme l'aurait voulu son auteur. Pour comprendre l'oubli de ce chapitre, nous expliquerons quelques avatars éditoriaux de l'unique manuscrit de AH.

En 1970, pour raison de précaution économique, l'éditeur décida de séparer le tome II et de le publier en premier. M. Légaut accepta la mesure. La maison d'édition Aubier décida de publier en premier la deuxième partie consacrée au christianisme pour profiter d'un tirage à effet post-conciliaire, ce qui arriva heureusement. Ainsi le tome I fut publié l'année suivante. Avec cette mesure de précaution le calcul des Éditions Aubier fut en partie bon dans la mesure où il crut que se vendrait mieux le tome II, mais en partie mal car il se

trompa en craignant que le tome I ne se vende pas. Il se vendit tout aussi bien et il se vend toujours aujourd'hui, indépendamment du coup de force d'Aubier avec le tome II qui aujourd'hui se vend mal.

Cette première précaution éditoriale impliqua une épreuve pour l'auteur mais surtout, elle impliqua une fracture dans l'unité d'une œuvre qui avait essayé d'en avoir une. Ce chapitre onze de IIPAC (« L'appel apostolique ») aurait été le numéro vingt-quatre des vingt-cinq chapitres qu'aurait formé « L'accomplissement humain » : avant dernière position qui aurait manifesté son importance.

Le succès français se répéta en Espagne : les deux tomes furent édités séparément mais ont paru la même année : 1972. Comme cette première version était insatisfaisante, c'est pourquoi des années après, nous avons décidé de faire une nouvelle traduction et non seulement de HRH et IIPAC mais aussi de TF ⁽³⁾. Alors, pourquoi n'avons-nous pas traduit et publié entièrement IIPAC ? Quand arriva le moment de l'éditer en 1999 (conformément à notre lenteur de dromadaires de bien des caravanes), la réponse est qu'il s'était passé beaucoup de choses avec les livres de M. Légaut en France et cela eut des répercussions en Espagne.

En 1985, les Éditions Aubier eurent une nouvelle idée, toujours sous le signe de la prudence commerciale. Comme en 1970 ils reléguèrent le tome I et publièrent en premier le tome II consacré au christianisme, en 1985 ils ne se décidèrent pas à réimprimer le tome sur le christianisme en entier et ils proposèrent une réédition partielle avec quatre caractéristiques : a) laisser de côté les sept premiers chapitres (sur

⁽³⁾ Nous avons retraduit et publié *L'homme à la recherche de son humanité* (HRH) et *Travail de la foi* (TF) en 1991 et 1996. TF avait été publié déjà en espagnol en 1975 sous le titre de *Recherche, échec et plénitude*. En 1993, nous avons traduit et publié *Devenir soi* (DS). La première édition épuisée de ces trois livres, nous en avons sorti une seconde à partir de 2001.

Jésus et l'origine du christianisme, plus deux autres chapitres plus généraux: "Dieu et l'Univers" et "La prière"); b) rééditer seulement la partie finale consacrée aux thèmes ecclésiastiques (relation entre religions et christianisme, entre autorité et appel, entre obéissance et fidélité, renouvellement de la Cène et l'œuvre spirituelle); c) ajouter une longue et libre préface écrite par M. Légaut sur la seconde période post-conciliaire, la restauration et l'involution de ces années 80; d) supprimer un chapitre et demi (c'est à dire quelques soixante pages), probablement pour faire la place à la nouvelle préface. M. Légaut accepta et c'est lui qui décida de supprimer « L'appel apostolique » et la première section du chapitre sur la Cène⁽⁴⁾. Le résultat a été un nouveau titre: *Croire à l'Église de l'avenir* (CEA par la suite).

De cette façon Aubier publiait un « nouveau Légaut » et renforçait ainsi les livres qui étaient encore sur le marché⁽⁵⁾. D'autre part, le nouveau livre était d'une longueur éditoriale correcte: il ne dépassait pas les deux cents pages et n'était pas une pure réimpression, premièrement parce que la préface actualisait le sujet qui pouvait intéresser encore de nouveaux lecteurs et deuxièmement, parce que l'auteur avait révisé tout son texte⁽⁶⁾. Ainsi, M. Légaut continuerait d'être lu et enrichirait de ses idées la situation du moment.

Cependant, cette réédition avec la suppression qu'elle impliquait, aggrava encore la fracture entre le tome I et le tome II. L'unité de l'œuvre s'estompa encore plus et l'interaction entre les chapitres cités ci-dessus disparut complètement comme nous le préciserons plus tard. Le cheminement de

⁽⁴⁾ M. Légaut supprima la première section du chapitre précédent « Faites ceci en mémoire de moi » qui est pourtant toujours aussi utile parce qu'elle contient une critique et une réflexion sur l'interprétation sacrificielle conventionnelle de la messe. Voir: IIPAC pp. 291-312.

⁽⁵⁾ Surtout HRH, PPC, Devenir soi (DS) et *Prières d'homme* de 1978 et 1984.

⁽⁶⁾ Nous aurons l'occasion de montrer cela avec un exemple (voir note 129).

l'homme (HRH) était encore plus mis de côté. La réflexion sur ce qui était arrivé entre Jésus et ses disciples et sur ce qui arriva après resta mis à l'écart. Et la dernière partie sur l'Église resta séparée de l'itinéraire de l'homme et de l'exposé de M. Légaut sur le commencement du Christianisme.

De cette façon, la partie finale sur l'Église fut seulement adressée à ceux qu'intéresse ce genre de « sujets internes », ce qui n'était pas le cas au début. En 1970 il écrivit *Introduction à l'intelligence du passé et le l'avenir du Christianisme* en pensant aux personnes qui s'intéressaient au sens de leur propre vie et comment les humains ont abordé cette question au sein d'une des grandes traditions religieuses : le christianisme, sans qu'il soit nécessaire que cette personne ait appartenu spécialement à cette tradition.

La preuve de ce que *Croire à l'Église de l'avenir* (CEA) apparut comme un « nouveau » titre fut qu'en 1988, la maison d'édition espagnole qui choisit de le publier ne se rendit pas compte, jusqu'à ce que nous le lui disions, qu'il avait choisit un livre composé par quatre chapitres déjà publiés, même s'ils sont maintenant révisés. L'éditeur français ne l'avait pas prévenu et ne lui avait rien dit non plus (?).

Donc cette réédition en 1985 et sa traduction en 1988 furent les causes de ce que en 1999, quand le temps arriva pour notre lente caravane de publier IIPAC, nous ne l'avons pas fait et nous avons néanmoins décidé de publier à part, les sept premiers chapitres avec le titre *Réflexion sur le passé et l'avenir du christianisme* (RPPC par la suite).

(?) Mis en contact avec la maison d'édition des Jésuites en Espagne (Sal Terrae), nous avons traduit de façon désintéressée en 1988 *Croire en l'Église de l'avenir* (1985) dans le but de faire attention que la traduction espagnole n'aggrave pas (comme en 1972) la difficulté en soi de lire Légaut. Dans ces années là, un autre de nos amis, Francisco Cuervo-Arango, traduisit, lui aussi de façon désintéressée, *Méditations d'un chrétien du XXème siècle* chez un autre éditeur également confessionnel.

C'est ainsi que ce chapitre XI de IIPAC (et 24 de AH) resta perdu pour les lecteurs en castillan jusqu'à maintenant, 2004, où nous avons décidé de le publier dans les *Cuadernos* alors qu'il restait perdu pour les lecteurs français qui lurent *Croire à l'Église de l'avenir* (CEA) et qui n'avaient pas lu (ou relu) auparavant la fin de IIPAC.

Les lecteurs espagnols et français jugeront de la valeur de ce chapitre «parent pauvre». Pour notre part, dans ce qui suit, nous avons voulu le conserver en attirant l'attention sur son arrière-fond biographique et sur les thèses sous-jacentes de M. Légaut.

2. Deux raisons de M.L. pour supprimer ce chapitre et nos trois raisons de le publier

Pourquoi M. Légaut supprima-t-il ce chapitre et pourquoi le publions-nous maintenant ? La suppression a eu lieu parce qu'il a dû penser que depuis 1970 il s'était écoulé quinze années et que la situation avait changé. En 1985, il y avait un manque de vocation et les formes de recrutement et de formation des religieux et des prêtres avaient été un peu actualisées. Or, publier ce chapitre demandait de le réviser et il n'avait pas le temps. De plus, il fallait alléger le nouveau livre (CEA) pour y inclure la préface.

Malgré tout, cela ne signifiait pas que M. Légaut ne donnait pas d'importance à ce chapitre en soi, comme lui même nous l'affirma. De toute façon, notre supposition selon laquelle il pensait que ce chapitre avait besoin d'une révision se fondait sur deux raisons qui, vues sous un autre angle, sont juste celles qui nous apparurent pour le publier. C'est pourquoi nous allons les exposer et en plus, nous en ajouterons une troisième.

A.- Un passé collectif lointain mais encore présent dans l'Église

1. La première chose qui a dû conduire M. Légaut à éliminer ce chapitre, c'est qu'il parlait trop des séminaires et des noviciats : un sujet devenu du passé qui n'était plus attractif à l'heure de penser à un livre dont le titre pointait le futur (CEA). Dans IIPAC, il avait voulu proposer une compréhension du passé du christianisme avant de parler de son avenir, mais CEA allait être différent.

En vingt ans (de 1965 à 1985), la situation du catholicisme avait changé et le thème de « l'appel apostolique » devait être traité d'une autre façon. Il n'était plus si vrai comme vingt ans plus tôt ou comme du temps de la jeunesse de M. Légaut, que les « voies sacerdotales ou monastiques étaient les premières à se présenter aux jeunes chrétiens qui voulaient pleinement répondre à l'appel de Dieu ». Bien qu'il n'y avait pas de nouvelle conception de l'appel, il ne paraissait plus urgent de la proposer même si les vocations avaient diminué. Il ne paraissait pas non plus important d'insister sur l'évidence : que « les méthodes de formation pratiquées au séminaire ou au noviciat ne correspondaient pas aux nécessités et aux manières des générations modernes ». D'autre part, en plus de la crise et de la baisse des vocations, M. Légaut pour actualiser son texte, n'aurait-il pas dû aborder le fait des sécularisations qui eurent surtout lieu à partir du milieu des années 1960 ⁽⁸⁾ ?

⁽⁸⁾ Bien que M. Légaut n'aborde pas le thème des sécularisations dans ce chapitre, il le mentionne en parlant des « faillites » de vocations. Il dut remarquer ce trou dans son texte parce qu'il aborda le thème des sécularisations dans d'autres textes postérieurs. À la fin de ce travail, en annexe, nous parlerons des sécularisation dans son œuvre. Mais notons qu'il aurait pu insérer ses idées sur les sécularisations dans cet avant-dernier chapitre, par exemple à côté des apartés sur la « crise des vocations » et leurs causes et sur « la régression certaine (...) du recrutement sacerdotal et monastique traditionnel » (IIPAC, p. 362 et pp. 366-367).

Enfin, quitte à réviser le chapitre, dans les en-têtes des sections intermédiaires, des termes indéfinis se répétaient souvent : « ils sont rares », « ils sont beaucoup », « ils sont peu nombreux », « ils sont peu » ou « souvent ». Avec ces termes, M. Légaut évite les affirmations idéologiques ou doctrinales comme seraient par exemple : « le célibat est... », ou « le célibat n'est pas... ». Son discours est un discours d'itinéraire, c'est à dire empirique, d'expérience, fruit du souvenir, de ses observations et ses conclusions comme celle-ci : « peu de ceux qui le sont le sont vraiment ».

L'emploi de ces termes indéfinis et d'un discours d'itinéraire lui aurait demandé de parler alors de la « délicate émancipation » dont il avait déjà parlé au chapitre XI du tome I⁽⁹⁾. Exposer cette « délicate émancipation », qui conduit à la fidélité qui va au-delà de la persévérance et qui se découvre grâce à la rencontre en profondeur d'un disciple qui est celui qui libère le don total, aurait été en effet, un bon complément de deux des en-têtes finales du chapitre que nous présentons : « Un changement essentiel des séminaires, pour important soit-il, est insuffisant » ; « Seule une renaissance mystique qui ne soit pas une copie du passé permettra au christianisme de réaliser sa nécessaire mutation »⁽¹⁰⁾.

Cette « délicate émancipation », grâce à laquelle quelques-uns arrivent à devenir vraiment eux-même, est en plus la voie pour passer des pronoms indéfinis aux pronoms définis que M. Légaut emploie quand il est question de « découvrir son propre chemin » (« tous ceux qui... » ou « seulement ceux qui... », par exemple). De fait, cette « délicate émancipation » est mentionnée indirectement quand il parle d'une « ascension » qui est « délicate » :

Plus un être humain est riche en possibilités humaines, plus son ascension spirituelle est délicate, plus aussi elle peut être féconde.

⁽⁹⁾ Voir : HRH pp. 225-230.

⁽¹⁰⁾ Voir : IIPAC pp. 367-370.

S'il ne se laisse pas entraîner par les courants sociaux, politiques ou autres de son temps, elle se fera envers et contre tout, mais à travers quelles épreuves, après le piétinement dans combien d'impasses, sous quelles formes singulières et tourmentées, si elle n'est pas facilitée plus encore que guidée par la présence attentive et discrète d'anciens qui ont déjà parcouru une bonne partie de sur chemin avec une fidélité suffisante. Heureux celui qui rencontre à temps parce qu'il sait le reconnaître, un spirituel de sa famille d'esprit pour s'ouvrir dès le début de sa vie religieuse à la liberté créatrice. ⁽¹¹⁾

2. Cela faisait trop de changements. Pourtant, les mêmes arguments qui durent pousser M. Légaut à décider de supprimer ce chapitre ne sont-ils pas les nôtres pour décider de le récupérer ? Parce que ce chapitre, ne continue-t-il pas d'être encore utile par sa description, sa critique et sa réflexion malgré ses lacunes ?

Si nous regardons le XX^{ème} siècle en perspective, nous dirons que de la même manière que A. Loisy, au début de ce siècle, avait à l'esprit une « réforme du régime intellectuel » du catholicisme — réforme dont il faut encore prendre conscience et l'assimiler en vérité ⁽¹²⁾ —, M. Légaut, à la fin du même siècle, avait à l'esprit, dans ce texte et dans d'autres, une réforme du régime de la vie spirituelle dans le catholicisme dont il fallait encore prendre conscience et l'assimiler.

3. Trois considérations (sur le fil argumentaire du chapitre, sur les questions qu'il aborde et qui sont encore actuelles, et sur quelques éléments du texte qui sont utiles pour mieux comprendre son œuvre) nous aideront à voir plus clairement l'importance de ce chapitre.

⁽¹¹⁾ IIPAC p. 339.

⁽¹²⁾ Voir : Rosanna CIAPPA: « La réforme du régime intellectuel de l'Église catholique » dans : Alfred LOISY, *La crise de la foi dans le temps présent*, Turnhout, Belgium, Brepols, 2010. Texte inédit publié par François Laplanche (+). Avant-propos de Claude Langlois. Suivi de trois Études de F. Laplanche, Rosanna Ciappa, Christoph Théobald.

3.1. *Le fil argumentaire.* Dans un long chapitre comme celui-ci, il faut faire attention à l'argument pour ne pas se perdre. La première section est la prémisse majeur : des disciples surgissent toujours parce que « l'appel apostolique » ne cesse d'être adressé. Pour M. Légaut, il s'agit d'une affirmation de foi : l'action du souvenir de Jésus existe ; l'appel se manifeste toujours à l'intérieur de quelques hommes à chaque génération. En tout temps, la contemporanéité de quelques individus avec le Maître de l'Évangile a lieu de façon à ce que les forces de la mort ne puissent rien contre la vitalité de la semence de cette tradition. Pour lui, Jésus n'est pas un législateur ou un fondateur mais le semeur qui sème en passant, laissant l'autre libre, c'est à dire responsable de ses talents ⁽¹³⁾.

La seconde prémisse est un constat : même si l'appel continue d'être adressé, beaucoup ne suivent pas les chemins adéquats pour le concrétiser ou ils s'égarerent s'ils y entrent. C'est ainsi que « rares sont ceux » qui se trouvent eux-mêmes tant sur les chemins traditionnels qu'en dehors ; à la longue il est plus facile, à l'intérieur ou au dehors, de se limiter à la simple moralité d'obéir et de persévérer, plutôt que de chercher avec ténacité le chemin de la fidélité. C'est le thème des sections suivantes.

Enfin, puisque l'appel continue d'être vivant et qu'il ne fane pas dans les façons de prendre forme, la conclusion de M. Légaut est que n'importe quel arrangement est insuffisant « à défaut d'une rénovation fondamentale de la vie spirituelle » et d' « une renaissance mystique, qui ne soit pas une copie du passé », parce que « il faut rénover tout l'apostolat chrétien » et « reprendre tout à nouveau depuis la base ». Et ceci se trouve dans les trois derniers paragraphes, après avoir

⁽¹³⁾ Dans DS, p. 88, M. Légaut parle de cette transmission comme d'une « authentique révélation en acte ». Cette affirmation correspond avec ce que dit Paul au chap. 3 de la 2^{ème} lettre aux Corinthiens. Voir : IIPAC p. 142. Voir aussi: M. Légaut, « Témoignage sur M. Portal » (1952) et aussi *M. L. et ses camarades*, éd. Xavier Huot et ACML, 2017, vol I, p. 204-6.

affirmé que la renouvellement de la Cène est le centre de la mission de l'Église ⁽¹⁴⁾.

3.2. *Questions qui ne sont pas seulement du passé.* Tant la « paresse » de M. Légaut à réviser ces sujets sur la formation classique des clercs et des religieux, comme la nôtre à les relire ne peuvent cacher deux questions. Premièrement, que ces thèmes ne se comprennent toujours pas comme il les expose. Deuxièmement, qu'ils procèdent d'un passé encore prédominant dont la connaissance est plus utile que celle de l'Ancien Testament ou même du Nouveau selon ce que disait Légaut. La raison en est que les thèmes qui sont abordés dans ce chapitre s'interposent entre les Écritures et nous. À lire dans les Évangiles les passages qui concernent l'appel, nous sommes conditionnés par les formes de concrétisation du don total qui sont un héritage du monachisme et du concile de Trente, pour ne pas parler des influences originaires d'autres sources comme le platonisme, le stoïcisme et le pessimisme et l'ascétisme de type et d'origine orientale ⁽¹⁵⁾.

⁽¹⁴⁾ Pour sa part, la section I du chapitre suivant (« L'oeuvre spirituelle ») développe au fond la même idée : « il faut tout reprendre depuis la base » (IIPAC, p. 374). Cette idée demande de ne refuser aucun élément de la condition humaine y compris ceux que M. Légaut appelle les « instincts fondamentaux ». Il concevait la tâche de tout reprendre depuis la base en continuité avec les réformes des XVIème et XVIIème siècles dont il avait lue l'histoire chez Brémond et l'avait écoutée de M. Portal, qui connaissait cette époque comme si c'était la sienne.

⁽¹⁵⁾ Sur l'importance que Légaut attachait à l'étude du passé qui influence encore notre présent, voir : *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (MECP), Paris, Aubier, 1975, pp. 235-240 : « Le travail de formation intellectuelle et spirituelle dans la communauté de foi ». Deux études intéressantes sur ce passé se trouvent chez René TAVENEAUX dans « Le catholicisme post-tridentin » (*Les religions constituées en Occident et leurs contre-courants II*, vol. 8 de *Histoire des religions*, dirigée par H.-Ch. Puech, Gallimard, 1970) et chez Jean DELUMEAU, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire* (PUF, 2010). Jean Delumeau a des pages très intéressantes à propos de trois sujets : l'état déplorable du clergé (prêtres et ordres religieux) avant le concile de Trente ; la réforme de ce clergé impulsé par ce concile ; comment varie l'interprétation de la décroissance du rôle du clergé dans l'actualité, selon le jugement qu'on

Cet avant-dernier chapitre traite donc de la prédominance de la forme monastique et tridentine de concrétiser le « suivre Jésus », les béatitudes et les conseils évangéliques au cours des siècles. M. Légaut en critique la prédominance et son fondement. Dans la ligne de M. Portal, il propose l'exercice de distinguer les éléments et de revenir aux Béatitudes. Tel est le seuil dont le passage demande que prévale ce qui est personnel et que chacun façonne sa route. S'il propose cet exercice, c'est parce qu'il se situe à l'origine : l'appel au don total qu'il ressentit et qu'il raviva avec M. Portal mais qu'à la fin, il concrétisa d'une manière autre que l'habituelle puisque M. Portal ne désirait pas une « entrée en religion » des jeunes de l'École Normale Supérieure mais l'entrée en soi-même de chacun d'eux. Faire cas de M. Portal à ce propos fut ce qui mis à part réellement M. Légaut, ce qui le marqua et le porta plus loin que ce qu'il pouvait imaginer :

Laissez-moi donc, pour terminer cette évocation religieuse du passé, vous dire, vous redire plutôt, sa signification essentielle. Quelle est précieuse la grâce d'avoir rencontré, d'avoir voulu suivre et d'avoir suivi réellement un vrai disciple de Jésus-Christ. Il n'est pas de grâce plus exigeante. Elle est *séparante* plus que je ne saurais vous le dire mais elle est la joie des profondeurs. Elle nourrit toutes les ténacités, elle donne force à toutes les décisions, elle rend capable de toutes les conversions. Lorsqu'elle se fait capitale, elle peut, brisant avec le temps et l'espace, supprimer vingt siècles plus opaques que lumineux, rendre Jésus-Christ plus présent que tout vivant. ⁽¹⁶⁾

L'important est la séparation existentielle que comporte le don total, qui est un mode singulier de solitude. C'est ce qu'ex-

porte sur la succession des étapes du catholicisme et notamment si on croit à la légende plus que discutable d'un Moyen Âge chrétien qui implique parler aujourd'hui de déchristianisation. Notre passé, était-il vraiment chrétien ? Les historiens comme J. Delumeau ont beaucoup à dire sur ce point.

⁽¹⁶⁾ Marcel LÉGAUT, « Témoignage sur M. Portal » (1952), *M. Légaut, sa pensée et ses "camarades"*, tome I, p. 206, éd. de X. Huot et ACML.

prime le terme de « séparante » dans ce fragment. Autre chose est la distinction de la « fonction sacerdotale » et du « charisme apostolique » que M. Légaut propose à la fin de cet avant-dernier chapitre après avoir proposé la distinction entre l'appel au don total et ses formes habituelles de le concrétiser, voir la différence entre « annonce », « vocation », « fonction » et « mission » en différents points de ce chapitre (17).

M. Légaut pose alors, dans ce chapitre, des questions qui ne sont pas seulement du passé mais aussi du présent. Ce n'est pas une histoire du passé que les vocations conduisent à un « échec relatif » dissimulé par une médiocrité étendue où souvent la fonction finit par prévaloir sur la mission personnelle. Ce n'est pas non plus une histoire du passé que les vœux et les conseils systématisent et fassent des Béatitudes une Loi surajoutée qui finit par faire plus d'ascètes que de disciples et une lettre à observer plus qu'un souffle, un esprit ou un style singuliers à chacun. Ce n'est pas non plus une chose du passé que la perpétuité des vœux soit mis au même niveau que la fidélité conjugale ou paternelle car ce sont des choses distinctes que la promesse devant un groupe, devant soi-même et devant l'autre. Ce n'est pas non plus une chose du passé que de justifier le célibat par une disponibilité et une efficacité que M. Légaut soumet à examen dans ce qu'elles ont d'idéologique. Enfin, tout ceci est aussi en partie le reflet des tendances qui agissent également dans la société civile où les avant-gardes et les élites se séparent toujours du reste. Parce qu'il n'est pas clair que soit seulement affaire du catholicisme et de la voie sacerdotale et religieuse en son sein. Comme M. Légaut le rappelle, on trouve de pareilles différences dans d'autres églises et dans beaucoup de religions et sociétés ; de même dans une société comme la nôtre théoriquement non organisée religieusement mais si expo-

(17) Sur la distinction entre être disciple et n'importe quelle concrétisation, voir la section I de ce chapitre, et entre « fonction sacerdotale » et « charisme apostolique », voir la section V.

sée dans la pratique à ce que le charisme et le pouvoir soient sacralisés et attribués à des groupes déterminés de « clercs », « mandarins », « bonzes », etc. C'est dans ce sens qu'il fait l'observation suivante :

Ces méthodes [de formation pratiquées au séminaire] ne sont pas toutes systématisées et durcies par la routine et la médiocrité; au contraire, et de plus en plus, elles s'efforcent de s'adapter et le font parfois avec intelligence. Cependant, elles n'y réussissent qu'imparfaitement. Elles ne se dégagent pas de la mentalité sacralisée d'un christianisme d'autorité. ⁽¹⁸⁾

Maintenant, ne faudrait-il pas ajouter que cette « mentalité sacralisée » est commune à toute religion et influence la sacralisation du profane dans une société comme la nôtre ?

3.3. *Ce chapitre et le reste de l'œuvre de M. Légaut.* La troisième considération en faveur de récupérer ce chapitre est qu'il contient deux éléments qu'on ne trouve pas ailleurs chez M. Légaut : (a) quelques interprétations précieuses de certaines citations évangéliques, (b) une perspective centrale de son œuvre qui dans d'autres textes n'apparaît pas de la même manière.

(a) En ce qui concerne les Évangiles, à part l'allusion et le commentaire de M. Légaut sur la figure du semeur et sur les Béatitudes ⁽¹⁹⁾, il y a une autre observation, dite en passant, sur les « talents » et sur les « malédictions évangéliques » ⁽²⁰⁾. Il faudrait ajouter à cela son analyse sur les vœux qui au fond, est une glose sur l'exhortation de Jésus à ne jurer, ni promettre, ni user du nom de Dieu en vain ⁽²¹⁾.

⁽¹⁸⁾ IIPAC, p. 339

⁽¹⁹⁾ À propos des Béatitudes, voir en plus le chapitre V de IIPAC et le chapitre VII de TF. Sur la pauvreté et Légaut, voir le titre au moins de six *Topos des Granges* de 1962 et 1963, éd. X. Huot et ACML.

⁽²⁰⁾ IIPAC pp. 338 et 36.

⁽²¹⁾ Mt 5, 33-37: « Mais moi je vous dis de ne pas jurer du tout, ni par le ciel parce qu'il est le Trône Dieu, ni par la terre parce qu'elle est le marchepied

(b) Dans le cadre de la pensée de M. Légaut, ce chapitre comprend une critique de la conception séparée et parfois même hostile entre Dieu et l'humain comme nous l'avons déjà dit. Il s'agit sans doute d'une conception que d'autres ont aussi détecté et critiqué mais il présente cette conception liée à la manière habituelle de comprendre les vœux comme renoncement et cela n'est pas si fréquent. Cette conception séparée de Dieu unie à la façon habituelle de comprendre les vœux a, en plus, à voir avec trois perspectives de l'œuvre de M. Légaut.

En premier lieu, elle a partie liée avec sa distinction entre deux types de sacrifices. Ceux qui se présentent « à partir de considérations théoriques » ou idéologiques sont différents que ceux qui surgissent à partir des exigences intérieures décelées au niveau de l'existence ⁽²²⁾. Les renoncements militants sont distincts de ceux que la vie nous procure.

En deuxième lieu, la conception de Dieu contraire à celle séparée porte M. Légaut à affirmer qu'il est juste d'attribuer à Dieu « les états élevés que connaissent les hommes à leurs heures les plus lumineuses, quand il créent » ⁽²³⁾, c'est à dire par exemple, dans l'amour humain et dans la relation de paternité et filiation. Cette attribution est importante parce qu'elle a à voir avec le meilleur de l'intuition comme quoi il y a analogie entre Dieu et l'homme même si analogie n'est pas égalité sinon comme une ultime attitude affirmative : Dieu est en nous. L'analogie en tant que telle, à propos de Dieu, l'inconnaissable, inclut trois pas : affirmer une similitude, nier cette similitude, s'ouvrir à un au-delà de l'affirmation et de la

de ses pieds ; ni par Jérusalem parce qu'elle est le Ville du Grand roi. Ne jure pas non plus par ta tête parce que tu ne peux rendre un seul cheveu blanc ou noir : Que votre parole soit oui, oui ; non, non ; le surplus vient de Mauvais. »

⁽²²⁾ Voir : DS, p. 111-113 et IE p. 30, 41.

⁽²³⁾ IIPAC, p. 351.

négation, ce qui s'accorde bien avec « l'inconnu » de son propre chemin et « l'impensable » de Dieu ⁽²⁴⁾.

En troisième lieu, l'idée selon laquelle il y a une relation directement proportionnelle entre Dieu et l'homme comme entre Jésus et ceux qui le suivaient et que cette relation est antérieure à la possible classification de ses disciples en différents groupes est, en définitive, la source du caractère fondamentalement laïque du discours de M. Légaut. S'il parle à tous, c'est parce que, pour lui, le laïc est l'individu à qui il s'adresse au singulier ; parce que pour lui, la dernière place a du sens, ce qui aide à découvrir ce qu'il y a de disciple et de « chef spirituel » dans chaque personne de foi ⁽²⁵⁾.

B. Un passé personnel lointain mais encore important

1. M. Légaut a peut-être eu une deuxième raison d'écarter ce chapitre. Peut-être l'a-t-il éliminé parce qu'il parlait dans ce texte sur des sujets particuliers qui lui étaient propres mais qui appartenaient à un temps révolu (les années 20 et 30). Il avait eu besoin de revoir sa façon d'avoir été « apôtre » ; chose qui changea avec « son deuxième départ » et sa seconde mission, non idéologique mais de témoignage et de présence, dans laquelle il s'enfonça à partir de son mariage et de son départ aux Granges. « Toute ma vie avant les années 40 était une vie d'apostolat » dira M. Légaut à 90 ans. De là son départ, son second commencement et les années de jachère

⁽²⁴⁾ Cet emploi de l'analogie est indépendante de la prévention qu'avait M. Légaut envers le thomisme, surtout pour avoir été imposé officiellement à la fin du XIX^{ème} siècle. Elle était en relation avec celle de M. Portal, Édouard Le Roy (qui était disciple de Bergson), le P. Laberthonnière et le P. Teilhard, par exemple, qui ne sympathisaient pas avec le thomisme surtout de la façon dont il avait été imposé et pour la façon anti-moderniste dont il était interprété sauf quelques heureuses exceptions.

⁽²⁵⁾ IPAC p. 267.

avant de commencer à écrire à partir de lui-même. Telle fut la « seconde option » dont il parle dans HRH ⁽²⁶⁾.

C'est peut-être pour tout cela que le chapitre sur « l'appel apostolique » lui parut encore plus du passé, surtout, de le relire à plus de quatre-vingt quatre ans. Peut-être, était-il alors de nouveau enclin à vouloir ne pas tenir compte de ce qui était plus biographique et d'un catholicisme classique, à ne pas lui donner d'importance et à l'éliminer ; un peu comme il avait fait vingt ans plus tôt, en composant *Travail de la foi* en 1962: lorsqu'il n'y avait pas inclus son « Témoignage sur M. Portal » de 1952 même s'il l'avait écrit aux mêmes dates que la « Confession d'un intellectuel » et que « Le témoignage de l'adulte » qui devinrent deux chapitres de ce livre.

Cette deuxième raison qu'a eu M. Légaut d'éliminer ce chapitre XI de IIPAC peut paraître un peu forcée mais elle sert à appeler l'attention sur les questions biographiques qui sont derrière. En définitive, notre idée est la suivante : ces chapitres 11 et 12 réunis sont probablement les plus biographiques du tome II. Ce fond biographique rend indispensable la lecture de ces chapitres. Elle nous permet d'approfondir le changement des années 40 : abandon d'un « être apôtre » confessionnel et adoption d'une autre façon d'être non pas tant apôtre par fonction mais par initiative personnelle, non pas tant croyant de croyances mais homme de foi et de présence, purement être. Tel est un second motif de publier ce chapitre.

2. Pourtant, ce qu'il y a de biographique dans ce chapitre peut rester voilé et ne pas se voir pour deux raisons : par la volonté de discrétion de M. Légaut et par sa référence à trois époques distinctes du passé. D'abord, il convient de se souvenir que si les éléments biographiques ne sont pas clairs

⁽²⁶⁾ Sur les 40 ans d'apostolat, voir : *M. L. au Payoursel*, 8-9 septembre 1990, Cahier édité par X. Huot, p. 20. – Sur la « seconde option », voir : HRH, p. 122 – Nous parlerons du « second commencement » de M. Légaut à la fin de cette étude.

derrière ce chapitre, cela provient de sa volonté de discrétion et d'abstraction. Annoncée dans l'introduction de HRH, cette volonté vaut tout autant pour IIPAC et a fortiori pour ce chapitre.

Et quant à la seconde raison, il faut tenir compte en lisant M. Légaut de la difficulté de concilier la réflexion sur un seul sujet et le souvenir d'une vie en zigzag, aux étapes quelque peu déconcertantes. Le souvenir d'éléments biographiques qui embrassent une période de soixante ans a pu lui rendre difficile le fait de combiner, sans danger de mélanger l'écriture sur un seul thème (le don total, les manières de le concrétiser et les temps de formation), avec des éléments de trois générations : le catholicisme du début du XX^{ème} siècle qui fut le temps de son enfance, le catholicisme de l'entre-deux guerres qui fut le temps de sa jeunesse et le catholicisme de l'après-guerre qui fut le temps de sa vie adulte. C'est ce qui se passe dans ce chapitre. À l'intérieur on trouve des éléments qui vont de son entrée à l'École Normale Supérieure à dix neuf ans, jusqu'à sa mobilisation à trente neuf ans, mais aussi des éléments du catholicisme du début du XX^{ème} siècle, c'est à dire du temps de M. Portal, et aussi des éléments du catholicisme des années 1960.

C. Troisième raison de récupérer ce chapitre : l'unité des deux premiers livres de 1970-1971

1. Il y eut deux associations entre des chapitres qui se perdirent à cause de la suppression de « L'appel apostolique ». Premièrement, ce chapitre formait un diptyque avec le suivant : « L'œuvre spirituelle » mais la possibilité de « voir » ce diptyque s'est perdue avec la suppression. En récupérant ce chapitre, nous pouvons vérifier que, selon le point de vue du catholicisme, ces deux chapitres joints exposent le passage d'une action apostolique plutôt doctrinale et idéologique, au moins en grande partie, à une œuvre spirituelle plutôt de témoignage et de

présence entre égaux. Selon le point de vue biographique, ces deux chapitres font référence au passage qui va de la période de jeunesse à la suivante : les années des Granges.

C'est pourquoi nous dirons en second lieu que, si nous avons dû associer ce diptyque final de IIPAC avec quelques chapitres du tome I (HRH), nous aurions choisi d'un côté « Solidarité sociologique et communion humaine » mais surtout les chapitres sur l'amour humain et sur la paternité. Ceux-ci permettent un rapprochement indirect avec la vie familiale des Légaut aux Granges et en cela ils complètent les deux derniers chapitres de IIPAC qui nous parlent plutôt des changements de ses manières d'agir. Ces deux associations entre chapitres indiquent en définitive que M. Légaut termina son œuvre majeure (AH) avec deux chapitres en référence à deux étapes fondamentales de sa vie (les années 1920-30 et les années 1940-50) mais en plus, ils parlent surtout de son activité à ces deux époques, tandis que les premiers chapitres de HRH complètent ce diptyque en parlant du côté privé de la vie de l'auteur.

2. La structure de AH apparaît alors dans sa forme, disons, circulaire, unitaire, hésychaste, car la fin retourne au commencement ⁽²⁷⁾. À la fin du livre nous pouvons mieux constater son unité et nous pouvons revenir au début. C'est ce qui s'est perdu avec la suppression de l'avant-dernier chapitre dans CEA et c'est ce que nous retrouvons en l'éditant. Maintenant nous pouvons mettre en valeur la recherche d'unité de M. Légaut, de circularité dans la structure de son œuvre majeure. Parce qu'où mènent les deux derniers chapitres de IIPAC ? Qu'aurait-il pu écrire à leur suite ? Ou vu sous l'angle du lec-

⁽²⁷⁾ Nous employons ce terme et celui de « rythme hésychaste » en souvenir du dernier chapitre du roman *Paradis (Paradiso)* de José Lezama Lima. Le personnage principal de cette histoire, José Cemí, rencontre à la fin Oppiano Licario, l'homme qui, pour avoir été témoin de la mort de son père et de son oncle, lui donne les clés de son existence. Après la rencontre, Cemí peut enfin raconter avec une respiration réglée, hésychaste, exempte de l'angoisse de l'asthme dont il souffrait et qui symbolisait son désarroi.

teur, où pourrions continuer de le lire après avoir lu l'ensemble de « l'œuvre de sa vie » comme lui-même l'a qualifiée ?

Il y a quatre réponses à ces questions. La première est que les deux chapitres finaux, en raison de leurs éléments biographiques, ont une certaine affinité avec les premiers de TF (c'est à dire, dans cet ordre, « La vie de foi » et la « Confession d'un intellectuel »). C'est ainsi qu'en finissant AH, nous pouvons relire TF qui est le départ de l'étape d'écriture de M. Légaut qui commence en 1950, après l'itinéraire auxquels renvoient « L'appel apostolique » et « L'œuvre spirituelle » et après la jachère d'une première décennie aux Granges.

La *deuxième* réponse est que après les deux chapitres finaux d'IIPAC (avec des pages sur l'action de simple présence ⁽²⁸⁾), il est bon de relire HRH car nous comprenons mieux que M. Légaut a écrit HRH sans référence confessionnelles, selon la foi que nous avons appelée « adamique » dans d'autres écrits ⁽²⁹⁾. La *troisième* façon de continuer à lire est de s'intéresser aux livres postérieurs, écrits en collaboration ⁽³⁰⁾. Face à la discrétion et abstraction antérieures, l'objectif de ces deux livres a été, au moins en partie, de donner à connaître la vie de l'auteur. C'est dans QR par exemple, que M. Légaut parle pour la première fois de M. Portal, de son influence et de son rôle comme père spirituel ⁽³¹⁾. Enfin, une *quatrième* façon de conti-

⁽²⁸⁾ Voir à ce sujet la section III de « L'oeuvre spirituelle », IIPAC, p. 384 et ss.

⁽²⁹⁾ Sur l'occultation de références chrétiennes dans HRH, on doit se souvenir que dans l'« Introduction », M. Légaut affirme être chrétien de fait mais pour dire ensuite que son livre s'adresse à tout homme adulte qui a réfléchi, sans être nécessairement chrétien comme lui. Sur la « foi adamique », voir notre travail de 2005, « Réflexions sur la foi » (https://sumadepoquedades.com/paginas/textos_pdf_francais).

⁽³⁰⁾ Voir : *Questions à et réponses de Marcel Légaut* (QR) de 1974 et *Patience et passion d'un croyant*, de 1976 (par la suite PPC), réédité en 1990 et en 2000. À ces deux livres on peut ajouter celui de Th. De Scott, *M.L., L'oeuvre spirituelle* de 1984 (par la suite OS) dont M. Légaut a suivi de près la rédaction.

⁽³¹⁾ Nous renvoyons de nouveau au texte de 1952 qui doit s'ajouter aux autres articles de M. Légaut sur M. Portal qui sont de 1976. Voir note 16.

nuer à lire peut se trouver dans *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975; MECP par la suite), où M. Légaut a réuni quelques articles qui complètent ce qu'il a exposé sur le christianisme et le catholicisme dans IIPAC ⁽³²⁾.

II. ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES SOUS-JACENTS DANS CE CHAPITRE

Parlons maintenant des éléments de la vie de M. Légaut qui selon nous sont derrière le chapitre de « L'appel apostolique ». Nous porterons notre attention sur les plus révélateurs. C'est pourquoi nous énumérerons en premier pour abréger, ceux que nous ne développerons pas.

1. Les quatre éléments les moins révélateurs

1. Écartons l'allusion de M. Légaut aux actuelles « conditions de scolarisation de la jeunesse ». L'enseignement avec son exigence et son ampleur absorbe et en ce sens, peut distraire de la vie intérieure. C'est pourquoi M. Légaut a tenu compte de ce point dans son projet pédagogique au commencement des Granges. Lui-même a connu cette « distraction » quand il est entré à l'ENS et a vu combien les études

⁽³²⁾ Les articles réunis dans MECP sont de trois types. Certains ont été développés après IIPAC mais M. Légaut revient en eux sur la situation de l'Église. D'autres sont une synthèse du tome I et du tome II, comme par exemple, « Devenir disciple ». Finalement, il y a d'autres qui sont ses réponses aux objections de quelques ecclésiastiques qui ont critiqué son œuvre à partir de la doctrine habituelle sur la foi, par exemple. Sont aussi de ce type les débats entre M. Légaut et P. Varillon publiés en 1972 et 1978 : *Débat sur la foi* et *Deux chrétiens en chemin*. Certains pensent que MECP fait partie, avec HRH et IIPAC, d'une trilogie. Mais nous ne croyons pas que M. Légaut ait eu l'idée d'écrire une trilogie.

absorbaient. Durant un certain temps, il eut l'impression que ses efforts consacrés aux études avaient refroidi sa vie spirituelle. Et ce, bien que ces études furent d'une autre façon la porte vers son propre chemin qui aurait été autre s'il n'avait découvert la science.

Comme souvent à l'époque, M. Légaut eut les premières intuitions de sa vocation à onze ans lors de sa « communion solennelle » et il l'imagina de suite sous une forme religieuse. Appuyé par sa mère, il voulut entrer au séminaire à quinze ans mais sagement, son père lui posa comme condition de passer son baccalauréat et de suivre ses études universitaires en mathématiques. Ce délai fit que par la suite il suivit la vocation scientifique et que plus tard, surgit en lui, une grande estime pour l'intégrité et la rigueur intellectuelle.

2. Écartons en deuxième lieu les références aux organisations de jeunesse et sa tendance à laisser de côté une formation spirituelle qui ait un fondement intellectuel suffisant. La tendance était de se consacrer le plus tôt possible à l'action sociale et politique dont le poids idéologique et son « urgence » étaient difficiles à maîtriser. Par la suite, M. Légaut interpréta l'activisme fréquent des années 1960 (les années où il écrivit AH) comme une répétition de ce qui était arrivé dans les années 1920 avec les « Équipes sociales » de Robert Garric, avec le mouvement du Sillon, avec les laïcs et prêtres partisans de « l'Action française », avec « l'Action catholique » et aussi avec les « prêtres démocrates » du commencement du XX^{ème} siècle que lui rappelèrent le phénomène postérieur des « prêtres ouvriers ».

3. Écartons en troisième lieu les conflits extrêmes que pouvait révéler, selon M. Légaut, l'obéissance, surtout « aux époques où l'homme fait un examen de ses croyances à la lumière de sa conscience et au nom même de sa foi » ; ce qui fut minoritaire au début du siècle mais plus fréquent après. En mentionnant cet élément, il devait penser aux situations

limites que beaucoup vécurent durant la crise moderniste et la répression anti-moderniste dans laquelle il y eut ceux qui se rebellèrent, ceux qui se soumirent d'une façon qui porta atteinte à leur honnêteté (morale et intellectuelle) et ceux au contraire, qui entrèrent dans un exil intérieur et une passion silencieuse. Tel fut le cas de M. Portal, du P. Laberthonnière et du P. Theilhard entre beaucoup d'autres spécialistes en relation avec les jeunes de l'École Normale Supérieure ⁽³³⁾

4. Et écartons aussi pour son peu d'importance dans la compréhension de ce chapitre, les éléments biographiques en rapport avec la pauvreté. Question pourtant importante pour M. Légaut et le groupe dans les années 1930, d'abord parce qu'ils commencèrent d'introduire le travail manuel

⁽³³⁾ Pie X instaura le serment contre le modernisme en 1910 (voir : *Denzinger*, 1963, p. 2145-2147). C'était une « ratification de ses condamnations » contre l'hérésie du modernisme : la dernière de toutes, somme diffuse des précédentes. Tous ceux qui accédaient au diaconat et au sacerdoce devaient le prononcer.

« Dans toute l'Église catholique, seuls quarante prêtres refusèrent de prêter le serment anti-moderniste. Cependant, l'Allemagne fut une exception : la mesure provoqua là-bas de grandes protestations au nom de la liberté scientifique et les professeurs d'université furent dispensés de prêter serment sur pédition de l'Épiscopat » (Roger AUBERT, *Nouvelle histoire de l'Église*, vol. V, 1984, p. 200 de l'édition espagnole).

Un de ceux qui refusèrent le serment était l'abbé Baudin, convive assidu au séminaire de M. Portal, son collaborateur dans ses relations avec les anglicans et les orthodoxes, professeur de philosophie et psychologie au Collège Stanislas et à l'Institut Catholique, spécialiste de Newman, correspondant de William James et de Husserl. L'abbé Baudin avait rencontré pour la première fois au séminaire du Cherche-Midi Lord Halifax et l'orthodoxie, il fit des travaux variés pour M. Portal et fut un conférencier assidu au groupe Tala. En refusant de prêter le serment anti-moderniste, il dut démissionner de ses postes d'enseignement (Regis LADOUS, *M. Portal et les siens* (1955-1926), Paris, 1985, p.164.

Le serment dura jusqu'en 1967 quand Paul VI le remplaça « par une formule réduite pour l'essentiel au symbole de Nicée-Constantinople ». Sa suppression coïncida avec celle du Saint-Office (Étienne FOUILLOUX : *Une Église en quête de liberté (La pensée moderniste française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962)*, Paris, 1998, p. 36).

dans leurs étés de vie commune et ensuite, par la conscience d'être de condition privilégiée en étant normaliens et fonctionnaires ⁽³⁴⁾.

2. *Les quatre éléments les plus révélateurs*

A.- Le conflit entre vocation religieuse et scientifique dans le cadre du conflit entre religion et science

1. Le premier élément biographique marquant se trouve après les quatre paragraphes initiaux de la section II ⁽³⁵⁾. Il s'agit d'une sorte de tension entre deux appels. Le thème de cette partie est de « découvrir le vrai chemin de chacun », c'est pourquoi cela peut sembler heurter le jugement énoncé dans la première rubrique : « rares sont ceux qui découvrent leur vrai chemin ». Ce n'est pas la conclusion pessimiste d'un intellectuel critique sinon le jugent rétrospectif de ne pas l'avoir trouvé facilement, ni lui ni ceux qui eurent à décider comme lui, au moment de donner forme au « don total ».

La difficulté consistait en ce que « quand un jeune chrétien (...) voulait répondre pleinement à ce que Dieu attendait de lui (...) il pensait normalement (...) au sacerdoce ou à la consécration monastique ». Cette normalité n'était pas une facilité contrairement aux apparences. En ressentant l'appel au « don total », penser presque automatiquement à la forme traditionnelle de le concrétiser fut une difficulté face à l'appel des études.

⁽³⁴⁾ M. Légaut renouvela le thème de la pauvreté quand il le plaça sur le plan de l'existence, distinct de l'ascétisme, des vœux et de l'idéologie ou de l'engagement par sensibilité sociale. La signification de la pauvreté au plan existentiel le conduisit au concept de la « carence d'être » qui est pour lui, l'autre face de « la foi en soi » comme il l'exposa au premier chapitre de HRH et auparavant dans plusieurs « topos » des années 1960.

⁽³⁵⁾ IPAC p. 334-339.

M. Légaut se libéra de cette difficulté grâce à M. Portal. Cependant, la majorité des jeunes catholiques de l'époque ne comprirent pas que la facilité de la normalité était une difficulté. La preuve en est que cette assertion peut encore surprendre aujourd'hui. Une seconde preuve est qu'il eut besoin, malgré M. Portal, d'un long processus pour que cela devint réellement clair. Se libérer du poids idéologique de la doctrine catholique de la perfection et se libérer du modèle établi lui prit du temps et fut le fruit de son travail de la foi. En effet, prendre conscience de la difficulté que suppose la facilité de la normalité, c'est à dire la facilité de croire-penser que l'on sait comment donner forme au don total dans le fait d'adopter la position commune, fit fructifier son travail de fidélité dans les années 1930 et 40 ⁽³⁶⁾.

2. M. Légaut commença à prendre conscience d'une espèce de conflit entre deux appels, à tenir compte du conflit entre voie sacerdotale et voie scientifique, non en soi mais entre le catholicisme et la société d'alors, surtout quand la voie scientifique devint pour lui « un authentique impératif de caractère religieux » ⁽³⁷⁾. Cela lui apparut quand, pendant ses études, il fit siennes les aspirations de son époque dont l'honnêteté intellectuelle propre de la science. Cette difficulté créa en lui un conflit entre l'appel de celle-ci et celui du sacerdoce. À chaque fois que se posait la question du sacerdoce, il ressentait un certain refus parce qu'il voulait contribuer à la rénovation du christianisme et avait l'intuition que cette rénovation viendrait des laïcs ; et il faut noter qu'il a eu cette intuition avant que ne se présentent les interrogations venues du monde des relations affectives.

⁽³⁶⁾ La visibilité de ce qui est conventionnel peut encore présenter une difficulté pour les laïcs qui veulent s'engager. Les institutions, du fait qu'il leur manque du monde, invitent les laïcs à collaborer mais dans la majorité des cas, sans changer leur façon de penser et de s'organiser. Voir en ce sens la citation de « Faites ceci en mémoire de moi », transcrite dans l'avant dernier paragraphe de cette étude, prise de IIPAC, p. 320-321 (note 117).

⁽³⁷⁾ IIPAC, p. 337.

De son côté, M. Portal aida les jeunes de l'ENS à voir, dans ce conflit entre raison et foi, science et religion, un pseudo-problème dont la consistance historique était seulement due à une accumulation de préjugés, d'actions et de réactions erronées provenant d'un côté et de l'autre. Dans cet environnement du premier tiers du XX^{ème} siècle, M. Portal conseilla à M. Légaut de suivre le chemin de la science et de continuer comme laïc. Ainsi, il éviterait les impasses qu'il aurait rencontrées probablement en devenant prêtre. Tant à cause de la période conflictuelle d'alors que de son caractère entier, il aurait fini par laisser ou la religion ou la science.

Ceci aurait impliqué de suivre, dans le premier cas, le scientisme de l'époque plus que la science ; dans le second cas, une idole ecclésiastique plus que Dieu. C'est à dire que dans les deux cas, il lui aurait fallu prendre le chemin de l'idéologie ⁽³⁸⁾. M. Légaut serait tombé dans la tragique confusion, pleine de conséquences, de ceux qui, dans le premier cas, « abandonnent tout approfondissement personnel » non sans avoir avant ou

⁽³⁸⁾ Quant à la clôture de la position officielle catholique, on se reportera à une note antérieure à propos du modernisme. Les sciences (en physique, astronomie, biologie et aussi archéologie, histoire et philologie) ont apporté des acquisitions certaines que la hiérarchie catholique voyait comme une ingérence. Mais il faut rappeler qu'avant, quand la science ne s'était pas encore constituée en connaissance autonome, la théologie avait pu donner son avis et juger, avec peu d'objections des thèmes qui n'étaient pas de sa compétence. Les acquisitions de l'histoire naturelle (évolution des espèces, âge de l'univers, de la Terre et de l'homme) comme de l'histoire culturelle (rédactions diverses des Écritures, formation des dogmes et changements des rites) questionnaient l'immobilité antérieure.

M. Légaut commenta à une occasion, sa surprise en apprenant à vingt ans qu'il y avait quatre évangiles dont trois étaient synoptiques. D'autres normaliens parlèrent de leurs inquiétudes à propos de l'abbé Breuil, invité par M. Portal, qui leur disaient qu'il y avait eu différents adams ; ou l'abbé Gaudefroy, géologue, qui leur parlaient de l'ancienneté de la Terre. M. Légaut se souvenait, à quelque occasion, qu'un des thèmes polémiques au temps du modernisme était encore si Moïse avait écrit ou non le *Pentateuque* (question déjà soulevée par Richard Simon au XVII^{ème} siècle) ou si la Création avait été conforme aux premiers chapitres de la *Genèse*.

après discrédité cette possibilité, ou dans le second cas, après être tombé dans la confusion (non moins tragique) de ceux qui voient « les talents qu'ils ont découverts en eux (comprenez le désir de connaître) comme des « tentations » au lieu de les voir comme « des marches de son ascension spirituelle »⁽³⁹⁾.

Comme on peut le voir, affleure ici la nécessité de changer la conception de Dieu : non un Dieu séparé et hostile à l'homme mais quelque chose d'intérieur dans son cheminement ; non pas un Dieu inversement proportionnel à l'humain mais dans une relation directement proportionnelle. Peu à peu, ce changement se convertit en une des clés de M. Légaut⁽⁴⁰⁾.

B.- M. Portal, la « délicate émancipation » et le projet d'un groupe

La rencontre avec M. Portal est le deuxième des quatre éléments marquants et sous-jacents de ce chapitre⁽⁴¹⁾. Cette rencontre eut deux effets, l'un libérateur et l'autre d'engagement.

⁽³⁹⁾ IIPAC p. 338.

⁽⁴⁰⁾ Je développe ce changement entre une relation inverse et une relation directe dans d'autres essais. Le premier d'entre eux, déjà revu est : « Sur quelques difficultés dans la communication », *Cuadernos de la Diáspora* n° 30, 2018, (non traduit). Un commentaire de M. Légaut sur Abraham résume ce changement (voir PPC, 1990, p. 45-48). Ce changement dans l'idée de Dieu a à voir en plus, avec la différence entre fidélité et obéissance et entre foi et croyance. De même, une analyse en détail sur « Les deux options » (chap. VI de HRH) peut nous aider à comprendre ce changement. Le résultat de cette analyse nous explique en plus, la raison pour laquelle Légaut, jeune, s'accordait énormément avec le P. Teilhard ; lui que M. Portal invita à parler au groupe et que les normaliens considéraient comme un modèle de la synthèse possible entre être scientifique et être croyant. M. Légaut prit plus tard ses distances par rapport aux idées du P. Teilhard dans un texte très intéressant sur ce dernier : « Itinéraire spirituel du P. Teilhard de Chardin », publié aux *Cahiers universitaires*, octobre 1966, et dans : *L'Homme devant Dieu. Mélanges offerts au P. H. De Lubac*, tome III.

⁽⁴¹⁾ Sur M. Portal, voir le « témoignage » de M. Légaut en 1952 (voir référence complète en note 16) et voir aussi : Domingo MELERO, « M. Portal et le manifeste de 1905 » (non traduit).

1. Il est important de souligner que libérer est un effet fondamental de la paternité spirituelle comme M. Légaut l'a vécu et l'exposa ensuite. La paternité au niveau spirituel (ou singulier) s'ajuste à la paternité au plan biologique et humain : les *liberi*, les enfants sont libres parce qu'ils connaissent leur origine et qu'ils sont reconnus. Cette reconnaissance mutuelle est ce qui les fait être deux. Souvenez-vous du sentiment de béatitude qui par deux fois, fit s'exclamer M. Légaut :

Heureux celui qui rencontre à temps parce qu'il sait le reconnaître, un spirituel de de sa famille d'esprit pour s'ouvrir dès le début de sa vie religieuse à la liberté créatrice ! ⁽⁴²⁾

Heureux le jeune homme, riche en promesses, quand il rencontre à temps le disciple de Jésus qui, par sa paternité spirituelle l'ouvre sur lui-même, lui montre le chemin qui lui est propre, l'encourage à y entrer sans craindre la solitude ni les longs délais qui le séparent de la découverte de sa mission. ⁽⁴³⁾

M. Portal libéra en eux le don total qui cessa de devoir se concrétiser nécessairement à devenir religieux ou prêtre. La paternité spirituelle de M. Portal fut à la hauteur de la difficile mission du « délier ». On comprend d'habitude le fait de lier et de délier de l'évangile dans le sens moral de absoudre ou de condamner et ainsi, le ne-pas-juger semble le plus évangélique. Mais la mission de la paternité spirituelle n'est pas moral mais d'un autre ordre. C'est transmettre le « ne craignez pas » évangélique : autre façon de nommer « la foi en soi ». La mission de M. Portal fut d'être le « ferment » de ces jeunes et de les encourager à couper le cordon ombilical et partir. Ce fut le chemin grâce auquel ceux qui étaient déjà libres restèrent liés, attachés à un autre niveau : jamais ils ne laissèrent ni n'oublèrent M. Portal ni ce à quoi il avait livré sa vie ⁽⁴⁴⁾.

⁽⁴²⁾ IIPAC p. 339. ⁽⁴³⁾ IIPAC p. 366.

⁽⁴⁴⁾ L'anecdote que conte M. Légaut lors d'une soirée à propos lui-même, dans son témoignage sur M. Portal de 1952, illustre et synthétise le sentiment positif de rester « attaché » pour la vie à un ancien (voir note 16).

De là, la « délicate émancipation », la « vigoureuse indépendance », la « lente substitution », la « merveilleuse insécurité » et la « souffrance dominée » auxquelles M. Portal les introduisit ⁽⁴⁵⁾. Pour les initier à ces cinq syntagmes, il était d'abord fondamental que M. Portal distingua et même sépara la vocation de sa mise en forme et après qu'il eut le sens de la « nécessaire disparition ». M. Portal ne portait pas ombrage et c'est pourquoi il aidait l'autre à se sentir « envoyé » et embrasser alors le plus subtile et le plus vivant de devenir disciple : « être seulement soi-même avec modestie et courage, comme le demande le christianisme d'appel » ⁽⁴⁶⁾. M. Portal voulait voir ses jeunes non pas « entrer en religion », comme on disait jadis, mais « entrer dans leur propre voie », car il fallait :

... au contraire aider chacun avec souplesse, patience et foi à se trouver, en favorisant les initiatives, si particulières soient-elles, qu'exige la fidélité à soi, en tolérant les tâtonnements qui accompagnent fatalement toute recherche, finalement en ayant foi dans l'efficacité de l'action de Dieu sur l'être bien disposé et généreux. ⁽⁴⁷⁾

Les professeurs et les directeurs de conscience les plus zélés et les plus scrupuleux, ne peuvent pas remplacer des véritables spirituels qui n'ont pas fui devant les exigences intellectuelles de leur temps, qui les ont portées eux-mêmes lourdement avant d'y répondre de leur mieux, sans trop d'illusions... Seuls, de tels maîtres sauraient correspondre aux aspirations intimes de leurs élèves et de leurs dirigés, sans les décevoir, ni les satisfaire fausement. Eux seuls seraient à même de libérer ces débutants, de les aider à s'engager sur leur voie et de les rendre capables d'une activité créatrice, la seule qui soit apostolique. Mais en général, de façon systématique, ces êtres supérieurs à leur milieu sont tenus à l'écart. ⁽⁴⁸⁾

⁽⁴⁵⁾ Voir les références plus loin, dans la note 119.

⁽⁴⁶⁾ IIPAC p. 359.

⁽⁴⁷⁾ IIPAC p. 340.

⁽⁴⁸⁾ IIPAC p. 343. Voir aussi pp. 340-242. Dans l'article indiqué en note 41, voir comment M. Portal en 1907, une année avant sa destitution comme recteur du Séminaire, conseilla à Mme Gallice de ne pas rentrer chez les Filles de la Charité. Il a ensuite conseillé les normaliens dans la même direction.

Sur M. Portal et sur ce que M. Légaut a cru recevoir de lui, il y aurait beaucoup à dire ⁽⁴⁹⁾. Retenons d'abord un de ses paragraphes autour de l'impression de manque de liberté dont il les libéra :

... à cette époque, un jansénisme latent faisait soupçonner d'esprit propre et d'orgueil toute recherche libre. On avait une conception "monastique" de l'obéissance qui lui donnait valeur absolue. Cette conception volontariste dispensait des recherches et donc aussi des tâtonnements que demandent la compréhension, l'intelligence de ce qui est commandé ou enseigné. Ainsi, on était empêché d'être soi-même dans l'honnêteté de l'esprit. Le croyant était dressé, il n'était pas éduqué dans la liberté, ou du moins vers elle. La fidélité ainsi rabaisée au plan de la discipline faisait au chrétien un être soumis et du peuple chrétien un troupeau. D'ailleurs le dolorisme rendait méritoires aux yeux de beaucoup les souffrances dues à leurs réactions vitales, à ces sourdes résistances d'êtres appelés par toutes leurs fibres et par Dieu lui-même, à la liberté dans la vérité... ⁽⁵⁰⁾

M. Portal les libéra donc de la nécessité d'embrasser la vie monastique ou sacerdotale à leur âge pour des motifs insuffisants et fréquemment trompeurs. Un de ces motifs était le prestige social dont jouissait alors encore la carrière ecclésiastique à cause de l'influence de l'Église et de la prédominance du clergé. En 1927, M. Légaut écrivait à son compagnon Antoine Martel à propos de l'ordination d'un condisciple :

Si j'étais entré comme lui au séminaire, je serais prêtre l'an prochain. Cette pensée me trouble malgré moi. Et ce serait pour moi l'occasion d'un immense regret si je ne pouvais m'assurer en vérité que j'ai été toutes ces années à la place que Dieu m'avait assignée pour aider à l'épanouissement dans le milieu normalien d'un idéal chrétien et scientifique qui peut tant aider l'Église. Au fond de moi, je ne me sens pas assez humble pour me "contenter" sans réaction intime de la petite et dernière place de laïc. Tu vois ma faiblesse.

⁽⁴⁹⁾ Voir un écrit postérieur dans le *Cuadernos de la Diaspora* n° 17, 2005 : « Réflexions sur la foi, le cas Légaut » (sumadepoquedades.com/paginas/text_francais.html).

⁽⁵⁰⁾ Voir : PPC, 1990, p. 36-37.

Pour moi la dignité dont on entoure le sacerdoce est plus une tentation qu'une aide pour comprendre la confiance dont Dieu honore ses prêtres. Si nous avions une vraie vision des choses surnaturelles, comme cela paraîtrait encore plus mesquin! ⁽⁵¹⁾

Mais il y a d'autres motifs trompeurs : comme la générosité devant une nécessité toujours apparemment urgente. Une fois que M. Légaut avait déclaré à M. Portal qu'il voulait être prêtre, celui-ci lui avait répondu : « surtout il ne faut pas devenir prêtre parce qu'ils manquent des prêtres » ⁽⁵²⁾. Et une autre fois, de façon plus personnelle, il lui dit : « tu ne dois pas t'employer aux choses religieuses à cause de moi » ⁽⁵³⁾. C'est ainsi que M. Portal, malgré son idée de ce qu'ils continuent à rester laïcs, respectait les idées de chacun et même les aidait car il espérait que ce serait eux-mêmes qui réagiraient et les dépasseraient.

... pendant un certain temps, j'ai songé à devenir moine. Monsieur Portal envisageait pour moi l'abbaye d'Hautecombe. Mais chaque fois que la question se posait, je réagissais contre. J'avais l'intuition qu'il ne fallait pas que je me sépare du milieu universitaire. ⁽⁵⁴⁾

2. Pourtant, malgré cette intuition et après avoir écarté l'idée de se faire moine, M. Légaut voulut consolider un groupe laïc de style monastique, avec engagement au célibat et récitation des heures canoniques. Cela n'était ni du goût ni du style de M. Portal mais les ordres contemplatifs, qui étaient

⁽⁵¹⁾ Voir OS (1984), p. 60. M. Légaut reconnaissait être sensible aussi à la distinction d'être universitaire (TE, 1989, p. 10).

⁽⁵²⁾ M. Portal critiquait le slogan des campagnes pour les vocations dans le « jour du séminaire » qui citait le verset évangélique « La moisson est importante mais les moissonneurs peu nombreux... ». Sur la pénurie des prêtres, usée comme argument pour le recrutement, voir : QR, p. 90.

⁽⁵³⁾ Voir : QR, p. 44.

⁽⁵⁴⁾ Voir PPC, 1990, p. 63. Cette phrase de M. Légaut nous confirme ce que nous disions auparavant du conflit entre deux vocations : celle religieuse et celle scientifique. « Deux vocations se confrontent en moi », voir PPC, 1990, p. 27.

partis en 1905 à la séparation de l'Église et de l'État, commençaient à rentrer et avaient leur attrait. M. Légaut n'arrivait pas à quitter cette influence, comme projet d'engagement de sa vie d'une façon à moitié monastique, qui l'empêchait d'aller plus à fond vers son appel, encore caché, à « tout reprendre à la base ».

Pendant, M. Portal eut aussi une influence sur ce retard à cause de son projet de fonder un petit ordre, bien qu'il fut dans l'esprit du *Manifeste* qu'ils rédigèrent le P. Laberthonnière et lui, en 1905⁽⁵⁵⁾. « Votre idée de grouper les travailleurs intellectuels en une sorte d'ordre religieux, dans des retraites, me semble excellente », écrivait à M. Portal en 1921, l'un des invités au projet. Car M. Portal pensait depuis au moins 1908, à associer quelques prêtres et quelques laïcs dans une espèce « d'ordre » très souple qui répondrait à la nécessité du moment d'unir une vraie vie chrétienne et une vraie vie scientifique. Comme le notait J. Guittou dans son journal de 1925 : « On conçoit très bien que les temps nouveaux demandent un ordre nouveau, comme autrefois les bénédictins ou les jésuites. Mais plutôt l'esprit de cet ordre que la lettre ». Pourtant, entre 1908, 1921 et 1925, comme l'a noté R. Ladous : « rien de concret ne s'est organisé avant le retour de M. Légaut à l'École Normale en 1923 »⁽⁵⁶⁾.

1923 est l'année où M. Légaut termina son service militaire. Mais cette année là est importante pour lui surtout pour deux raisons. Premièrement, sa visite à la famille Chevalier à Grenoble et ce que cela lui suggéra, selon ce dont il se souvient en 1962 :

Mon séjour à Grenoble ne fut pas seulement un séjour d'élargissement humain grâce au contact que j'eus avec les hommes pendant mon service militaire. J'eus aussi des contacts avec Chevalier, qui

⁽⁵⁵⁾ Sur ce *Manifeste* de 1905 et l'esprit ouvert à la modernité sous-jacente en lui, voir notre travail cité dans la note 41.

⁽⁵⁶⁾ Voir : Regis LADOUS, 1985, p. 352-353.

était à ce moment-là doyen de la Faculté des Lettres. Chevalier était le grand catholique de l'endroit, (...) ayant une grande influence sur ses étudiants au point de vue religieux. (...) J'eus ainsi un contact avec Chevalier, avec sa famille, contact de peu de durée et peu fréquent mais qui me posa une question fondamentale : jusqu'à présent, j'avais cru que ma voie était uniquement celle du célibat dans une vocation religieuse ; je voyais une famille chrétienne comme même ma famille ne m'avait pas donné l'image. Ma famille était religieuse (...) mais d'une certaine manière, ce n'était pas sur le plan d'intellectualité où je me trouvais maintenant, de telle sorte que je n'avais jamais eu contact avec une famille religieuse comme celle que j'ai connu auprès de Chevalier. Ça me pose par conséquent d'une manière précise la notion de famille chrétienne qui se plaça à côté de ma notion de vocation religieuse, non pas simplement pour la contrebalancer mais d'une certaine manière pour l'approfondir. ⁽⁵⁷⁾

Deuxièmement, 1923 fut important parce que ce fut alors qu'ils commencèrent de vivre dans une plus grande intimité avec M. Portal. Années qui se terminèrent en 1926 avec la mort de ce dernier :

... Il me parlait souvent de lui comme un ancien qui est proche de sa fin et qui s'ouvre à un jeune qu'il espère être capable de suivre la voie qui fut sienne et de la prolonger. Malheureusement, je ne l'ai connu de cette façon intime qu'au retour de mon service militaire, de fin 1923 à 1926. Malheureusement, mais heureusement aussi peut-être, car ainsi je n'ai pas pu m'appuyer sur lui, mais seulement entendre l'appel que sa vie a été pour moi. (...) Ce n'était pas un questionneur. Absolument pas. Il me parlait de sa vie, des difficultés rencontrées, des événements... (...). Enfin, il me parlait de lui comme à quelqu'un qui peut comprendre ou plutôt qui pourrait comprendre... peut-être plus tard. Qui sait ? Une parole vivante est féconde pour l'éternité. Emportée par le temps, elle visite l'un, puis l'autre, sans jamais cesser sa course... ⁽⁵⁸⁾

⁽⁵⁷⁾ Voir « Historique du groupe » (copie reçue de René et Yvonne Masson) p. 13-14. Voir une autre version dans le *Cahier* n° 6, p. 20, édition de X. Huot. Il y a une nouvelle édition, faite par Dominique LERCH en 2021 (voir pp. 36-37).

⁽⁵⁸⁾ Voir : QR, p. 43-44.

Le fait est qu'à cette période, M. Portal les présenta au P. Teilhard et réciproquement, M. Légaut et ses camarades, le considèrent comme un modèle de synthèse possible entre vie religieuse et vie dédiée à la science. Le P. Teilhard était entre autres, un de ces admirables abbés de ce temps, comme A. Loisy, H. Breuil, Ch. Gaudefroy, H. Brémond et d'autres qui combinaient leur sacerdoce et leur dévouement à la science.

La combinaison de ces influences, plus l'intérêt de M. Portal à ce projet (d'un petit ordre de prêtres et de laïcs), peut donner une explication à la lenteur avec laquelle M. Légaut découvrit un chemin authentiquement laïc. C'est pourquoi il convient d'ouvrir ici une incise et de prendre conscience de l'étrangeté qu'a pu causer ce chapitre de « L'appel apostolique » à un lecteur ignorant tout de la vie de M. Légaut comme c'était notre cas et celui de qui l'aurait lu, au début des années 1970, simplement parce qu'un ami le lui aurait passé.

En incise : une possible erreur d'un lecteur de 1971-1972

Il nous manque deux éléments de présentation aux quatre éléments biographiques pertinents qui sous-tendent ce chapitre. Mais pour les découvrir, comme ils sont les plus cachés et les plus indirects, il est bon que nous partagions l'erreur à laquelle M. Légaut a pu conduire certains lecteurs en cachant trop ces dits éléments. Nous parlons d'expérience mais supposons par hypothèse qu'un lecteur commence par lire AH (HRH et IIPAC) sans rien connaître de la vie de M. Légaut, comme ça a été en effet notre cas lorsque nous avons commencé à le lire en 1970-71, en Espagne. Ce type de lecteur, après avoir lu le tome I, lit le tome II et arrive presque à la fin. Il commence à lire ce chapitre de « L'appel apostolique »⁽⁵⁹⁾, arrive ainsi à la partie sur les séminaires et les noviciats et il continue à lire ce que le texte dit sur les vœux, le célibat et la

⁽⁵⁹⁾ Et si le lecteur lit la section I et la première partie de la section II, il ignore qu'elles font référence au conflit entre la voie sacerdotale et la voie scientifique.

vie « séparée du monde ». C'est alors qu'il rencontre entre autres paragraphes, celui-ci :

Il n'est pas d'assemblée jeune, plus riche d'espoirs que celles des séminaires et des noviciats. Nulle part, on ne peut rencontrer une plus grande densité d'âmes généreuses capables du don total. Et cependant, on doit avouer que d'ordinaire ces beaux départs, ces possibilités exceptionnelles aboutissent assez rapidement à un échec relatif. Faut-il en accuser uniquement la faiblesse humaine ? Ne doit-on pas au contraire penser que cela est encore davantage la conséquence d'une formation qui, tout en étant très supérieure à celle qu'on donne dans les familles et les paroisses, n'atteint pas assez le fonds humain pour le mettre véritablement en valeur et lui permettre de porter les exigences d'une vie hautement spirituelle ? ⁽⁶⁰⁾

Comment un tel paragraphe n'amènerait-il pas un lecteur comme nous disions, à trouver logique que M. Légaut ait connu et ait vécu tout cela personnellement et qu'il fut séminariste ou novice à un moment de sa vie ?

Mais alors survient un autre problème et une autre question. Comme ce lecteur, ayant déjà lu les premiers chapitres de HRH, ceux-ci lui avaient fait penser que l'auteur parlait de ce qu'il connaissait personnellement en parlant de l'amour humain et de la paternité, n'est-il pas logique que ce lecteur, qui connaît la règle catholique selon laquelle un homme marié ne peut pas être prêtre et vice versa, suppose, à cause de cela, que l'auteur fut d'abord dans un état et ensuite dans l'autre, ou l'inverse ? Un lecteur imaginaire pouvait présumer en effet, ou bien que M. Légaut avait été séminariste et prêtre et ensuite avait quitté la prêtrise et s'était marié ; ou bien qu'après son veuvage, il était entré en religion et avait été ordonné prêtre ⁽⁶¹⁾. Pourtant la réalité fut toute autre. Parce que M. Légaut n'est jamais entré ni au séminaire ni au noviciat, il ne fut ni

⁽⁶⁰⁾ IIPAC, p. 342.

⁽⁶¹⁾ Il pouvait aussi imaginer qu'il n'avait suivi qu'une de ces deux voies et connaissait l'autre par ouïe-dire. Dans ce dernier cas, aussi amicaux et com-

prêtre ni religieux mais était par contre marié et père de famille. De là la confusion qu'il a induite involontairement.

Mais surgit alors une troisième question : comment M. Légaut a-t-il eu une connaissance si personnelle du milieu sacerdotal et religieux dans la mesure où son œuvre offre « une connaissance réelle de la vie à partir de la sienne propre » selon ce qu'il dit dans « l'Introduction » de HRH dont il est évident qu'elle vaut aussi pour IIPAC ? La connaissance du monde ecclésiastique a certainement pu venir à M. Légaut par ouï-dire en écoutant M. Portal qui, en plus d'être prêtre, avait été professeur dans plusieurs séminaires et recteur de l'un des deux à Paris de 1901 à 1908. Cela a aussi pu lui venir de sa fréquentation avec des prêtres et des religieux qui étaient en relation avec les Tala et le « groupe Légaut » où il y eut des camarades qui entrèrent par la suite, dans quelque ordre religieux ou furent ordonnés prêtres.

Mais à notre avis la réponse est autre : l'expérience qui a amené M. Légaut à comprendre personnellement les limites du monde ecclésiastique et les limites des vœux pour beaucoup, surtout celui du célibat, ont été les deux éléments biographiques qu'il nous faut encore commenter et qui ne sont pas mentionnés dans cet avant-dernier chapitre sinon indirectement. Dans ce sens, la discrétion et l'abstraction furent excessives car elles induisirent en erreur, dans la mesure où les deux suppositions faites par le lecteur dont nous avons parlé étaient raisonnables même si elles étaient erronées. Telle est la raison pour laquelle cette incise nous aide à avancer et à exposer maintenant les deux éléments qui manquent ; ce que nous ferons par ordre chronologique inversé :

plices que furent ses ouï-dires et autant que le lecteur puisse se souvenir de Flaubert disant « Madame Bovary, c'est moi », ou Bernanos écrivant *Le journal d'un curé de campagne*, reste que les premiers chapitres de HRH comme les derniers de IIPAC révélaient que le propre de M. Légaut était une profonde empathie pour ce qu'il écoutait des autres, et c'est ainsi qu'il pouvait parler de deux états en connaissance de cause.

nous parlerons d'abord des années des Granges et ensuite de la décade des années 1930.

C. - Les années des Granges

L'affirmation est la suivante : sans sa réflexion sur l'amour et la paternité écrite vers la soixantaine après vingt ans de vie aux Granges, ou dit autrement, sans ce que reflètent les trois premiers chapitres de HRH (et avant le chapitre V de TF), M. Légaut n'aurait pu écrire comme il l'a fait ce chapitre sur « L'appel apostolique ».

C'est seulement après avoir vécu et médité sur « l'amour impossible », à la fréquence de l'échec de la paternité et à la « rareté » d'un amour et d'une paternité suffisamment fidèles à eux-mêmes que M. Légaut put employer avec autorité les indéfinis de cet avant-dernier chapitre. C'est à dire : « ils sont rares », « il y en a peu », « ils sont peu nombreux », « ils sont beaucoup », etc. ⁽⁶²⁾.

C'est seulement depuis la connaissance de « l'échec » et des crises de l'homme face aux biens humains, dans l'amour conjugal et la paternité, dans lesquels pourtant la nature soutient le chemin d'une personne en même temps qu'elle lui fait aussi sentir ses limites, c'est seulement depuis la conscience sans autodéfense de la « carence d'être », que M. Légaut a pu comprendre comme il le fit, les limites et les crises inhérentes à la réponse habituelle à l'appel apostolique qu'un croyant avait l'habitude de concrétiser trop jeune et qui, si elle n'est pas purement idéologique au début, progressivement peut le devenir à la fin dans la plupart des cas et presque complètement, surtout s'il n'y a pas de communication avec un aîné ou avec une tradition vivante qui l'aide à maintenir éveillée la

⁽⁶²⁾ Sur l'amour impossible, voir : HRH, p.18-19. Sur la fréquence de l'échec de la paternité, voir : HRH p. 64. Sur l'usage du terme indéfini « rare » dans la vie spirituelle en général, voir : DS, p. 127.

mémoire et la présence de Jésus. C'est seulement sur le fondement de l'expérience que M. Légaut put écrire un paragraphe comme celui qui suit et que nous avons choisi pour recueillir une « béatitude » (« heureux ») complémentaire aux deux précédentes :

Quand la chasteté n'est que la conséquence d'une doctrine, que l'exercice d'une méthode, que le fruit d'une résolution, la disponibilité que procure le célibat ne se remplit que d'occupations ; elle ne débouche que sur le vide d'une vie sans véritables communications avec autrui, réduite à l'inflation de relations superficielles empreintes de bonne volonté et de cordialité dont les manières, si vertueuses soient-elles, demeurent toujours quelque peu artificielles et factices. Parmi ceux qui dans ces conditions se disent « tout à tous », combien sont déjà vraiment à quelques-uns ? *Heureux* mais combien exceptionnel est celui qui n'a pas besoin de s'ouvrir et de s'appuyer sur l'amour humain et la paternité pour pouvoir vraiment se donner ; pour découvrir le don aux autres à travers le don de l'époux et du père aux siens, et la manière presque trop physique dont il participe à leur destinées ! ⁽⁶³⁾

Ce passage date de 1971 mais dans un écrit sur « L'échec à la dimension de l'existence » de 1958, nous rencontrons déjà pour la première fois, quelques pages sur l'échec d'une vie marquée par une vocation spéciale. Et ce n'est pas un hasard si ces pages suivent celles sur l'échec de l'amour humain et la paternité. L'ordre est significatif : il confirme que les années de M. Légaut aux Granges (1940-1960) sont le troisième élément biographique qui sous-tend l'avant dernier chapitre de IIPAC parce que c'est le lieu d'une expérience personnelle à partir de laquelle il écrit : « ils sont rares », « il y en a peu », « ils sont peu nombreux », « ils sont beaucoup », etc. ⁽⁶⁴⁾

⁽⁶³⁾ IIPAC p. 356-357. Voir "heureux" dans IIPAC, pp. 339, 344, et aussi pp. 366 et 392. Voir note 42 et 43.

⁽⁶⁴⁾ Par ordre, le chapitre 5 de TF parle d'abord de l'échec de l'amour humain et de la paternité et ensuite de l'échec de la vocation. Dans ces pages nous rencontrons déjà les idées que M. Légaut exposa dans cet avant-dernier chapitre que nous présentons.

Une preuve de la signification de cet ordre est que M. Légaut a suivi un ordre semblable quand il a écrit HRH. En effet, M. Légaut parle d'abord, dans les trois premiers chapitres de HRH, de la « carence d'être » (ou de « l'échec ») face aux biens humains, à l'amour humain et à la paternité pour ensuite parler, dans les chapitres six à dix, des limites (échec et carence d'être) dans l'engagement idéologique et dans les sacrifices que celui-ci impose. Et seulement après, dans le chapitre onze, il expose la différence entre faute et péché et entre persévérance et fidélité, ce qu'il fait dans le contexte de la « délicate émancipation » propre à la paternité spirituelle que M. Portal lui fit découvrir ; ce qui, déjà adulte, lui permit de regarder lui-même les échecs et les carences « de l'homme » (c'est-à-dire, lui-même) avec un regard proche de celui de Jésus, qui était capable de « délier », c'est-à-dire, de libérer et pardonner en même temps, cela d'une façon qui a marqué notre histoire et notre culture ⁽⁶⁵⁾.

D.- Le déclin des années 1930

Comme nous l'avons dit, ce fut après une dizaine d'années aux Granges, que M. Légaut put enfin écrire comme il le fit sur les thèmes du début de HRH mais ce fut aussi l'époque où indirectement, il put écrire aussi sur sa vie d'avant la Guerre. Il s'appuya sur sa propre expérience aux Granges pour écrire à propos du « recrutement » dans le christianisme, c'est à dire sur les limites idéologiques de ce recrutement et sur la nécessité de ce que « l'appel » se reçoive et se concrétise dans un autre environnement que celui d'un « appel sous des drapeaux » militants. C'est seulement après avoir pu regarder honnêtement et sans autodéfenses son propre chemin et ses propres relations fondamentales dans les années 1920 et

⁽⁶⁵⁾ Sur le pardon et la figure de Jésus, voir : Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1961, final du chap. «L'Action».

1930, qu'il put écrire comme il le fit sur les formes ecclésiastiques habituelles de concrétiser « l'appel apostolique » ⁽⁶⁶⁾.

Nous disons cela parce que, pour la compréhension de l'avant-dernier chapitre de IIPAC, nous devons affirmer que, quand M. Légaut réfléchit sur « l'appel apostolique », la période de son passé auquel il pense, sur lequel il se fonde et non par ouï-dire, est l'époque où il vivait délibérément comme célibataire et laïc dans le cadre d'un idéal et d'une mission. Mais il faut ajouter immédiatement qu'il regarda cette période depuis Les Granges. Il écrivit l'avant-dernier chapitre parce qu'il avait déjà écrit (au moins virtuellement) le dernier (« L'œuvre spirituelle ») et parce qu'il avait déjà vécu les premiers chapitres de HRH. Souvenons-nous de l'adage : *primum vivere, deinde philosophare* (peut-être qu'il s'en est souvenu lorsqu'il choisit le titre de *Vivre pour être* pour le petit livre qui réunissait en tirage à part les cinq premiers chapitres de HRH en 1974). En tout cas, ouvrons une section spéciale pour étudier cette période des années 1930.

3. *Réflexions sur le déclin des années 30*

A. - *Idee d'ensemble*

1. Il s'agit de considérer cette période des années 1920 et surtout les années 30 comme une période que nous pouvons diviser en deux temps : premièrement, celui dans lequel M. Légaut, avec quelques autres, commence un groupe de type monastique et d'études à Paris, d'abord du vivant de M. Portal puis sans lui ; deuxièmement, celui postérieur qui commence quand le dernier compagnon se marie et que lui continue seul comme leader d'un groupe plus large. Dans cette

⁽⁶⁶⁾ Le chapitre de TF sur « L'échec à la dimension de la vie », écrit en 1958, est le point de départ des cinq premiers chapitres de HRH, reliés, en plus, au chapitre 7.

seconde période, M. Légaut commence aussi à écrire et à publier. La première période sont des années d'intimité et d'enthousiasme avec M. Portal puis sans lui, entre 1923 et 1933 : la seconde de 1933 à l'été 1939, quand tous sont appelés sous les drapeaux.

Ce quatrième élément biographique n'est donc pas un évènement plus ou moins ponctuel (ressentir et prendre conscience d'un appel) ni non plus une relation unique (M. Légaut et M. Portal) mais un ensemble long et complexe où sont intervenus plusieurs personnes. Durant cette période de seize ans et pour comprendre de l'intérieur cet avant-dernier chapitre de IIPAC, le temps initial et enthousiaste est d'une certaine façon plus simple comme l'est la générosité, la naissance d'un idéal et le désir d'un don total. C'est le temps qui nous aide à reconnaître l'expérience de base depuis laquelle M. Légaut peut écrire le fragment cité plus haut : « Il n'est pas d'assemblée jeune, plus riche d'espoirs que celles... etc. »

Le moment suivant est plus important pour comprendre ce qu'il y a d'idéologique dans une vocation et d'ouverture à un style de vie personnel pour suivre l'appel. Dans cette seconde période, le groupe réduit arrive à son terme et le groupe plus large s'agrandit et se développe de sorte que dans une certaine mesure, c'est un succès ⁽⁶⁷⁾, même si, sous un autre angle (si nous nous souvenons du projet originel de M. Légaut et M. Portal), c'est le commencement d'un certain déclin. M. Légaut mit du temps à regarder cette seconde période sans s'en défendre et de pouvoir en parler sans dévier. La preuve en est qu'il lui en coûta encore de le faire en 1952, comme le suggère la fin de son « témoignage » sur M. Portal :

⁽⁶⁷⁾ M. Légaut le verra ainsi dans une partie du « Témoignage » sur M. Portal en 1952 (voir réf. en note 16) et aussi dans un de ses écrit en hommage à Jean Guilton : « Dans un siècle ou deux, quand un nouveau Bremond... », *Montalembert*, n° 4-5, Paris, 1963, pp. 320-322.

Je ne peux pas en dire plus aujourd'hui. Même si j'en avais le loisir, même si notre camarade Pons ne m'avait fait promettre de vous apporter un témoignage, suivant son expression, pure de toute auto-critique, pourrais-je vous en dire plus? Aurais-je le courage, l'intelligence et la lucidité nécessaires? Pourrais-je susciter en vous le climat convenable d'ouverture fraternelle et de miséricordieuse compassion qu'il faudrait? Je l'ignore. Il est une manducation du passé réel, total, qui n'est permise qu'au petit nombre de ceux qui savent ainsi communier à la présence de Dieu. Pour les autres, une transfiguration fidèle du passé doit suffire. Cela est juste et raisonnable. ⁽⁶⁸⁾

2. Dans ce processus, il faut surtout remarquer deux faits qui furent deux décisions. En premier, Jacques Perret qui fut son ami et son compagnon pendant des années lui déclara en 1933 qu'il se mariait. M. Légaut troublé, lui répondit que c'était le groupe qui lui demandait de continuer quand au fond c'était lui qui ne voulait pas qu'il parte. Le deuxième, sans conteste, fut sa propre décision après l'armistice, de ne pas revenir à la vie d'avant, de se marier et de partir aux Granges ensemble avec son épouse, ce que certains interprétèrent comme un abandon du groupe quand, à dire vrai, c'était le seul chemin pour le récupérer ensuite (ce qui alors n'était peut-être pas encore très clair).

Entre le départ de J. Perret et l'abandon du groupe par M. Légaut, il se passa à peu près sept années qui furent spécialement critiques pour lui. À la fin, il se comporta, en parlant, comme J. Perret. Selon nous, ce débat interne pourrait être la raison du long temps qu'il lui a fallu pour découvrir les limites de toute concrétisation idéologique de ce qu'il croyait être le « don total » et pour choisir de suivre la voie entremêlée et improvisée de l'humain non pas de manière froide et calculatrice mais à partir du refus réitéré de revenir à la vie d'avant ^(68bis). Ce refus se consolida quand, en ne

⁽⁶⁸⁾ Voir réf. en note 16.

^(68bis) A posteriori nous dirions « dans l'obscur et en sûreté » comme l'âme du poème de la nuit de saint Jean de la Croix (deuxième strophe).

renouvelant pas la mise à disposition dont il avait bénéficié pendant deux ans, il donna sa démission de « l'université et des mathématiques » et décida de continuer seulement comme paysan et berger.

Tel est l'arrière fond de ce quatrième élément (la crise de la décade des années 30) ; un arrière-fond qu'il est important de détacher selon le point de vue de l'œuvre de M. Légaut. Ainsi nous pouvons contrecarrer le fait qu'un chapitre de TF comme « Confession d'un intellectuel » (si intéressant par ailleurs) ne dit rien de cette partie catholique ni des méandres risqués de sa recherche et de sa fidélité. Dans cette « Confession », nous nous trouvons en effet, devant une discrétion qui a pu conduire le lecteur à se perdre en conjectures sur sa vie car le lecteur qui s'est fié à un texte si authentique comprit son refus et son désir « d'enracinement paysan » (meilleure expression que celle de « retour à la terre ») comme le fruit de sa critique de l'université et comme une réaction à la découverte de son « manque de caractère » mais cela, même si c'était vrai, n'était pas toute la vérité.

Il manquait le « côté catholique » de la vie de M. Légaut, il manquait l'évolution du groupe et celle de sa relation avec le groupe, entre lui et ses émotions, entre lui et son « appel » qui incluait une suite de différents rêves ou projets (recherche scientifique puis intellectuelle ; projet de tout reprendre depuis la base ; désir d'un enracinement paysan ; rêve d'une communauté de familles). Aussi bien, pour comprendre ces trois dernières raisons de sa crise personnelle (relation avec le groupe, avec lui-même et avec son « appel ») il est fondamental d'appréhender l'ensemble du christianisme de l'époque dans sa version catholique, encore en vigueur aujourd'hui. C'est cette « introduction à l'intelligence » du passé et de l'avenir du christianisme ce qu'il développera ensuite, à la fin des années 60, dans cet avant-dernier chapitre et dans d'autres de ses deux tomes.

Une preuve de ce manque d'information sur ce « côté catholique » est que M. Légaut lui-même en 1962, dans l'« Histoire du groupe » exposé devant un groupe réduit d'amis, se demanda s'il n'aurait pas dû parler plus tôt de la crise du groupe réduit et comment elle influença son évolution ⁽⁶⁹⁾. Voilà la raison pour laquelle, après cette vue d'ensemble, nous continuons d'approfondir les raisons les plus marquantes de cette période que nous avons essayé de mettre en valeur à partir de notre « Incise ».

B. - La fin du groupe réduit et le départ de J. Perret

B.1) LES FAITS ET LEUR ABSENCE DANS LES PREMIERS LIVRES
DE M. LÉGAUT

Les brèves années initiales passées avant et après la mort de M. Portal, années pleines de flammes et de vigueur, de projets et de résultats, le groupe réduit de ceux qui s'étaient engagés comme laïcs à mener une vie célibataire et presque monastique, dédiée à la recherche spirituelle et scientifique et aussi à l'animation d'un groupe plus large, alla en s'amenuisant jusqu'à disparaître. Ce noyau dur fut d'abord formé par sept camarades puis quatre dont un se maria rapidement et l'autre, A. Martel, mourut de tuberculose à trente ans. Si bien qu'à la fin, à partir de 1930, il n'en restait que deux : Marcel Légaut et Jacques Perret. Les deux formaient un tandem qui se rompit trois années plus tard, quand, après sept ans de collaboration, ce dernier, de six ans plus jeune, déclara à M. Légaut qu'il se mariait.

C'est là le fait dont la complexité nous permet de distinguer deux éléments : le processus du groupe réduit comme tel (un beau commencement et une fin différente de celle attendue) et celui des deux derniers membres du groupe qui,

⁽⁶⁹⁾ « L'histoire du groupe », Lioux, juillet 1962, copie reçue de René et Yvonne Masson dans les années 1980, p. 49.

en plus d'être amis, formaient un « foyer d'intense spiritualité » ⁽⁷⁰⁾ jusqu'à ce que vint la séparation par la décision de l'un d'entre eux. Nous devons y ajouter en plus un troisième élément : la réaction dramatique de M. Légaut et son interprétation postérieure, fruit de la mémoire et de la perspective acquise et mûrie à travers les changements de 1940 puis ceux des Granges.

Cependant, où pouvons-nous trouver des textes où M. Légaut raconte cette histoire bien qu'indirectement et où il expose en plus ses réflexions sur le sujet ? C'est à dire, où parle-t-il (dans ses trois premiers livres : TF, HRH, IIPAC) de ce groupe réduit de jeunes, fervent et plein d'illusions autour de M. Portal, comme de l'amitié entre eux jusqu'à ce que la vie et les décisions les séparent ?

La réponse est que, même si TF et les deux tomes de AH sont ses ouvrages principaux, jamais dans aucune de ses pages M. Légaut ne parle de cette situation avec suffisamment de clarté pour avoir la sensation, comme lecteur, que nous sommes d'abord passés par l'anecdote avant d'arriver à la théorie. Si nous cherchons dans ces livres, nous vérifierons que tout comme il donne de la place (dans TF et plus encore dans les deux tomes de AH) au rôle de « l'ancien » vis à vis du « jeune » bien qu'il ne mentionne pas M. Portal, il ne donne presque aucune place à une relation d'égal à égal telle que l'amitié, dans ces trois livres. Il accorde une place à l'amitié juvénile de ceux qui diffèrent de leur société respective et alors se rencontrent et se reconnaissent mais c'est quelque chose qui ne dure pas car finalement les voies bifurquent et la solitude devient reine. Alors que la paternité et la filiation spirituelles durent après l'absence du plus âgé, le souvenir de

⁽⁷⁰⁾ Le souvenir de ce tandem a mérité un éloge du philosophe et ancien normalien Étienne BORNE en 1992, dans *Le Monde*, à l'occasion de la mort de J. Perret : « M. Légaut et J. Perret, deux maîtres, « foyer » d'intense spiritualité ». É. Borne mourut en 1993.

l'amitié vécue durant la jeunesse n'a pas la même force inspiratrice et peut-être cela vient-il de ce que cette amitié juvénile était encore pour lui une camaraderie idéologique ou en fonction d'une action.

La première raison de ce silence tient à l'échec du petit groupe et surtout, à la rupture du tandem entre eux deux, M. Légaut et J. Perret. Malgré tout, la seconde raison (et ceci est important pour comprendre l'arrière plan de cet avant-dernier chapitre d'IIPAC) c'est qu'en écrivant ce chapitre, il dut penser aux manques qui empêchèrent le petit groupe de durer, comment le départ de J. Perret fut pour lui spécialement dramatique et finalement, que lui-même au bout de tant d'années, quittait la responsabilité du groupe, la vie de professeur et son statut de célibataire. Il se mariait et s'en allait avec sa femme vivre aux Granges, à la recherche d'un second départ dans la vie qui pour être réel, devait aussi comporter un dépaysement radical presque une déportation, presque un exil ⁽⁷¹⁾. Par la suite il aura le courage d'avouer

⁽⁷¹⁾ Voir : D. MELERO, « Présentation » (TF, éd. espagnole, 1996, pp. 10-11) où on peut lire deux citations sur le « dépaysement » : celle de M. Légaut (DE SCOTT, Thérèse, *Devenir disciple de Jésus*, Paris, Duculot, 1988, pp. 13-14) et une de A. Machado dans une lettre à Unamuno, écrite en 1913 depuis Baeza. Après lui avoir narré la réalité (par exemple un analphabétisme de 70% en Andalousie), A. Machado continue :

Quand on vit dans ces déserts spirituels, on ne peut rien écrire de doux parce que cela nécessite d'abord l'indignation pour ne pas se figer aussi soi-même. En plus, ça c'est l'Espagne plus que (...) Madrid. (...) Il me paraît très bien qu'on envoie la jeunesse étudiante avec des bourses pour étudier dans les grands centres culturels mais votre travail me paraît infiniment meilleur quand il nous conseille de sortir avec nos propres ongles quelque chose de nos entrailles mêmes. Cela, qui n'exclue pas l'autre, me paraît essentiel. J'ai vécu quatre ans à Paris et bien que ce soit peu, j'ai appris là-bas. En six ans, en traînant parmi des populations de cinquième ordre, j'ai appris infiniment plus. Je ne sais pas si c'est le cas de tout le monde mais chacun est fils de son expérience. En plus, je suis convaincu de cela : les hommes qui laissent une trace dans l'âme nationale, comme vous et Costa à notre époque, sont ceux qui chantent faux dans le concert des courtisans et ceux qui n'ont pas

qu'il n'aurait pas eu la capacité de décider et de réaliser ce dépaysement s'il n'y avait pas eu l'éclatement de la guerre qui mit la vie les quatre fers en l'air comme on dit ⁽⁷²⁾.

Il était en effet difficile qu'un groupe de jeunes comme le sien puisse continuer longtemps. Il est plus fréquent que de tels groupes aient rapidement une fin difficile à digérer. Ce que l'on croyait être une amitié pour toute la vie et une fraternité durable où tout était mis en commun, ensuite ne dure pas. Chacun s'en va « sur la voie qui est sienne », non sans dissensions et ruptures douloureuses, au moins sur le moment. La raison en est que la capacité de goûter et de se nourrir du fait que chacun a continué à sa façon le chemin du « don total » est un fruit qui se découvre et s'apprécie au bout d'un certain temps. C'est seulement après une attente considérable que se consolident l'autonomie et la solitude de chacun sans lesquelles il ne peut y avoir une relation authentique. L'absence d'un fondement humain suffisant en chaque individu permet seulement une coïncidence idéologique ou plus tard un souvenir affectif. Seule la profondeur personnelle suffisamment mûrie en chacun est le socle d'une amitié durable ou retrouvée. Cependant perdre la nostalgie, unie à l'idée d'un groupe et d'une camaraderie qui, comme l'amour ou la paternité naissantes, aurait eu à souffrir une grande transformation pour ne pas se dessécher et pouvoir continuer à être au-delà de la simple mémoire d'un passé devenu lointain.

cherché la culture toute faite (...). Votre voix paraît rude et dissonante mais à la fin nous comprenons qu'elle était en accord avec les réalités plus profondes et plus vraies. (...) Si les magnats de son temps avaient protégé Cervantes, il est possible qu'il n'aurait été que l'auteur de *La Galatée* (A. MACHADO, *Poesías et Prosas completas*, Madrid, 1989, pp. 1534-1535)

⁽⁷²⁾ Dans TF, M. Légaut déclare que c'est la Guerre et la pauvreté qu'elle comporte qui lui permirent d'affronter le changement qui, autrement, lui aurait paru impossible (TF, 1989, p. 14). À un autre moment, il déclare que s'il n'y avait pas eu la Guerre, il n'aurait pas pu laisser le groupe (deuxième lettre des Granges, paragraphe 11, dans : *M. L. ou la rêve d'une communauté*, Cahier VII, éd. X. Huot, ACML, p. 50).

Telle est la raison pour laquelle, s'il y à un moment dans ces trois livres (TF, HRH et IIPAC), où M. Légaut fait allusion indirectement au groupe né autour de M. Portal et à son évolution postérieure, ce moment est cet avant-dernier chapitre où il évoque les beaux commencements et leur dérive ultérieure en séminaires et centres de formation similaires.

Pourtant, dix années plus tard, en 1980, dans DS, M. Légaut introduit « l'amitié spirituelle » dans les relations fondamentales de l'homme ⁽⁷³⁾. Le fait qu'il parle d'elle dans ce livre est significatif et renforce le sens de son silence antérieur que nous avons relié au départ de J. Perret, à celui des autres camarades auparavant et au déclin du grand groupe dont nous parlerons ensuite. Ces deux faits (mention de l'amitié spirituelle dans DS et silence auparavant) prouvent que ses écrits étaient le fruit d'une activité constante de connaissance de soi et d'une « appropriation » du passé, si bien qu'il est aussi probable que, durant la rédaction de DS, quelque uns de ses lecteurs lui aient signalé l'absence de cet élément et qu'il l'ait intégré à partir de ses souvenirs ⁽⁷⁴⁾. Cependant, si nous examinons le lieu où il insère « l'amitié spirituelle », nous verrons qu'il la place après les relations familiales fondamentales et avant la paternité et la filiation spirituelle, non sans

⁽⁷³⁾ Voir : *Devenir soi*, pp. 82-84.

⁽⁷⁴⁾ Pour Antonio Machado, l'activité spirituelle de la remémoration dont parle M. Légaut est pareille au travail des abeilles qui font « avec les vieilles amertumes, / une cire blanche et du miel doux » (LIX). Dans ce sens, il est par exemple significatif la façon dont Légaut se souvient à la fin de sa vie, du destin d'un vieux camarade opposé à lui par sa carrière et son attitude idéologique. Il sauve son ancien camarade malgré son erreur, pour la raison de son indubitable attitude de dévouement, sincère et totale. Ce compagnon, Guérard des Lauriers, devint dominicain et fut de ceux qui, avec le P. Garrigou-Lagrange, dénoncèrent la « nouvelle théologie » de quelques jésuites et dominicains français des années quarante et cinquante, comme une nouvelle poussée du modernisme. Cet ex-compagnon collabora ensuite avec Mgr Lefèvre et enfin, M. Légaut avait des informations comme quoi il faisait partie d'un groupe schismatique et illuminé dont le siège était en Espagne où ils l'avaient ordonné évêque... Voir : *M. L. au Paysoursel*, pp. 18 et 64.

observer qu'il est rare que cette amitié se donne, ce qui indique qu'il se rappelait toujours la complexité de ces années.

B.2) MENTION DE CES FAITS DANS LES LIVRES POSTÉRIEURS

Bien que M. Légaut n'ait pas incorporé « l'amitié spirituelle » avant DS en 1980, le silence sur la crise des années 30 diminua après la publication en 1970-71 des tomes I et II. Une fois qu'il est arrivé à atteindre un public suffisant sous la forme discrète et abstraite qu'il avait choisie, il commença à parler, surtout dans des livres d'entretiens, des événements de sa jeunesse et du début de sa vie adulte, probablement à la demande des lecteurs qui le questionnaient, comme de ses interlocuteurs.

Nous pouvons souligner deux renseignements dans ces livres. Le premier, dans QR de 1974, M. Légaut ne parle pas encore du départ de J. Perret alors qu'il parle de M. Portal ⁽⁷⁵⁾. En fait, QR est le premier livre dans lequel il fait mention de M. Portal et de son rôle. Le second renseignement date de 1976 : c'est dans PPC qu'il parle pour la première fois de l'abandon et du départ de J. Perret. Mais il ne le mentionne qu'une fois avec les initiales « J. P. » ⁽⁷⁶⁾. Il faut comprendre cette retenue : parler peu de quelque sujet ne signifie pas qu'il soit de moindre importance dans la vie de quelqu'un, parfois bien au contraire. À un moment donné, il dit de « l'abandon » de J. Perret rien moins que cela :

Ce dernier départ fut pour moi un choc dramatique, plus encore que le fut la mort de M. Portal. ⁽⁷⁷⁾

⁽⁷⁵⁾ Dans QR, p. 54, M. Légaut mentionne uniquement et indirectement J. Perret à propos du livre de méditations qu'ils firent ensemble en 1933 : *Prières d'un croyant* chez Grasset.

⁽⁷⁶⁾ Nous avons là, de nouveau la tension entre la discrétion et l'indispensable communication qui est nécessaire pour que tout reste suffisamment dit et que personne ne puisse être induit en erreur par manque de données, au moins quand on considère l'ensemble.

⁽⁷⁷⁾ Voir : PPC (1976) p. 40 ou PPC (1990) p. 52.

Cette affirmation terminait ces deux paragraphes dont la rédaction est particulière :

J'ai beaucoup travaillé au début avec J. P. Durant sept années, nous avons collaboré de façon très intime. Il m'a ouvert au domaine littéraire, à moi pauvre scientifique. C'est un des êtres les plus religieux que j'ai connus. J'étais de quatre ans son aîné. Il était encore à l'École quand j'ai commencé d'enseigner. Puis il a été nommé maître de conférence à Montpellier. Il a terminé sa carrière à la Sorbonne. Nous avons évolué depuis dans des directions différentes.

De mes compagnons, Martel est mort en 1930 ; un autre nous avait quittés auparavant. Le troisième s'est marié. Si bien que je suis resté seul du noyau initial, célibataire par conviction religieuse où se mêlaient, il faut l'avouer, des vigoureux préjugés spontanés contre le mariage, cultivés d'ailleurs avec non moins de force dans les milieux ecclésiastiques de l'époque. Ce dernier départ fut pour moi un choc dramatique, plus encore que le fut la mort de M. Portal. ⁽⁷⁸⁾

Dans ce fragment il y a un certain désordre qui empêche de comprendre à première lecture, que le « J. P. » avec lequel M. Légaut a travaillé « durant sept ans » dans le premier paragraphe est le « troisième » compagnon dont il dit, dans le second paragraphe, qu'il « s'est marié » et l'a laissé « seul (...) célibataire par conviction religieuse etc. » D'autre part, les phrases brèves et télégraphiques, qui sont sans doute des réponses à une interview, peuvent aussi refléter l'embarras de M. Légaut à parler de cette rupture en public pour la première fois. On comprend ce qu'a pu lui coûter de parler du départ de J. Perret s'il fut plus dramatique pour lui que la mort de M. Portal et s'il soupçonnait que l'intéressé le lirait.

Abandon ou départ ? Le terme d'abandon soulignerait le point de vue de M. Légaut, bien qu'il n'utilisa pas ce mot. Départ est plus objectif et en plus il inclut le fait physique de ce que J. Perret, en raison de son poste à l'université, est allé

⁽⁷⁸⁾ Voir la référence à la note antérieure.

vivre à Montpellier. La mention de l'aspect dramatique du départ de J. Perret par M. Légaut dans PPC (1976), fut une première. Antérieurement, il avait déjà parlé du caractère dramatique de ce départ devant un groupe d'amis. C'était en 1962 dans une conversation dont la transcription est connue comme Historique du groupe. Il aborda ces thèmes pour que tout reste clair face à d'autres versions de l'histoire faites par d'anciens camarades comme Soulages et Rosset. M. Légaut à cette occasion, entre autres choses, parla avec une sincérité admirable de sa vie affective et de sa situation devant le groupe dans les années 1930. Ce document prouve qu'à cette date, il avait déjà vu clair sur ce qui était arrivé avec J. Perret et la signification de son départ. Il manquait la manière de comment en parler tout en respectant la privacité de son ami. C'est ce qu'il essaya de faire dans cet aveu de 1976, en usant d'initiales.

Étant donné l'impact de ce départ dans la crise de M. Légaut (crise qu'il interpréta ensuite comme salutaire car elle lui révéla peu à peu qu'il était capable de rompre les amarres le moment venu et les forces ont surgies ⁽⁷⁹⁾), nous pouvons encore souligner cinq détails dans ces deux paragraphes : d'abord, l'éloge de J. P. de la part de M. Légaut : « un des êtres les plus religieux que j'ai connus » ; ensuite la complémentarité entre eux deux : « Il m'a ouvert au domaine littéraire, moi pauvre scientifique » ⁽⁸⁰⁾; troisième-

⁽⁷⁹⁾ Sur le départ de J. P., voir : « Histoire du groupe » de 1962, p. 36-37.

⁽⁸⁰⁾ L'importance du rôle de J. Perret avec M. Légaut peut s'apprécier dans un fait concret que nous avons mentionné en passant dans une note antérieure : J. Perret fut coauteur avec M. Légaut du premier livre signé par celui-ci (*Prières d'un croyant* de 1933). Ce livre naquit d'abord à partir d'une des activités nucléaires du groupe que M. Portal avait encouragé : méditer ensemble les Évangiles et ensuite, de la diffusion de ces méditations et de leur leadership commun.

M. Légaut publia deux autres livres qui l'aiderent à entrevoir la possibilité de se consacrer à l'écriture plus qu'au groupe (*La condition chrétienne* en 1937 et *La Communauté humaine* en 1938). Quand fut publié le dernier, le premier

ment la distanciation postérieure pour des raisons qui pointaient peut-être alors déjà « Nous avons évolué depuis dans des directions différentes »⁽⁸¹⁾ ; quatrième, dans la mesure où J. Perret avait joué un rôle si important dans le groupe et dans sa propre évolution, il était inévitable qu'il fut mentionné et de là les initiales (qui certes, donnèrent lieu à une petite erreur typographique dans la réédition du livre dont nous parlerons au paragraphe suivant) ; enfin, le dernier élément qui peut le plus nous intéresser dans cette crise en relation avec l'avant-dernier chapitre de

était arrivé en cinq ans à la vingt sixième édition et le second à la neuvième. De son côté, J. Perret était un intellectuel prestigieux. Il était réputé à la Sorbonne comme un spécialiste reconnu de Virgile (Voir, par exemple: *Latin et culture*, Bruges, Desclée de Brouwer, sans date). Il est toujours connu en dehors de sa spécialité pour avoir proposé en 1955 dans une lettre au président d'IBM France l'utilisation du terme "ordinateur" pour traduire le terme anglais "computer". Wikipedia en anglais ajoute que J. Perret a précisé que le mot provenait du lexique philosophico-théologique.

⁽⁸¹⁾J. Perret évolua, ainsi que d'autres compagnons, vers des positions moins radicales que celles de M. Légaut et aussi moins critiques quant à l'Église et à la doctrine. Nous ne connaissons pas la date du début de cette évolution différente. Après son mariage, J. Perret a continué à penser avec sa femme, à fonder une communauté à Montpellier (lieu de leur nouvelle destination) semblable à celle des appartements successifs que le groupe avait eu à Paris. Voir à ce sujet une lettre de J. Perret à Pierre Renevier, datée du 13 octobre 1933, dans laquelle il lui parle de sa relation avec M. Légaut, de son projet de mariage et de leurs perspectives en tant que couple dans leur nouvelle destination (photocopies reçues en 2012 de Xavier Huot). D'autre part, M. Légaut et J. Perret ont collaboré dans les années 1950 dans le cadre de la Paroisse Universitaire où J. Perret a joué un rôle important aux côtés de Roger Pons. Nous pouvons donc peut-être penser que les différences se sont manifestées autour de leurs réactions respectives au Concile Vatican II. En 1971 (à la même époque que la publication de HRH et IIPAC), J. Perret participa avec d'autres amis de M. Légaut et anciens du groupe, au mouvement des intellectuels catholiques français dont le Congrès inaugural eut lieu à Strasbourg. J. Guittou, G. Marcel, G. Soulages, H. de Lubac, J. Daniélou, M. Nédoncelle, O. Cullman, Y. Congar et d'autres y participèrent. L'objectif était de couper court aux excès de certaines tendances des premiers temps post-conciliaires, dues en partie sans doute au corset des années antérieures, chose que ce groupe avait tendance à oublier. Voir: AA. VV., *Fidélité et Ouverture*, Ligugé, Mame, 1972.

IIPAC, c'est qu'il reconnaît la particularité de sa situation, à la fin du deuxième paragraphe :

... célibataire par conviction religieuse où se mêlaient, il faut l'avouer, des vigoureux préjugés spontanés contre le mariage, cultivés d'ailleurs avec non moins de force dans les milieux ecclésiastiques de l'époque.

Ces « milieux ecclésiastiques », ne sont-ils pas ce que M. Légaut considère dans ce pénultième chapitre de « L'appel apostolique », c'est-à-dire des milieux où prédomine une conception de Dieu séparée et hostile à l'humain et une façon idéologique de comprendre la vie spirituelle que nous pouvons appeler « jansénisme » joint à une compréhension légaliste du monachisme, les vœux, les conseils et même les Béatitudes ? Si tel est le cas, cela prouverait que l'arrière-plan biographique de ce chapitre a été les années 20 et 30 de sa vie.

B.3) UNE ERREUR TYPOGRAPHIQUE

Nous avons dit que nous commenterions l'erreur typographique de l'usage de « J. P. » pour « Jacques Perret ». Commençons par une observation : C'est la seule fois où M. Légaut emploie des initiales et la raison en est sans doute la discrétion. J. Perret était toujours en vie en 1976, mais M. Légaut crut qu'il devait parler de la rupture entre eux pour qu'on comprenne son itinéraire. Comme le sujet était délicat et qu'en plus plus tard, dans les années 1970-1971 dans lesquelles M. Légaut avait publié ses deux tomes, J. Perret avait suivi un chemin distinct, M. Légaut choisit l'usage des initiales : ainsi il ne disait pas de qui il parlait mais il disait qu'il parlait de quelqu'un de concret, que seulement les amis pourraient identifier.

Quant à l'erreur typographique, indiquons en quoi elle a consisté. La première édition de PPC (de 1976, rééditée en 2000), dit à la page 40 : « J'ai beaucoup travaillé au début avec J. P. Durant sept ans nous avons collaboré de la façon la

plus intime... ». Entre les initiales il y a un espace, ce qui signifie que « J. » est l'initiale d'un prénom (Jacques) et « P. » est l'initiale du nom (Perret). Mais le typographe avait omis de spécifier le point marquant la fin de la phrase : « ... au début avec J. P. » Par conséquent, dans la deuxième édition de PPC qui date de 1990 et qui n'a pas été réalisée avec les mêmes planches parce que Légaut avait révisé son texte, ont été introduites deux subtiles variantes à la page 52. Premièrement, le typographe a commis deux erreurs : supprimer l'espace entre J. et P., ce qui lui a fait penser que les initiales J.P. étaient celles d'un prénom composé, or si J. P. avait été un prénom composé cela aurait dû s'écrire avec un tiret : « J.-P. » Deuxièmement le copiste ayant reconnu des initiales il ne prit pas le point derrière P (P.) pour un point final mais cohérent avec sa compréhension de J.P., il a cru que Durant était le nom de « J.P. ». Et cela l'entraîna alors à introduire une virgule après, comme signe de ponctuation de la phrase puisque Durant devenait un nom de famille : « J'ai beaucoup travaillé avec J.P. Durant, sept ans nous avons... », même si le copiste, pour être cohérent, aurait dû faire deux choses de plus : d'abord substituer la virgule après Durant par un point et ensuite, écrire « Sept » en majuscule.

Comme on peut le constater, cette faute d'impression, n'est pas importante mais confirme que les deux paragraphes cités sont obscurs pour qui ne connaît pas l'histoire du groupe. De plus, comme les copistes et les graphistes travaillent sous pression (en fonction des dates de livraison et des corrections qui s'accumulent) des erreurs comme celles-là sont inévitables étant donné le « facteur humain » qui est d'autre part si important pour remédier à ce à quoi les machines ne remédient pas ⁽⁸²⁾.

⁽⁸²⁾ À propos des erreurs typographiques, un académicien de la RAE (Real Academia Española), éditeur confirmé, racontait, il n'y a pas si longtemps, un cas d'erreurs en chaîne dû à un excès de zèle de la manière suivante : « une fois, un romancier espagnol contemporain comparait le crâne d'une certaine sémiologue à l'« arche de Noé ». L'encre bava un peu sur cette

C. Le déclin du grand groupe et la crise souterraine de M. L.

C.1. LE GRAND GROUPE

Au début du paragraphe précédent, nous avons identifié le déclin du groupe réduit comme un des deux éléments qui déclenchèrent la crise de M. Légaut dans les années 30. L'autre élément était le départ de J. Perret. Cependant, il y avait aussi le déclin du grand groupe. Ce grand groupe était une partie essentielle de sa vie mais bien qu'apparemment il se consolidait et grossissait, intérieurement il perdait sa vigueur, surtout son aspect de recherche spirituelle et intellectuelle. Cela démoralisait M. Légaut parce que c'était perdre un élément essentiel du projet initial conçu avec M. Portal : un groupe qui fut une espèce « d'ordre » sans l'être vraiment.

Sur ce déclin, moins évident que la fin du petit groupe, il y a une phrase de M. Légaut en 1945 qui rappelle un de ses paragraphes de 1970, cités plus haut qui disait : « Il n'est pas d'assemblée jeune, plus riche d'espoirs que celles des séminaires... Et cependant, on doit avouer que d'ordinaire ces beaux départs, ces possibilités exceptionnelles, aboutissent assez rapidement à un échec relatif... ». La phrase de 1945 qui ressemble ces lignes de 1970 est celle-ci :

C'est une constatation navrante et qui donne beaucoup à penser que de voir un beau commencement se fondre avec le temps en une réalisation médiocre. ⁽⁸³⁾

ligne et une secrétaire tapa à la machine : « la harpe de Noé ». Le typographe se dit : « Non, la harpe n'est pas de Noé... ». De façon qu'il n'hésita pas à imprimer « la harpe de David... » et la sémiologue finit par recevoir un éloge énigmatique –que son crâne était comme la harpe de David– de celui qui avait voulu lui adresser, plutôt une pique » (Francisco RICO, *Breve biblioteca de autores españolas*, Barcelone, 1990, p. 302).

⁽⁸³⁾ Voir : « Les Lettres des Granges », n° 2, § 4, janvier-février 1945, dans : *M. Légaut ou le rêve d'une communauté*, Cahier VII, éd. X. Huot – ACML, non daté, p. 48.

La ressemblance entre cette phrase de 1945 et le paragraphe de 1970 se correspond à la ressemblance des deux déclinés auxquels les deux citations se réfèrent et qui méritent le même jugement : déclin d'un groupe religieux, déclin du grand groupe. Cette similitude des deux textes prouve une fois de plus que la réflexion sur les années 30 a été l'arrière-fond de l'avant-dernier chapitre de IIPAC. Dans les deux cas, M. Légaut parle de temps de formation et d'action et de groupes semblables bien que les uns soient expressément religieux et institutionnels et l'autre soit un groupe laïc et jeune, expressément catholique, inséré dans un contexte bien défini : le monde des cadres de l'enseignement public français.

En continuant dans la ressemblance, il y a une phrase qui fait allusion à la similitude entre l'ambiance d'un séminaire et l'ambiance de l'ENS. Dans « L'histoire du groupe » de 1962, M. Légaut dit ceci :

Nous étions en plus des êtres abstraits qui consacrons la plupart de notre temps aux études, parce qu'à ce moment-là, on ne sortait pas de l'École Normale. C'était quasi un monastère. Nous n'allions pour ainsi dire pas à la Sorbonne. L'École Normale se suffisait à elle-même. ⁽⁸⁴⁾

Dans un document de 1952, M. Légaut se souvenait de ce temps prometteur de la façon suivante :

Le séjour à l'École Normale Supérieure laisse un souvenir heureux dans la mémoire de tout normalien. Plus spécialement pour nous chrétiens, il demeure une période exceptionnelle de notre vie religieuse. Le groupe "tala", Monsieur Portal, les amitiés chrétiennes nouées à cette époque, donnèrent à ces quelques années de notre jeunesse l'essentiel de ce que toute la vie eut à faire fructifier après. ⁽⁸⁵⁾

⁽⁸⁴⁾ Éd. de D. Lerch, ACML 2021, p. 26. G. Rosset confirme dans ses mémoires que l'École Normale fut pour eux comme un "séminaire laïc" où ils vécurent dans un climat exigeant d'étude et d'encadrement qu'ils compléteraient avec l'assistance assidue au groupe qui les renforçait dans leur christianisme, qu'il leur fallait vivre d'une façon un peu clandestine. Voir aussi le texte de M. Légaut sur J. Guittou cité après, dans la note 87.

⁽⁸⁵⁾ Voir « Témoignage sur M. Portal » (1952), note 16.

Malgré cet environnement stimulant, peu à peu le déclin du groupe est venu. Une des causes de ce déclin tenait à l'augmentation du nombre ⁽⁸⁶⁾, une autre à la formation de couples qui pourtant était quelque chose de bien vu et un fait à intégrer. Des jeunes filles de l'École Normale avaient rejoint le groupe et avec le temps, ils se mariaient tout en continuant dans le groupe.

De fait, les groupes de jeunesse catholique d'alors n'étaient pas mixtes comme ne l'étaient pas non plus les centres de formation comme les Écoles Normales. Le grand groupe commença à être mixte très rapidement, dès 1927, chose nouvelle pour l'époque et qu'ils assumèrent grâce au fait d'être ecclésiastiquement indépendants comme le leur avait inculqué M. Portal. Les couples continuaient dans le groupe pour la raison que cela leur était utile étant donné que les enseignants catholiques vivaient dans un milieu laïc tant soit peu hostile. Et la formation de couples augmentait en plus d'un autre fait positif : le groupe réunissait des gens de différents âges et générations ⁽⁸⁷⁾. Mais pour pouvoir apprécier la nouveauté que représentait alors un groupe mixte catholique, il faut se souvenir d'un fragment d'une Encyclique de Pie XI en 1929 :

C'est une erreur du même genre et non moins pernicieuse à l'éducation chrétienne que cette méthode dite de " coéducation des sexes ", méthode fondée, elle aussi, aux yeux d'un grand nombre, sur un naturalisme négateur du péché originel. En outre, pour tous ses tenants, elle provient d'une confusion d'idées déplorable, qui

⁽⁸⁶⁾ En été, ils arrivaient à se réunir autour de quatre vingt personnes dans les maisons de vacances qu'ils louaient en Auvergne (Chaufaufaud et Scourbois). Les plus engagés dans le groupe passaient là tout l'été et les autres venaient une ou plusieurs semaines. La même chose arrivera aux Granges à partir de 1947 et à partir de 1967, à la Magnanerie à Mirmande.

⁽⁸⁷⁾ M. Légaut décrit très bien l'esprit général du groupe dans son écrit sur Jean Guitton : « Dans un siècle ou deux, quand un nouveau Brémond... », *Montalembert*, n° 4-5, Paris, 1963, p. 320-322. Sur le fait d'être un « groupe vertical », de tous âges, voir : *Historique du groupe*, Éd. D. Lerch, ACML, 2021, pp. 108-109.

remplace la légitime communauté de vie entre les hommes par la promiscuité et le nivellement égalitaire. Le Créateur a ordonné, et disposé la parfaite communauté de vie entre les deux sexes seulement dans l'unité du mariage; ensuite, elle les sépare graduellement dans la famille et dans la société. Il n'y a d'ailleurs dans la nature elle-même, qui a fait les sexes différents par leur organisme, par leurs inclinations, par leurs aptitudes, aucune raison qui montre que la promiscuité, et encore moins une égalité de formation, puissent ou doivent exister. Les sexes, suivant les admirables desseins du Créateur, sont appelés à se compléter réciproquement dans la famille et dans la société, et justement par leur diversité même. Cette diversité est donc à maintenir et à favoriser dans la formation et dans l'éducation, en sauvegardant la distinction nécessaire, avec une séparation correspondante, en rapport avec les âges différents et les différentes circonstances. Ces principes sont à appliquer en temps et lieu, suivant les règles de la prudence chrétienne, à toutes les écoles, mais principalement durant l'adolescence, la période la plus délicate et la plus décisive de la formation. Dans les exercices de gymnastique ou de délassement, que l'on ait particulièrement égard aux exigences de la modestie chez les jeunes filles pour qui il est d'une souveraine inconvenance de se montrer et de s'exhiber aux yeux de tout le monde. ⁽⁸⁸⁾

C.2. UN JUGEMENT CRITIQUE MAIS OUVERT

1. M. Légaut, qui était resté seul comme le responsable de tous, eut l'impression, à chaque fois encore plus, de n'être plus absorbé qu'à s'occuper d'un bon groupe « paroissial », s'accroissant en nombre, de tous âges et situations. Par contre et à chaque fois un peu moins, il croyait diriger et animer un groupe de recherche expressément intellectuel et spirituel comme cela avait été l'idée au début. Peu à peu l'objectif que

⁽⁸⁸⁾ Fragment de l'encyclique de Pie XI *Divini illius magistri* de décembre 1929 sur l'éducation de la jeunesse. Denzinger, 1963, pp. 543-544, n° 2215. Ne pas oublier que 1929 c'est l'année des Pactes du Latran avec Mussolini, qui méritèrent le rejet de F. Garcia Lorca dans son presque inconnu mais formidable « Cri vers Rome ».

lui et M. Portal fixèrent, avait changé. Avait disparu ce qui rendait initialement le groupe différent des autres, où primait l'action sociale comme dans les « Équipes sociales » dirigées par Robert Garric, autre laïc des années 20 également influencé par M. Portal, qui pensait que R. Garric s'était précipité trop jeune à se consacrer à l'action sociale ⁽⁸⁹⁾.

Ce changement dans la finalité du groupe porta M. Légaut à non seulement diagnostiquer le déclin du groupe mais à juger qu'il avait lui-même échoué, qu'il avait été incapable de maintenir ce que M. Portal avait obtenu et qu'il lui avait confié. M. Portal avait été le centre d'une certaine communauté avec des objectifs et il ne put l'être lui-même, en partie à cause de sa volonté à lui donner une forme monastique :

Le projet s'est modifié en cours de route. J'avais une visée très monastique qui ne s'est pas réalisée. La difficulté que je n'ai pas surmontée a été, pour le groupe à mesure qu'il se développait, de maintenir la vigueur religieuse du départ. L'expérience montre qu'il y a peu d'hommes qui soient capables de rassembler et de faire vivre un groupe qui garde la créativité des origines, tout en durant assez longtemps pour s'enraciner. Je n'en ai pas été digne. ⁽⁹⁰⁾

M. Légaut, dans le chapitre dont nous glosons, a parlé d'une situation de déséquilibre chez nombre de prêtres qui au fond est semblable (en 1970 et maintenant encore) à la sienne des années 30 :

...[un] secret déséquilibre existe chez la plupart de ceux [prêtres] qui n'arrivent pas à être le centre spirituel d'une petite communauté de fidèles profondément religieux. ⁽⁹¹⁾

Face à ce « secret déséquilibre », dans le dernier chapitre, M. Légaut parlera, comme fruit de ses années aux Granges,

⁽⁸⁹⁾ Sur la différence entre les groupes de Garric et de Légaut, tous les deux dans le sillage de M. Portal, voir : Régis LADOUS, 1985, p. 349-357.

⁽⁹⁰⁾ Voir : PPC, 1990, p. 52.

⁽⁹¹⁾ IIPAC, p. 360.

d'une expérience opposée : il parlera du sens que donne à la vie l'authentique transmission, qui pour lui consistait à susciter des relations de paternité et de filiation autour de lui, même minimales et indépendamment de toute coïncidence confessionnelle :

Quand on a beaucoup marché, il ne faut pas s'étonner d'être seul, ni le reprocher à ceux qui n'ont pas suivi le même chemin ou qui l'ont parcouru à une autre allure. Heureux s'il rencontre un ancien qui l'a précédé dans la voie et qui le soutienne de sa paternité religieuse. Heureux si, assez rapidement, lève autour de lui une postérité spirituelle, s'il est à l'origine de groupes, si minimales soient-ils, même non chrétiens mais qui soient invisiblement en train de le devenir car déjà on l'est quand on le devient. Que ce soit pour sa joie et sa confirmation dans la mission ! ⁽⁹²⁾

M. Légaut connut cela (« une certaine postérité spirituelle ») aux Granges, avant de publier comme nous venons de le voir, et il parla de cette situation (déjà sans un « secret déséquilibre ») au dernier chapitre. Mais avant, dans les années 30, il est sûr qu'il vécut ce « secret déséquilibre ». Et cette similitude (de sa situation dans les années 30 et celle de la « plupart » des prêtres) prouve encore une fois l'arrière fond biographique de cet avant-dernier chapitre.

Malgré tout, il faut aussi noter qu'il vécut cette situation de « secret déséquilibre » de façon plus grave : il l'a vécu sans filet, sans mandat, sans ministère, sans vœux et sans communauté stable, en pur laïc. Cela signifie sans doute qu'il arriva finalement, sans aides (bien que pour cela même, il manqua aussi de subterfuges), à une situation limite où, à quelques « rares » et « heureuses » exceptions, une existence engagée trop tôt arrive souvent. Pour se soutenir elle-même, une vie qui s'engage avant de se connaître et de se posséder, de manière radicale, trop concrète et trop limitée à un travail, absolutise peu à peu ou idolâtre ce travail, de sorte que son

⁽⁹²⁾ IIPAC, p. 392. Voir notes 42, 43, 63.

dévouement à celui-ci passe devant la recherche personnelle de soi-même et de Dieu.

2. D'autre part, cela faisait longtemps que M. Légaut avait perdu l'intérêt pour les mathématiques et pour l'enseignement. Et cela aussi le laissait dans le faux avec l'envie de tout abandonner et de changer d'activité. Cette perte d'intérêt pour les mathématiques commença peu après sa thèse et elle était due en partie à son dévouement au grand groupe.

Vingt ans plus tard, les premières années aux Granges étant passées, M. Légaut analysa pour la première fois sa situation des années 1920-30 en relation avec le groupe et sa profession. Il examina sa perte de goût pour sa profession et l'absolutisation du groupe. Son analyse de cette situation fut, à notre avis, un moment capital de sa vie et son fruit, un de ses textes décisifs. Cette analyse est surtout donnée dans la deuxième des cinq « Lettres des Granges » qu'il a envoyées aux membres du groupe en janvier-février 1945, après la guerre, quand les gens purent voyager à nouveau et que les amis firent le projet de revenir se réunir et recommencer avec une brève retraite à Montmartre.

Dans le premier extrait que nous allons citer, M. Légaut parle de sa crise face à l'Université : l'institution civile où avaient lieu les mêmes conflits entre vocation, fonction et mission, que ceux qui pouvaient avoir lieu dans une institution religieuse ou un groupe confessionnel. Le côté universitaire, comme nous l'avons dit, fut le seul qui arriva jusqu'au lecteur à travers la « Confession d'un intellectuel », écrit qui pouvait pour cette raison, conduire à des appréciations erronées parce qu'incomplètes. Le côté catholique de sa vie resta caché jusqu'à ce que les livres d'entretiens et les autres documents que nous citons ont pu être lus.

J'étais à vingt ans, un étudiant passionné par l'étude des mathématiques [...]. En vérité, si j'ai été un professeur convenable, je suis devenu un chercheur stérile et, qui pis est, j'ai rapidement perdu

jusqu'à l'intérêt de ma science [...], (ce qui) était absolument nécessaire pour bien faire mon travail et pour trouver dans celui-ci les éléments de stabilité, d'harmonie, de plénitude qui sont, eux, sur le plan naturel, très nécessaires à l'édifice surnaturel qui se construit dessus [...]. [...] Il ne s'agit pas seulement ici de l'observance morale du devoir d'état. Je veux parler de l'interdépendance quasi physique entre le métier et la vie spirituelle, entre le don que fait de soi l'homme à son travail et ce don qu'il fait de lui à Dieu. Réduire le métier à être un gagne-pain est une grave erreur. Le réduire à être la voie par laquelle on acquiert la liberté et le moyen de faire autre chose, fut-elle la meilleure, est aussi gravement erroné. Si l'homme ne reçoit pas de son travail, sa vie durant, une grâce de santé, un secours pour toutes sortes de vertus naturelles, il lui manque la consistance sans laquelle l'œuvre surnaturelle reste floue et ambiguë. [...] À vrai dire je n'avais pas de métier et je n'avais la grâce d'état d'un homme consacré à Dieu. [...] Dans ces conditions, persévérer dans un métier dont on a perdu le sens humain [...] n'est pas digne d'un homme. C'est en outre pécher dans l'ordre de l'esprit. [...] Pour guérir cette blessure par laquelle mon âme chrétienne s'épuisait, il fallait trouver un travail qui soit vrai pour moi, auquel je puisse croire et me donner à fond sans faillir à ma voie, sans tricher avec la lumière qui m'était donnée. Conserver l'enseignement, oui si c'est possible [...] mais à qui peut y correspondre dans le climat physique, l'atmosphère spirituelle favorables et non à des clients...⁽⁹³⁾

Les paragraphes suivants, où M. Légaut analyse plus profondément sa crise, ne sont pas moins remarquables. La question de J. Perret mise à part, ainsi que celle de sa vie affective dont il ne parle pas, il aborde alors le point idéologique principal : son « idolâtrie » pour le groupe. Selon nous, ce moment et cette prise de conscience sont capitales dans son itinéraire et face à son œuvre. La distinction pointue, urgente, exigeante qu'il établira plus tard, non comme un intellectuel

⁽⁹³⁾ Extrait de la deuxième Lettre des Granges, datée le 25 janvier 1945, §§ 5-9. Des copies de ces « Lettres » circulaient entre les amis des groupes. Thérèse De Scott publia quelques fragments dans son livre de 1984. Plus tard, Xavier HUOT reprit ces Lettres dans *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, Cahier 7, ACML sans date, pp. 42-70.

mais comme un spirituel, c'est à dire non pas comme un homme de doctrine mais d'itinéraire, entre croyances et foi, entre idées sur Dieu et Dieu lui-même et entre appartenance indispensable à un corps social religieux et fidélité essentielle à soi-même et à Dieu, renvoie à ce moment de prise de conscience qui résume tout un chemin parcouru dans les années 1930 et formulé au début des années 40. De ce « moment » de lucidité surgiront ses analyses sur les idéologies et sur l'étape idéologique d'une vie.

Mais allons plus loin. Notre groupe, je l'ai trop aimé d'un amour exclusif. Je dis exclusif, non de possession. Œuvre de ma vie, il es devenu le centre de ma vie. Il s'est poussé jusqu'à devenir l'appui de ma vie. Dieu veut être seul l'appui de la vie de ses fidèles et son centre. L'œuvre que l'on fait pour Dieu, même si on doit la faire parce que vraiment on y est appelé, doit rester seconde. C'est une déviation terrible que celle qui substitue peu à peu dans une âme l'œuvre de Dieu à Dieu lui-même. Pendant longtemps la générosité reste intacte, le réalisme qui voit les sacrifices à consentir va du même pas que la volonté qui les accepte. Ainsi monte peu à peu un grand édifice qui s'élève dans le vide vers le ciel mais qui porte à faux de plus en plus sur une base trop précaire et qui sans cesse s'amenuise. [...] ⁽⁹⁴⁾ Il se prépare ainsi une échéance d'autant plus lourde et grosse de faillite, qu'on est plus courageux pour en ajourner plus longtemps la date. Il faut enfin céder. Et si ce n'est pas le courage qui manque tout à coup devant un nouveau sacrifice à consentir, c'est le désir même d'agir et de vivre qui est atteint. Le scepticisme succède à l'idolâtrie. Ce n'est pas un petit vertige qui prend à quarante ans, quand on se voit sans famille, sans être vraiment proche, sans milieu vraiment consistant, dans un groupe que toutes les occasions dispersent, que mille rencontres submergent, tandis que pendant quinze ans, on a voulu faire, on a fait de ce groupe sa famille, la communauté fraternelle qui doit demeurer toute la vie, unie, complète, dense, religieuse; où il fait bon vivre parce qu'on s'y sent compris, aimé, entouré et aidé, sans sépa-

⁽⁹⁴⁾ À ce moment de sa lettre, il continue: "Seigneur, cette fidélité mal dirigée n'est pas cependant perdue..." M. Légaut change du témoignage à la prière (voir aussi TF, 1989, pp. 41 et 44). Pour réfléchir sur ce changement de genre, voir le n° 7 de notre étude "Réflexions à propos de Pd'h de M. Légaut" in : https://sumadepoquedades.com/paginas/textos_pdf_francais/.

ration possible et pour toujours. Mais c'est un vertige mérité. C'est aussi le vertige de l'altitude [...]. Vous le dirais-je, mes amis, jamais je n'aurais eu le courage de quitter cette œuvre, d'abandonner notre fraternité de Paris et d'Auvergne, si la guerre n'était venue m'en arracher. Quand je regarde le passé, j'aurais déjà dû plusieurs fois partir. Laissez-moi ne pas vous dire quand. Mais pour aller où? [...] ⁽⁹⁵⁾

M. Légaut avait dit dans un paragraphe cité plus tôt : « C'est une constatation navrante et qui donne beaucoup à penser que de voir un beau commencement se fondre avec le temps en une réalisation médiocre ». Cependant, l'exercice de « penser » (et « beaucoup ») fut la seule chose qui lui permit de pouvoir donner une tournure à sa « constatation navrante » de la médiocrité où s'était terminé le « beau commencement ». C'est pourquoi les lettres des Granges se terminent de manière ouverte, son jugement sur le futur reste en suspens :

Les ruptures, les fautes, les souffrances du cœur, tout doit être unifié dans le présent. La vieillesse, c'est vouloir renier son passé, le traîner derrière soi. La jeunesse, c'est prendre son passé, l'unifier sans hésitation, sans refus... [...] C'est là que je peux vous aider. J'ai été un éveillé d'âmes. Je ne me crois plus nécessaire maintenant. Je peux être auprès de vous, vous aider à reprendre, à unifier passé et présent. [...] Le groupe n'est pas seulement un bon souvenir mais une réalité en puissance. ⁽⁹⁶⁾

C.3. ÉLÉMENTS DE CE JUGEMENT CRITIQUE MAIS OUVERT

M. Légaut prévoyait déjà le changement que pouvait prendre sa vie et celle du groupe avant d'écrire les paragraphes où il confessait avoir absolutisé le groupe et laissé ouvert les possibili-

⁽⁹⁵⁾ Extrait de la deuxième Lettre des Granges, datée le 25 janvier 1945, §§ 10-11. À la fin du § 11 et durant les deux §§ suivants, M. Légaut change à nouveau de genre. Cela indique indirectement l'importance de ce qu'il était en train de dire.

⁽⁹⁶⁾ Fragment de la partie finale de l'intervention de M. Légaut à Montmartre. Voir : *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, Cahier VII, édition de Xavier Huot-ACML sans date, p. 70.

tés de celui-ci. Nous indiquerons trois éléments (travail manuel, écriture et monde des affects) et nous nous attarderons sur le troisième, qui était le plus crucial pour lui à ce moment là.

1/ Le travail manuel et la vie communautaire

L'idée d'incorporer le travail manuel dans le groupe avait surgi et avait commencé à être pratiqué les derniers étés avant la guerre. En 1976, M. Légaut dira :

Si en 1940 j'ai acheté les Granges, c'est non seulement parce que je voulais reprendre personnellement un travail manuel, mais aussi parce que je pensais qu'un tel travail fait ensemble était indispensable pour qu'une communauté vive son équilibre, trouve un deuxième souffle et redécouvre, convenablement adaptée aux conditions nouvelles, la ferveur des origines. ⁽⁹⁷⁾

Cette remarque confirme un propos écrit trente six ans plus tôt, dans une lettre de 1940 où l'idéal d'une communauté était toujours présente :

Quant à moi, [...] si, dans quelques années s'installent d'une manière ou d'une autre quelques familles, même seulement de retraités, dans une communauté paysanne chrétienne, cela me compensera de la disparition de cette maison vers laquelle j'aurais tendu, plus ou moins explicitement, une grosse part de mes efforts. ⁽⁹⁸⁾

La conclusion est claire : bien que M. Légaut et son épouse aient pris un chemin personnel et en couple, celui-ci comprenait depuis le début, l'horizon d'une vie en groupe.

⁽⁹⁷⁾ PPC, 1990, p. 55.

⁽⁹⁸⁾ Le contexte de cette lettre indique que la maison à laquelle se réfère M. Légaut (« cette maison ») est la communauté de la rue Léo Delibes qui venait de la rue Galilée et qui finit par se terminer. Il « reste convaincu que cette vie de communauté est possible », que « c'est une aide énorme pour l'exactitude de la vie conjugale et familiale », qu'il « vaut mieux ne pas juger » et qu'il « espère que l'avenir donnera raison à cette expérience ». C'est après cette affirmation que les lignes que nous avons citées commencent :

2/ *Écrire et publier*

D'autre part, son activité d'écrivain qu'il avait continué en l'absence de J. Perret, commençait à être plus importante pour lui que son rôle dans le groupe. Dans un paragraphe que nous citerons longuement dans le point suivant, nous trouvons cette phrase éclairante :

C'est en écrivant que je retrouve une sorte de compagnie. C'est en me faisant un public que je retrouve la paternité qui m'est nécessaire. ⁽⁹⁹⁾

3/ *Le monde des affects, l'amour humain et suivre Jésus*

Le groupe ne se rendait pas compte qu'il commençait à changer, à ressentir qu'à travers l'écriture il rencontrait « une espèce de compagnie » et « une paternité » dont il reconnaissait avoir besoin et qu'il ne s'apprêtait pas à sacrifier mais à cultiver. Dans ces deux lignes, l'écriture est liée au monde des relations et des affects qui était en lent mouvement chez lui. Il s'agissait de quelque chose de très personnel. Pourtant, quelque soit l'issue qu'il lui donnerait, cela aurait un impact sur le futur du groupe, celui-ci ayant une idée bien établie de son rôle de responsable célibataire au milieu d'eux.

D. Quelques fragments choisis sur le monde des affects, l'amour humain et suivre Jésus

Nous nous attarderons sur ce point des affects et de l'amour humain vu le changement que M. Légaut était en train de vivre. L'importance de ce point justifie que nous citions davantage de ses extraits dans cette partie de notre essai. Et en plus, nous procéderons sans oublier une perspecti-

« Quant à moi... ». Nous tenons cette citation sans date de : OS (1984), p. 84. Voir la lettre complète à Marie-Anne Fèvre dans : *Marcel Légaut, sa pensée et ses « camarades »*, tome I, éd. X. Huot, ACML, 2017, p. 106.

⁽⁹⁹⁾ Lettre au P. Racine, 4 novembre 1936, cité dans OS (1984) pp. 75-77.

ve plus vaste car, en effet, notre thèse est la suivante : de la même manière que certains caractérisent le christianisme de notre époque comme la fin de l'ère Constantinienne ou de la chrétienté et évoquent la fin de l'union du religieux avec le politique qui a duré trop longtemps, de même, depuis la fameuse expression d'Érasme « *monachatus non est pietas* », nous pouvons insister sur le grand changement à l'intérieur du christianisme (au moins du catholicisme), en ce qui concerne la vie spirituelle de tous, qui implique, selon M. Légaut, la fin de la prédominance du modèle monastique ou régulier lorsqu'on veut concrétiser le fait d'être disciple et de suivre Jésus.

En ce sens, l'apport de M. Légaut est capital parce qu'il ne s'en tient pas aux adaptations mais il va plus loin. Il critique les effets de la prédominance du modèle monastique, religieux ou régulier, mais surtout il insiste sur le fait que suivre Jésus et devenir disciple sont un appel personnel, en profondeur, adressé à tous et c'est à chacun de devoir décider comment le concrétiser. De plus, il fait remarquer que la base de cette prédominance du modèle monastique provient d'une conception de Dieu qui doit cesser, de la même manière que doit cesser la confusion entre foi et croyance à des croyances car les deux sont distinctes et les distinguer est un autre pilier de son œuvre. Mais passons aux textes.

1. *Premiers fragments*

Il y a une lettre datée de novembre 1936 et adressée au P. Charles Racine (un jeune jésuite mathématicien que le P. d'Ouince lui avait présenté et qui partit peu après pour l'Inde) dans laquelle M. Légaut parle des changements qu'il entrevoit pour lui-même.

Il n'est pas facile à quelqu'un d'expliquer ce qui lui arrive pendant qu'il le vit, surtout si ce qui se passe lui demande de se remettre complètement en question sur ce qui a été le centre de sa vie jusqu'à ce moment. Cependant, M. Légaut s'est efforcé

d'y parvenir. C'est pourquoi les paragraphes qui suivent sont remarquables. Et cela en dépit du fait qu'il aura besoin de la déclaration de guerre et d'une période de plusieurs d'années pour consolider sa nouvelle forme de vie et ses nouvelles perspectives. Voici un premier paragraphe où certainement, l'écriture surgit au milieu d'un réajustement de ses affects :

Une seconde réalisation qui compte beaucoup pour moi est l'achèvement d'un deuxième livre, *La condition chrétienne*. [...] C'est par là, plus que par le groupe, que je me sens appelé à porter des fruits. Le groupe n'est plus pour moi ce qu'il était jadis, une communauté qui m'aide à vivre, une collaboration intellectuelle. Depuis le départ de Perret et à cause de la fondation des familles, d'ailleurs très réussies et qui ont leur cadence propre, je me sens appelé à dépasser le groupe, comme j'ai dû dépasser l'affection que je portais à Perret, de façon à ne plus m'appuyer pour vivre ni sur l'un ni sur l'autre. Ceci est une partie des plus douloureuses de ma vie. *C'est en écrivant que je retrouve une sorte de compagnie*. C'est en me faisant un public que je retrouve la paternité qui m'est nécessaire. [...]. ^(99bis)

Le Légaut d'âge mûr commence à poindre dans ce processus. Bien qu'il soit encore très loin de ce qu'il entrevoit de sa paternité à travers l'écriture, l'horizon est déjà clair : il s'agit d'assumer ses propres questions, de résoudre lui-même ses propres problèmes ou au moins d'essayer, en trichant de moins en moins avec lui-même et en allant toujours plus loin. Telle est la condition nécessaire pour une « paternité spirituelle » comme il le déclarait en 1974 :

Pour être père spirituel dans le sens fort de l'expression il faut avoir résolu ses propres problèmes et s'être posé les questions de base comme elles se posent en son temps et non pas comme on les posait jadis. Autrement dit, il faut avoir fait un chemin qui n'est pas tout à fait celui que l'autre aurait à faire, mais qui est tout de même dans la direction qui convient pour que celui-ci puisse se trouver lui-

^(99bis) Voir note 99.

même. Le père spirituel ne cherche pas de disciple. Il est père spirituel par ce qu'il est ; sans le savoir, il donne naissance à des disciples en passant, comme le semeur. [...] Oui, un homme qui a assumé ses propres questions et qui ne triche pas. ⁽¹⁰⁰⁾

Et M. Légaut de répéter six ans plus tard, en 1981 :

Dans la société des spirituels, il n'y a pas de rang car chacun est unique et nul n'est comparable à l'autre. Paternité et filiation spirituelle sont des relations qui ne se fondent pas sur une hiérarchie. Aussi bien, l'homme doit nécessairement connaître personnellement filiation et paternité pour qu'au long de sa vie, il atteigne à la plénitude qui lui est propre. ⁽¹⁰¹⁾

2. *Deuxième groupe de fragments*

Mais reprenons la lettre au P. Racine là où M. Légaut décrit sa situation et la longue étape dont il devine la fin bien qu'il ne sache pas ce qu'elle va être :

Un danger pour moi : le durcissement, je le sens très puissamment. Pendant ces vacances à Chaudesfontaines, j'ai connu, pour la première fois, une lassitude qui allait au-delà du psychologique, un désir de fuir, de prendre une vie solitaire, en contact immédiat avec la nature sauvage. J'ignore tout à fait ce que cela présage. À la lettre, ma vie est trop indépendante des cadres sociaux pour connaître les stabilités qui s'imposent du dehors. Je me sens moins disponible intimement que susceptible de vagabondage et de voyage spirituel car il y a en moi un attrait puissant que je crois être ma vocation. Mais, au dehors, il y a bien peu de choses qui me rattachent à telle ou telle forme de vie, sauf ma lâcheté. Qui m'empêchera de me durcir ? Qui m'aidera à rester par le cœur dans le groupe, d'y faire figure de frère et non « d'homme supérieur et impénétrable » ?

Comme vous le voyez, j'émerge d'une longue période de ma vie qui a commencé à l'École Normale. Je sors de ces quinze ans profondément marqué, au point de me sentir tout à fait étranger à mes

⁽¹⁰⁰⁾ QR, pp. 39-40.

⁽¹⁰¹⁾ DS, 1980, p. 88.

camarades des promotions voisines et aussi à mes collègues et amis. Devant moi, je le sens, il y a une œuvre à accomplir qui suppose cette préparation, ce dégageant, par traversée de la vie moderne. Devant cette heure, j'ai peur littéralement. Quand je regarde de côté pour refaire une vie plus normale, le hiatus entre l'idéal et la réalisation irait jusqu'à saper la notion de devoir. Il faudrait, pour que cela soit possible sans dégoût, que je redevienne petit enfant, que j'entre dans une retraite où rien du passé ne m'aurait suivi.

Ma vie est vraiment une tension vers quelque chose que j'ignore, qui me paraît bien l'œuvre de Dieu, mais en retranchant tout ce que ce terme contient fatalement d'extrinsèque, de relatif, de semblable à d'autres œuvres. C'est quand je saisis cela directement que je connais la présence du Christ. La lumière ne m'a jamais manqué sauf aux heures où, semble-t-il, il fallait que mes ténèbres éclatent en échec et en désastre pour se déchirer. J'ai connu des heures d'émoi où, littéralement, je ne comprends pas ce qui s'est passé en moi. Mais le reste du temps, j'ai su ce que j'avais à faire et le temps confirme ces perspectives. J'ai toujours eu assez de forces pour diriger le gouvernail vers le but.

Voilà où j'en suis. Je vous l'écris, mon Père, parce que je sais que vous me comprendrez. C'est d'ailleurs pour cela que je le puis. C'est un fruit précieux de ce qui nous unit. Adieu ! Je vous ai beaucoup parlé de moi mais je crois que, sans le dire, je vous ai aussi parlé de vous. ⁽¹⁰²⁾

La question de « qui » l'empêchera de s'endurcir et la perspective d'un « je ne sais quoi » restent en suspens. De même que la constatation de la nécessité d'entrer « dans une retraite » qui coupe avec son passé. Ces trois éléments nous amènent à relire ce qu'il écrivit vers 1970 dans le second chapitre de HRH, à propos du pouvoir guérisseur de l'amour humain, étant donnée notre volonté de connaître M. Légaut et de nous arrêter sur le monde des affects et de la relation. Car cette relecture nous amène à examiner aussi ce que dut supposer pour lui,

⁽¹⁰²⁾ Voir la référence de notre première lecture dans la note 99. Voir aussi cette lettre dans : *M. Légaut ou le rêve d'une communauté*. Cahier 7, X. Huot-ACML, sans date, pp. 14-15.

après la fin des années 1930, de vivre aux Granges, en milieu rural, comme sa femme et lui l'avaient choisi.

Presque à la fin de son intervention à la retraite de Montmartre en 1945, dans un passage adressé à lui-même, M. Légaut parle sur sa nouvelle mission, sur sa distance vis à vis du groupe et combien il était arrivé à l'aimer mais surtout, il porte un jugement clair et positif sur sa nouvelle situation :

Si, en toute hypothèse, tu as eu auprès de tes frères pendant quinze, vingt ans une mission, tu as maintenant autre chose à faire, une autre mission. Certes, nous nous retrouverons toujours dans une fraternité égale, mais à présent j'ai autre chose à faire alors qu'avant je n'avais que cela à faire. Les passions du cœur peuvent être tenaces; celles de ce genre ne viennent pas de nous et elles ne peuvent s'éteindre. Il y a six ans, je n'aurais pas pu parler ainsi, la blessure était trop fraîche : j'aurais pu en mourir ; non le terme est trop dramatique, mais en "crever"... Après six ans de dépaysement, je peux vous en parler. Je suis en un monde nouveau qui est tout bénéfique. ⁽¹⁰³⁾

Que signifie « je suis en un monde nouveau qui est tout bénéfique » ? Mis à part la nouveauté du travail manuel, la vie à la campagne et le contact avec ses voisins, nous pouvons globalement penser à cette vie recommencée, c'est à dire à un second départ. Souvenons-nous de cette synthèse de 1976 :

Sans que j'en aie eu le projet, sans même que j'en aie eu conscience, il s'agissait cette fois d'une deuxième implantation. Avoir suffisamment vécu une première expérience, être encore assez jeune pour en entreprendre une autre. En fait, un deuxième départ dans la vie est particulièrement fécond s'il est préparé par la maturité atteinte par le premier. Dans notre vie aussi, il faut repiquer la salade pour qu'elle prenne des racines plus vigoureuses. Le dépaysement permet de découvrir la condition humaine avec une profondeur renouvelée. Mon départ de l'Université a

⁽¹⁰³⁾ Voir : *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, Cahier VII, édition de Xavier Huot-ACML, sans date, pp. 69-70.

surpris mes collègues. Il en a scandalisé bien d'autres qui m'étaient plus proches... ⁽¹⁰⁴⁾

3. *Troisième groupe de fragments*

La vie en couple fait partie évidemment de ce monde nouveau, bénéfique en tout. C'est en cette année 1945 que les Légaut eurent leur premier fils. C'est pourquoi nous citerons un passage du deuxième chapitre de HRH de 1971 où il parle – comme nous le disions – de l'effet curatif de l'amour humain. À longue échéance l'amour humain dissipe, soulage et aussi guérit l'intérieur abîmé par une morale idéologique (souvenons-nous de « la peur de l'endurcissement ») :

Désormais les tabous indiscutés qu'une collectivité saine érige avec autorité devant ses membres pour se défendre et aussi pour les protéger de leur puérité et de leur médiocrité, sont ébranlées et perdent leur caractère absolu. Ce ne sont plus que des barrières qu'il convient de ne franchir qu'à bon escient, à la lumière de ce qui est noblement humain, en observant les disciplines socialement indispensables. Des aversions et des appréhensions juvéniles, voire des perversions, avaient été causées presque nécessairement par les lacunes d'une éducation incapable de correspondre avec exactitude et en temps voulus aux besoins individuels les plus intimes ou encore par les contraintes de la vie en commun et les scandales que la société ne ménage pas. La vie conjugale commence à les dissiper. Certaines blessures inconnues de ceux même qui les portaient ou mal interprétées par eux, vont dès lors pouvoir être pansées, sinon véritablement guéries. Longue et délicate convalescence ! Il est aussi difficile à l'homme d'assumer avec la légèreté du naturel son animalité sans la briser en rien, que de la spiritualiser. L'un et l'autre effort s'épaulent et s'authentifient mutuellement dans une véritable vie conjugale. Malgré les apparences, il n'est pas aisé à l'homme et à la femme, même s'ils s'aiment vraiment d'amour, de devenir une seule chair. ⁽¹⁰⁵⁾

⁽¹⁰⁴⁾ Voir : « La vie », PPC, 1990, p. 63.

⁽¹⁰⁵⁾ HRH, pp. 34-35.

À la fin de cet extrait, M. Légaut énonce deux affirmations fondamentales pour la vie spirituelle qu'il se sent appelé à reprendre depuis la base. Première assertion : « Il est aussi difficile à l'homme d'assumer avec la légèreté du naturel son animalité sans la briser en rien, que de la spiritualiser ». Seconde assertion : « Malgré les apparences, il n'est pas aisé à l'homme et à la femme, même s'ils s'aiment vraiment d'amour, de devenir une seule chair ». La première phrase signale les difficultés (assumer et spiritualiser) et la seconde constate une troisième difficulté : arriver à être une seule chair. Assumer et spiritualiser sa propre animalité et arriver à n'être qu'une seule chair font partie de la mission commune qu'il synthétise dans l'expression : « l'homme à la recherche de son humanité ». N'est-ce pas vrai que c'est seulement dans le cadre de ce chemin qu'on peut insérer, comme une exception bienheureuse, le destin d'une personne qui n'est pas appelée à vivre le chemin commun et naturel : « Heureux mais combien exceptionnel est l'homme qui n'a pas besoin de s'ouvrir et de s'appuyer sur l'amour humain et la paternité pour se donner authentiquement, etc. » ⁽¹⁰⁶⁾ ?

D'autres passages sur « L'amour humain » insistent sur la nécessité d'assumer en profondeur le fondement instinctif et humain des relations. Voyons par exemple ces trois paragraphes :

Comme s'il ne pouvait toucher son essence qu'en prenant contact avec la base animale commune à tous à travers un autre que lui, l'homme semble avoir besoin de la rupture des frontières ordinairement infranchissables qui le séparent des autres et les lui rendent étrangers plus encore qu'il ne saurait l'imaginer. À partir de cette union des corps hier encore interdite, inconnue et méconnue où les racines se joignent bien plus encore que les cimes, qu'il craignait comme la chute dans un gouffre et simultanément désirait comme l'ascension d'un sommet, son existence lui apparaît, dans les temps de lumière, simple, naturelle et harmonieuse, consistante. La mort elle-même peut alors être regardée comme jamais...

⁽¹⁰⁶⁾ IIPAC, p. 356. Voir note 63.

Cette compréhension unique en son genre, hormis certains cas particuliers, est réservée à l'amour et uniquement en ses temps forts. Elle n'est pas seulement précieuse pour la maturation humaine, elle lui est strictement nécessaire. Sans cette compréhension en profondeur et comme directe, il n'est pas pour l'homme de véritable prochain dans la rigueur du terme mais seulement des voisins et des compagnons de route, fussent-ils des plus chers... L'amour humain permet ainsi communément, sans exiger des dispositions et des rencontres exceptionnelles, d'approcher un vrai prochain. C'est ordinairement pour l'homme la première fois qu'il en a un. Souvent c'est aussi la seule. Ainsi l'union charnelle en vient à recevoir de la foi entre époux une mutation de sa fin initiale, un accomplissement qui la justifierait encore, même si l'amour humain avait atteint sa perfection.

Lorsque l'homme veut être spirituel suivant une idée à priori et succombe à cette tentation qui pour le séduire prend une noblesse apparente, il ne donne plus à la nature l'occasion de se manifester pleinement, il la stérilise en la fuyant. Il renonce à user d'elle sans pouvoir la remplacer. Elle lui manquera sans retour. Son amour est presque fatalement condamné à vivre du passé. ⁽¹⁰⁷⁾

Comme le passage cité en premier, ces trois autres citations suggèrent un contrepoint naturel et positif face à l'arrière fond janséniste mentionné dans l'avant-dernier chapitre de IIPAC et qui reflète, comme nous l'avons dit, une des impasses majeures de la crise cachée des années 1930 de M. Légaut. Mais inversement, ces trois passages se comprennent mieux à la lumière de ses analyses et réflexions dans sa correspondance des années 1930 et 1940.

⁽¹⁰⁷⁾ Passages pris de : HRH, pp. 36, 41-42. M. Légaut y découvre les limites de ceux qui sont conduits par une spiritualité idéologique. Ces passages rappellent B. Pascal : « L'homme n'est ni ange ni bête et le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête » (*Pensées*, éd. Lafuma, p. 678.) Cette pensée magistrale décrit le déséquilibre de l'homme qui, situé sur l'échelle des êtres entre l'ange et la bête, n'avance ni vers Dieu ni vers sa propre nature et condition, s'il n'assume pas son désir le plus réel et son côté le plus terre à terre.

C'est seulement à partir du point de vue que ces extraits suggèrent que M. Légaut put raconter à ses amis, en 1962, son « Histoire du groupe » et la crise que le déclin du grope impliqua en lui. Le départ de J. Perret ressenti comme un abandon fut aggravé par son impréparation affective et ses rapports avec les personnes de sexe opposé mais aussi par son ignorance en matière de sexualité ; quelque chose de très courant chez les jeunes de cette époque (chrétiens ou non) comparable à la non moindre ignorance qu'ils avaient en matière de Bible, de croyances et sur la crise moderniste ⁽¹⁰⁸⁾. Dans la même perspective que le topo de 1962, il expliqua ce qui suit en 1976 avec une franchise dont il faut le remercier et qui est signe de courage :

Pour ma part, né en chrétienté, j'ai subi, non sans conséquences graves, le climat encore fortement janséniste de ce début du siècle, où toutes ces questions étaient résolues par le silence et par leur suppression... Aucune formation particulière sur ce sujet, sinon la défiance couronnée de quelques interdits sacralisés. Aucune allusion à ces questions dans les conversations des parents avec leurs enfants, ce qui amenait en général jusqu'à un âge avancé à une ignorance incroyable sur ces choses [...].

J'ai soixante-seize ans. Je me suis marié à quarante ans, et dans des conditions particulières qui ont permis à ma femme et à moi, malgré nos âges relativement avancés et nos passés différents, un départ radicalement nouveau pour l'un et pour l'autre. Nous

⁽¹⁰⁸⁾ Voir la note 38 sur l'ignorance qu'ils avaient de l'existence de quatre Évangiles et sur d'autres difficultés en matière de sciences et de croyances. Mais cette ignorance n'existe-t-elle encore ? Par exemple, l'évêque anglican de Newark, J. S. Spong, observait récemment que la théologie chrétienne n'avait pas encore assimilé les découvertes de la science et il signalait que face à la découverte de l'ovule en 1724, elle n'avait pas encore tiré les conséquences que cette découverte devait impliquer pour la représentation et pour la façon de comprendre la doctrine de l'incarnation. L'image agricole de la semence déposée en terre ne va plus que comme métaphore car elle suggère un Dieu extérieur qui s'incarne comme celui qui s'enterre, mais la « semence » masculine, on le sait déjà, n'est que la moitié de l'être futur (voir : *Why Christianity must change or die*, New York, 1998, p. 12).

l'avons fait ensemble. Nous nous sommes attelés ensemble, avec foi et avec énergie, à redonner vie à cette terre des "Granges", inculte, endormie depuis vingt ans. L'œuvre commune avec ses initiatives, ses risques, ses fatigues a donné à notre amour la solidité humaine, la force que, tout en s'appuyant sur l'affection mutuelle, a permis à chacun d'être soi-même dans la fidélité à ce que l'un et l'autre nous devions chacun chercher, penser et devenir.

Il n'y a pas deux amours semblables. Ils sont aussi divers que les vies individuelles. Et cependant, tous ont quelques caractères communs qui me paraissent relever de leur ordre propre et les distinguent de l'amitié et de l'amour passion... ⁽¹⁰⁹⁾

4. *Un dernier fragment*

Il y a une autre lettre quatre années après celle adressée au P. Racine, où nous découvrons aussi un M. Légaut à la recherche de son chemin. La lettre est de juillet 1940, c'est à dire, quelques jours avant la démobilisation. Hormis l'écriture, elle mentionne le reste des facteurs qui sont intervenus lors de la période de crise des années 1930, y compris le monde des affects et tout cela dans la recherche d'une nouvelle voie qu'il concrétisera, trois mois plus tard, par son mariage et par l'achat des Granges.

Pour moi, dès lors, se posait la question de ma vie à la campagne. Ma vie continuellement voyageuse entre Paris et Rennes me fatiguait de plus en plus, me dissipait aussi. L'œuvre de Paris perdait peu à peu, comme celle d'Auvergne. [...] Devant moi, plusieurs solutions : ou continuer en me rendant compte que cette persévérance était le rançon d'un passé disparu plutôt qu'une exigence du présent; ou partir du groupe sous la forme ecclésiastique ou monastique. En vérité, je connais trop ces milieux pour croire que du vrai neuf, de la vraie vie, puisse en sortir, s'ils ne sont pas ensemencés du dehors. Ce seront les laïcs qui feront vivre l'Église. Les clercs ne feront que l'entretenir. Et si je me sentais capable de prendre la retraite dans ces milieux, je ne me trouvais pas mûr pour le faire

⁽¹⁰⁹⁾ PPC, 1990, pp. 126-127.

encore ; ou tenter vigoureusement cette vie paysanne en l'appuyant au maximum sur mes possibilités passés, sur les groupe d'hier, mais en m'engageant cependant physiquement par une vie profondément enfouie dans le bled, pour être l'amorce vivante de cette communauté dont j'ai toujours rêvée, et encore jamais durablement fondée dans ce domaine que nous pensions acheter. J'ai cru et je crois encore que cela était la solution courageuse à choisir.

Alors il y avait pour moi encore un choix à faire : rester célibataire ou fonder un foyer. La première direction avait l'avantage de ne pas choquer les pensées que beaucoup avaient sur moi, trouvant naturel que j'aie ce "caractère sacerdotal". Sans d'ailleurs le moins du monde y faire appel. Elle avait l'inconvénient de rendre ce nouveau départ très difficile et, supposé que j'y arrive, de faire de moi rapidement un ermite coupé du monde. C'était possible. J'ai pensé que cela ne sauvait pas du groupe ce qui pouvait encore être sauvé. J'ai opté pour la seconde. Voilà, chère amie, pourquoi, en me mariant comme je le fais, je n'ai pas l'impression de trahir ou de m'offrir un ère de repos. Je comprends bien pourquoi vous pensez que la rue Léo Delibes a échoué. Je pense que vous êtes dans l'erreur surtout si vous en concluez que cet échec condamne la tentative de faire loger en communauté des familles. Je reste convaincu que cette vie commune est possible... ⁽¹¹⁰⁾

Ce qui ressort en premier dans ce passage, ce sont les trois voies que M. Légaut envisage, sans nommer une quatrième : continuer comme maintenant, entrer dans une forme de vie religieuse conventionnelle (ecclésiastique ou monastique), partir vivre à la campagne. Se marier ou pas est une question différente qui, pour lui, vient après et qui apparemment n'est pas le sujet principal de la situation, du moins telle qu'il la conçoit.

Ce qui ressort en second dans ce passage c'est qu'au milieu du paragraphe, M. Légaut porte un jugement fondamental : il ne croit pas que « du vrai neuf, de la vraie vie,

⁽¹¹⁰⁾ Voir extraits de cette lettre, cités sans référence dans : OS, 1984, p. 72 et pp. 82-84. Voir le texte complet de cette lettre adressée à Marie-Anne Fèvre le 10 juillet 1940 dans : *M. L., sa pensée et ses « camarades »*, tome I, éd. X. Huot-AML, 2017, pp. 106-107.

puisse en sortir, s'ils ne sont pas ensemencés [les moyens ecclésiastiques] du dehors » car « ce seront les laïcs qui feront vivre l'Église. Les clercs ne feront que l'entretenir ». C'est pourquoi il écarte le second choix et continue, fidèle, dans la perspective laïque que lui avait ouvert M. Portal à l'époque du conflit ressenti entre l'appel scientifique et l'appel apostolique sous forme religieuse. Le fait que l'Institution ignore les laïcs leur donne plus de liberté. La clé consiste, pour lui, à se dédier à l'essentiel : reprendre la vie spirituelle chrétienne depuis la base, qui est quelque chose de l'ordre de l'être et non du confessionnel, surtout au début. C'est dans cette même ligne qu'il faut relire :

En vérité, c'est le peuple chrétien qui sauvera le christianisme, et non ses chefs qui finalement ne peuvent que suivre. C'est du travail intérieur chez les simples fidèles que dépendent les destinées du message de Jésus. ⁽¹¹⁾

Enfin, ce qui ressort en troisième lieu dans cette lettre est que le groupe continue de compter pour lui. Même s'il juge le groupe en déclin, il ne l'abandonne pas et c'est pourquoi il ressent la tension entre le groupe réel, qui le retient prisonnier dans un rôle sans issue, et d'autre part, l'idéal « de la communauté dont j'ai toujours rêvé ». Jusqu'au bout, il reste en lien avec sa tradition. Face à ceux qui commentent souvent l'idée selon laquelle la vie spirituelle de M. Légaut est exagérément individuelle et élitiste, il maintient la polarité entre le singulier et le communautaire. Il n'y a pas de salut individuel, le « royaume » est commun ou n'est pas et la raison en est qu'il y a un horizon ultime qui est communautaire (l'*urbs* ou la *polis* ou la *civitas* de Dieu). C'est pourquoi penser, s'exprimer et communiquer ne font qu'un : l'expression fait partie de l'expérience et notre conscience se consomme dans la communication.

⁽¹¹⁾ IIPAC, p. 278.

Cependant, si nous revenons à la situation de M. Légaut en juillet 1940, il a été surprenant pour le groupe que M. Légaut puisse cesser d'être célibataire et qu'il se marie. Lui-même se souviendra dans le topo sur « l'histoire du groupe » de 1962, qu'il y eut des gens, quand ils l'apprirent, qui ne purent le croire et il y en eut même qui prirent mal qu'il s'était marié avec Marguerite Rossignol le 10 octobre 1940 à Saint-Chamond, et que le couple était allé vivre aux Granges. C'est pourquoi il devient évident, alors que lui-même ne se posait pas la question de se marier comme une question primordiale à choisir, que ce choix, au fond, eut à voir avec un « second départ » pas seulement personnel. En se mariant, il exclut que l'aspect chrétien de sa mission puisse à nouveau évoluer vers une forme collective ou idéologique. Avec le temps, le plus singulier et le meilleur de son œuvre surgira en grande partie de cette limite.

Ce passage nous laisse en ce sens, aux portes de la vie privée de M. Légaut. C'est peut-être pour cela que cette dernière lettre à Mme Fèvre donne une impression un peu cérébrale : il paraît donner à entendre qu'il choisit d'abord de se marier et ensuite avec qui ; son texte ne laisse pas place à une expression quelque peu « romantique » ; peut-être tout simplement parce qu'il écrit la lettre à une amie mais peut-être aussi peut-on penser qu'il se réserve, que sa vie privée n'est pas le sujet de la lettre ; il trace une ligne, il y aura un monde à part, un monde privé qui seulement indirectement aura à voir avec ce que les autres reçoivent de lui ; son intimité à deux, puis familiale lorsque les enfants viendront, n'appartiendra plus directement aux autres ⁽¹¹²⁾.

⁽¹¹²⁾ Dans cette perspective, il peut être utile de relire comme confirmation, le travail de Denis PELLETIER, « L'installation de Marcel et Marguerite Légaut aux Granges de Lesches » dans : *Quand renaît le spirituel. Actes du colloque international Marcel Légaut*, Lyon, Université, 2000, pp. 99-114. Il est aussi intéressant de relire : Th. De SCOTT, *En voie de devenir disciple. Lecture des premières œuvres de M. Légaut (1933-1945)*, Bruxelles, éd. privée, de Th. De Scott, 1993, pp. 111-141.

III. FIN

1. Le lecteur jugera si les éléments que nous avons apportés, si les citations que nous avons offertes, si les interprétations et réflexions que nous avons exposées sont pertinentes pour mieux comprendre : à partir d'où M. Légaut a écrit « L'appel apostolique » ; pourquoi il a placé ce chapitre juste avant « L'œuvre spirituelle » et à la fin de son œuvre majeure, et s'il valait la peine de le récupérer alors que des avatars éditoriaux l'avaient converti en un chapitre « parent pauvre » (réuni à quelques vingt pages du chapitre précédent : « Faites ceci en mémoire de moi »).

Nous espérons qu'avec ce qui a été exposé, le lecteur aura pu mieux apprécier depuis quelle épaisseur, depuis quelles réflexions et depuis quel souvenirs il parle du « don total » et de la forme conventionnelle de le concrétiser (forme qui prédomine encore dans le catholicisme). De notre point de vue nous espérons avoir aidé le lecteur actuel à mieux comprendre la relation existante entre son œuvre et sa vie, c'est à dire entre le vécu et la volonté de repenser et de reprendre, depuis la base, la vie spirituelle chrétienne, ses étapes et ses formes.

2. Nous espérons, en ce sens, que le lecteur aura saisi les trois contributions les plus importantes de M. Légaut sur le thème de suivre Jésus et de devenir disciple. La première a été de différencier cette façon de suivre et de devenir disciple, de la manière de la concrétiser qui a prédominé depuis des siècles, c'est-à-dire la forme appelée “monastique” et “ecclésiastique”, qui historiquement commence au III^{ème} siècle et se consolide du XII^{ème} au XVI^{ème} siècle dans le catholicisme. La seconde a été de critiquer cette prédominance quand elle implique une doctrine de la perfection seulement pour quelques-uns et de croire qu'il y a une voie meilleure que les autres pour atteindre “Dieu”. La troisième contribution a été

d'explorer de manière personnelle, à partir du fondement humain et dans le monde d'aujourd'hui, les exigences de l'appel à la vie de disciple, c'est-à-dire d'avoir cherché une forme laïque de suivre Jésus, une vie propre à chacun en tant que personne de foi, consistant à vivre dans le monde sans être du monde, ce qui est vrai pour tous puisqu'il y a du "monde" (au sens péjoratif du terme) dans les institutions religieuses ainsi que dans les structures familiales et sociales.

Choisir la voie monastique, religieuse ou sacerdotale d'être disciple peut certainement être un chemin légitime, soit pour la vie soit comme une étape utile pour un temps. Cependant, cette forme n'est pas essentielle dans le christianisme catholique où l'entité et la bonté du créé ressort et où Jésus et les premiers disciples n'étaient ni moines ni clercs. M. Légaut a mis en évidence que le chrétien est toujours laïc, toujours peuple parce qu'il choisit premièrement et personnellement de suivre Jésus, puis il le concrétise lorsque dans un second temps, il choisit d'être moine ou clerc ou de rester laïc.

M. Légaut avança sur cette voie comme peu le firent et sa différence entre le don total et sa concrétisation habituelle, ainsi que la libération que cela entraîne (corrélative à une plus grande responsabilité personnelle), est l'une de ses deux contributions majeures, l'autre contribution étant sa manière de différencier la foi et la croyance ; la foi, comprise comme l'attitude fondamentale de la personne devant la vie, les biens et les êtres, et la croyance comprise comme l'adhésion à une doctrine ou à des croyances ⁽¹¹³⁾.

3. Du point de vue de la vie de M. Légaut, nous espérons qu'il aura été utile de montrer comment il découvrit au fur et à mesure la fidélité qui va plus loin que l'obéissance, la persé-

⁽¹¹³⁾ Nous développons la différence entre foi et croyance chez M. Légaut dans d'autres essais. Voir surtout «Réflexions sur la foi», 2005.

vérance et la ténacité qui incluent des changements qui semblent au début être des fuites ou des abandons. La fidélité et la ténacité l'amènèrent, entre autre chose, à découvrir que le groupe religieux ne doit jamais être un absolu pour ceux qui le dirigent ou s'y consacrent parce que sacrifier tout ce qui surgit en soi au cours du temps et le considérer comme quelque chose de négatif et de contraire à l'idéal simplement parce qu'initialement cela semble impliquer un obstacle et une diminution de la disponibilité, n'a pas de sens. Une diminution du temps disponible ne signifie pas une diminution de l'engagement intérieur. Avoir pendant un certaine période le temps divisé ne signifie pas avoir le cœur divisé.

Les légendaires quinze minutes que saint Ignace disait lui être nécessaires pour accepter pleinement la dissolution de la Compagnie de la part du Pape après des années d'efforts à la fonder, vont de pair avec la longue période que M. Légaut traversa avant d'écrire son œuvre. Quarante années au total ont été nécessaires pour clarifier trois ou quatre éléments. Un jour est comme mille ans et mille ans, comme un jour quand il s'agit de découvrir la façon de vivre à la suite de Jésus et de la vivre tout en étant de son temps. M. Légaut se consacra à sa recherche et son écriture avec la même « sainteté » que saint Ignace se consacra de longues années à faire aboutir la fondation avec un esprit qui lui permit de parler de ses légendaires et hypothétiques quinze minutes.

La vie ne se passe pas comme elle s'annonce à l'aube de la jeunesse. L'essentiel – cela ne se découvre que peu à peu – est de tenir ferme, même dans les circonstances les plus défavorables, même dans les temps de crise – et combien j'en ai connus ! –, de rester fidèle coûte que coûte à sa mission, de dépasser les contingences en les acceptant, et même de les utiliser en ayant le courage tenace de s'adapter aux conditions, quelles qu'elles soient, de l'existence. ⁽¹¹⁴⁾

⁽¹¹⁴⁾ PPC (1990), pp. 52-53.

C'est ainsi que fermenta en M. Légaut le grand changement qu'il sut ensuite proposer : la conception d'une vie spirituelle et d'un accès à Dieu conçu comme non séparé de l'homme ni opposé à lui mais autre. La réflexion sur sa vie fut le fondement de ses affirmations fermes avec lesquelles distinguer entre foi et croyances ; entre groupe idéologique et communauté humaine ; entre vie de foi et de fidélité et vie d'adhésion et de simple obéissance ; entre découverte de la carence d'être et pratique de la pauvreté ou de l'engagement envers ceux qui souffrent d'une pauvreté réelle ; entre, d'une part, avoir le cœur pur et vivre un don total et, d'autre part, être célibataire pour avoir une plus grande disponibilité pour l'action ou pour une contemplation plutôt idéologique ; entre la décision de devenir disciple et la manière progressive de concrétiser la voie pour le devenir. Au cours des années, son regard inquisiteur et compréhensif sur lui-même, uni à sa ténacité en faveur de « l'appel apostolique » qui était toujours en lui bien qu'il se manifesta autrement, conjointement avec le souvenir de M. Portal, tout cela lui permit d'entrevoir la grande patience et foi de Dieu qui travaillait lentement et avec insistance en lui comme dans quiconque, comme une sorte de semence et de présence. Dans un temps de profond bouleversement culturel, ce sens spirituel de la ténacité, de la patience et de la foi, de Dieu et de soi-même, dont la clé de compréhension est avoir vécu une relation avec un aîné qui marche devant, c'est là l'essentiel, le plus solide qui se peut trouver, le rocher d'une vraie tradition.

1. Dépaysement et « seconde naissance »

Si nous voulons distiller et concentrer ce que nous avons extrait de l'étude de l'avant-dernier chapitre de IIPAC sans le séparer du dernier et en le remplaçant avec l'ensemble de la vie et de l'œuvre de M. Légaut, nous pouvons dire que nous avons pu mieux comprendre ce qu'est une seconde naissance.

L'entrée dans sa voie propre est pour l'homme l'occasion d'une promotion capitale. Souvent, elle le renouvelle physiquement et provoque en lui un épanouissement psychique, véritable printemps de la vie. Cette seconde naissance se produit à tous les âges. Chez les uns elle s'amorce dès la jeunesse et souvent, juste avant les troubles de l'adolescence, comme aidée par les puissances qui s'annoncent. Chez d'autres, c'est à l'âge mûr, ordinairement après certaines expériences décevantes qui ont détruit les illusions où jusqu'alors ils s'étaient complus ; par un véritable sursaut ils s'atteignent en eux-mêmes. Il est aussi des naissances de la onzième heure quand le jour baisse et que l'horizon se resserre. Vie nouvelle, vie intense, cependant encore aveugle malgré la lumière qui la guide, elle ne va pas sans de multiples tâtonnements. Mais en même temps, elle connaît la stabilité au milieu de toutes les crises car sans cesse elle se ressaisit. Aux approches de leur fin [...] les hommes fidèles s'émerveillent... ⁽¹¹⁵⁾

Il y a trois temps pour cette nouvelle naissance, dit M. Légaut. Des trois, il a pu connaître le premier à douze et dix-neuf ans et il a sûrement connu le deuxième quand il est parti aux Granges. Il a réfléchi sur sa vie et il a pu y reconnaître une « seconde conversion » ou un « second appel » en reliant son dépaysement avec le parcours de sainte Thérèse et la doctrine qu'exposa le P. Lallemand autour de la « seconde conversion » que H. Brémond a reprise ⁽¹¹⁶⁾. Le troisième temps est celui de son écriture à soixante-dix ans.

2. *Quelques remarques sur le chapitre précédent :* « *Faites ceci en mémoire de moi* »

1. Nous terminerons cette étude par deux lectures. Elles nous confirmeront que les deux chapitres contigus à cet avant-dernier ont la même perspective. Deux paragraphes du chapitre précédent (« Faites ceci en mémoire de moi ») par exemple, gardent

⁽¹¹⁵⁾ IIPAC, pp. 335-336.

⁽¹¹⁶⁾ M. Légaut a pu connaître le P. Lallemand (1578-1635) grâce à Henri Brémond et son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours*. Le P. Lallemand parlait d'une « seconde conversion

une relation avec ceux de l'avant-dernier dont les rubriques s'intitulent : « Autour de ces disciples naissent de petites fraternités chrétiennes » et « Conformité secrète et efficace de ces hommes à leur temps ». Voici les deux paragraphes en question :

La vitalité du christianisme est mesurée autant par les multiples avènements de ces communautés diverses à l'extrême que par la discrétion et la rapidité de leur disparition quand cela convient. L'Église ne peut vivre qu'en renaissant sans cesse à partir des communautés qui l'engendrent après être nées d'elle, puis qui s'effacent et disparaissent après l'avoir servie. Cette merveilleuse insécurité qui défie les prudences et les sagesse politiques est semblable à celle de la foi que nulle croyance ne peut rendre certaine comme une connaissance. Cette succession, cette alternance de naissances et de morts sont la conséquence inéluctable de l'essence de l'Église ; elles sont nécessaires pour assurer la permanence d'un christianisme fidèle à son origine.

Ces fraternités sont cependant rares car les êtres qui peuvent en être la première pierre, peu nombreux, ont en outre une voie difficile à suivre où beaucoup achoppent. Il faut qu'ils soient forts et surtout tenaces malgré leur faiblesses, qu'ils fassent front à une société qui tour à tour, les combat ou tente de les séduire. Ils sont très fréquemment absorbés ou satellisés par les organisations religieuses déjà existantes, souvent plus solidement structurées que vraiment spirituelles, grandes mangeuses d'hommes et surtout des meilleurs. En particulier les vocations sacerdotales ou monastiques telles qu'elles sont conçues actuellement sont trop souvent confondues avec l'attrait et le rayonnement spirituel qu'elles comportent mais dont elles n'ont nullement le monopole ; aussi des êtres religieux de façon originale et profonde sont-ils fréquemment sollicités par ces états qui ne correspondent pas entièrement à de qu'ils pourraient devenir dans l'Église. C'est ainsi que le peuple chrétien est privé de nombre

» à l'âge adulte, d'abord à partir de la vie de sainte Thérèse qui entra au couvent à vingt ans et se convertit réellement à quarante, et deuxièmement, à partir de son expérience comme instructeur de « troisième probation » chez les jésuites. Les jésuites font une année de retraite et un mois d'Exercices une seconde fois avant de considérer comme terminée la formation. La formation durait à peu près douze ans, plus quelques années de ministère après l'ordination, avant de faire la dite troisième probation.

de ses membres religieux les plus puissants, et qui seraient les plus nécessaires pour que naissent ces fraternités dans son sein. ⁽¹¹⁷⁾

Il n'y a pas besoin de commentaire. Rappelons-nous seulement que ces paragraphes reflètent la mutation de l'appel apostolique que M. Portal encouragea et sur lequel M. Légaut mit l'accent en différenciant le don total de la forme dominante de le concrétiser ; différence qu'il sut découvrir à mesure qu'il écrivait comme il l'avait fait toute sa vie grâce à la « manducation du passé », comme il l'avait fait durant les premières années des Granges ⁽¹¹⁸⁾.

Cette manducation du passé fut aussi ce qui lui permit de proposer, des années plus tard avec autorité, que la foi n'est pas la croyance en des croyances sinon l'attitude fondamentale de l'homme devant le vie et que son contraire n'est pas l'incroyance sinon la peur radicale, le scepticisme et le fatalisme ; que la foi est de vivre : une « délicate émancipation » en fonction de ce que l'on a reçu ; une « progressive substitution » d'une idée claire sur Dieu par une présence pressentie et cachée bien que solide ; jusqu'à déboucher ainsi dans une « vigoureuse indépendance » et dans la « merveilleuse insécurité » de la foi qui ne conduit ni à fonder ni à simplement s'insérer dans une institution mais à semer en passant à titre personnel, non sans ressentir une « souffrance dominée » propre à qui devient peu à peu universel et regarde sans autodéfenses la précarité et l'ambiguïté du réel ⁽¹¹⁹⁾.

⁽¹¹⁷⁾ IIPAC, p. 321.

⁽¹¹⁸⁾ Voir : M. Légaut, « Témoignage sur M. Portal », 1952, avant dernier paragraphe (voir réf. dans la note 16).

⁽¹¹⁹⁾ Voir la « délicate émancipation » dans HRH, pp. 225-226 ; la « progressive substitution » dans Pd'H, 1978, pp. 10-11 ; la « vigoureuse indépendance » dans MECF, pp. 210-211 ; la « merveilleuse insécurité » dans IIPAC, p. 320 ; la « souffrance dominée » dans IIPAC, p. 392. À propos de cette souffrance, voir aussi : PPC, 1976, p. 63; PPC, 1990, p. 73. Voir plus haut, note 45.

2. En complément à ce paragraphe de « Faites ceci en mémoire de moi », souvenons-nous qu'en 1945, c'est à dire vingt cinq ans plus tôt, M. Légaut exposa au groupe, dans la Lettre 4 des Granges, que le mariage chrétien (distinct du mariage civil) était quelque chose d'aussi sérieux et lié à la vie spirituelle chrétienne que les vœux, de sorte qu'on peut être disciple et suivre Jésus dans la vie ordinaire et dans la vie familiale. Les conseils évangéliques et les Béatitudes étaient selon lui, des voies que les familles connaissent à travers un appel qui ne se limite pas au simple devoir d'état et la vie de simple moralité qui est ce que la doctrine ecclésiastique, plus ascétique que mystique, réserve aux laïcs comme s'ils étaient de second rang.

... en notre époque de recherche, où la famille s'efforce de trouver ses propres voies évangéliques (...), jusqu'à ce jour les conseils évangéliques étaient surtout adressés aux célibataires, ou du moins aux individus, abstraction faite de leur situation de famille. On a même essayé de transposer, un peu littéralement sans doute, dans la vie familiale les règles monastiques en allant jusqu'à conseiller à certains foyers le mariage blanc. Ne faut-il penser qu'une famille, abandonnant sa situation sociale pour se faire paysanne ou ouvrière, dans le but de renouveler le milieu, non seulement par son exemple et son apostolat – cela va de soi – mais par sa présence même, découvrira pour elle de cette manière une voie évangélique qui ne lèse en rien sa vocation familiale propre, et lui ouvre les portes de la sainteté ? ⁽¹²⁰⁾

3. Trente et quelques années plus tard, M. Légaut écrit, fidèle à la même perspective et dans deux livres distincts :

... Il est relativement facile de concevoir une vie totalement donnée à Dieu dans le célibat. Il est plus difficile de concevoir une vie totalement donnée à Dieu dans le mariage. Cela est moins courant et cela se comprend. Mais c'est nécessaire parce qu'ainsi seulement l'Église sera présente partout dans le monde et exercera sa mission.

⁽¹²⁰⁾ Voir : Quatrième lettre des Granges, paragraphe 11, *Cahier VII*, X. Huot-ACML, sans date, p. 58.

... En 1965, lorsque mes enfants ont repris les fermes, le groupe s'est constitué en société immobilière pour acheter une ancienne magnanerie (...). C'est le vieux projet de 1939 qui resurgit. Avec des gens qui ont malheureusement trente ans de plus... Mais des jeunes viennent se rejoindre à nous, les anciens. Puissent-ils nous y succéder... Peu importe ! Ce qui est capital, ce n'est pas que les entreprises spirituelles se perpétuent, c'est qu'elles naissent sans cesse. Et je crois qu'à notre époque où tant de choses s'effondrent, il y a aussi de véritables naissances. ⁽¹²¹⁾

4. Pourtant, pour que surgissent des initiatives telles que celles désirées par M. Légaut, il faut que quelques-uns prennent l'initiative et c'est pour cela qu'il faut que ceux-ci ne se laissent pas absorber par les vieilles institutions qui sont « grandes mangeuses d'hommes ». En ce sens, l'utilisation qu'il fait de l'image de la pierre ou du rocher est très éclairante :

Pour qu'une île se forme dans un fleuve, il faut qu'il y ait un rocher afin que des alluvions puissent s'y accrocher. Je ne pense pas qu'une communauté puisse vraiment naître et vivre sans la stabilité, la présence dans la ténacité d'un ou de plusieurs éléments de base. Nulle organisation, nulle structure ne peut la remplacer [cette présence]. C'est pour cela que je donne tellement d'importance à la paternité spirituelle et à toutes les formes de rayonnement spirituel stable, discret, même si elles n'ont pas des conséquences aussi profondes que la paternité spirituelle, telle que je l'ai décrite... ⁽¹²²⁾

M. Légaut utilise une image classique (qui date au moins du premier siècle) mais il le fait selon son expérience et sa perspective venant de M. Portal. Il se souvient de l'histoire du groupe et qu'il crut avoir échoué dans sa relation avec lui parce qu'il était trop jeune et n'avait pas été à la hauteur d'une « paternité spirituelle » et d'une « irradiation stable et discrète ». Au fond, malgré tout, à cause des « secondes naissances » dont nous avons parlé plus haut, il n'écarte qu'après que soit

⁽¹²¹⁾ Premier paragraphe: QR, p. 82. Second paragraphe: PPC, 1990, p. 62.

⁽¹²²⁾ QR, pp. 85-86

venue une crue qui fait disparaître le petit îlot, ensuite, plus bas, à nouveau, un rocher et un tronc peuvent former une prise minimum où des pierres, quelques alluvions et des branches s'arrêtent et forment de nouveau une autre île pour un temps, et ainsi de suite. Parce que tout groupe se forme autour de quelqu'un qui est toujours en relation avec les autres :

Toute communauté de foi demande pour naître un croyant qui en soit comme l'origine, parfois ce fut sans le savoir, sans en avoir particulièrement le projet. Ce croyant n'a pu être l'occasion de cette communauté que par sa rencontre avec d'autres chrétiens qui l'ont aidé à devenir ce qu'il devait être, comme lui les a aidés à être, grâce à leur fidélité, les compagnons nécessaires de son action. Ainsi ces communautés demandent pour apparaître un ensemble de conditions assez exceptionnelles, ce qui explique, pour une part, leur rareté. La persévérance de ces communautés demande aussi une ténacité qui ne peut être atteinte que grâce à une vie spirituelle réelle. ⁽¹²³⁾

5. L'expérience de M. Légaut jointe à celle de M. Portal et le reste des compagnons dans les années 1920, puis son expérience comme responsable dans les années 1930, quand son « échec », mais aussi plus tard, après 1945, le nouveau commencement, tout cela l'aida à entrer dans la connaissance intérieure de ce que vécurent Jésus et ses disciples. Et nous avons là une autre clé biographique du passage du tome I au tome II :

Quand l'homme a été non pas le spectateur mais le témoin, et par la suite l'artisan, d'un renouveau spirituel collectif, ne fût-ce que de quelques-uns – renouveau chrétien ou non – il connaît le climat dense, approfondissant et proprement créateur du groupe fraternel, origine de ce mouvement naissant. Mieux que tout autre, il sait percevoir dans les Écritures un écho singulier de cet autre commencement qui au départ était semblable, toutes proportions gardées, à celui qu'il a connu, quoique ce commencement fût secrètement l'amorce de si grandes transformations qu'on ne peut savoir

⁽¹²³⁾ PPC, 1990, pp. 189-190.

encore où elles conduiront les hommes. Il est spécialement préparé à concevoir mais aussi à comprendre par le dedans ce que les disciples vécurent près de Jésus et ainsi à s'approcher de lui à son tour. Cette voie reste cachée aux savants comme à tous ceux qui n'ont pas vécu avec assez de puissance leur humanité. C'est pourquoi l'histoire du christianisme dans ses moments capitaux est celle des perpétuels recommencements... ⁽¹²⁴⁾

3. *Quelques remarques sur le chapitre suivant :*
« L'œuvre spirituelle »

1. La fidélité et la ténacité n'excluent pas les changements faits à l'aveugle, y compris les erreurs et les dommages aux tiers. À cause de la foi et parce qu'ils sont l'effet d'un don total, ces changements conduisent toujours au port : on peut toujours les découvrir et leur attribuer un sens à la fin, comme nous le verrons dans l'exemple suivant.

À presque quatre-vingt-cinq ans, M. Légaut, comme nous l'avons déjà expliqué, se mit à réviser les derniers chapitres de IIPAC pour former avec eux un « nouveau » livre (CEA) qui malgré tout, excluait l'avant-dernier chapitre (« L'appel apostolique ») et un tiers du chapitre précédent (« Faites ceci en mémoire de moi »). La révision se limita à de simples retouches sauf en quelques occasions. Nous en mentionnerons une que nous avons reçue comme une nouvelle leçon quand nous l'avons découverte.

Dans le dernier chapitre, « L'œuvre spirituelle », il y a un ajout important que nous avons remarqué lorsque nous travaillions à la traduction espagnole, en 1987. M. Légaut en corrigeant la section III, relit sa narration de 1970, concernant ce qui était supposé être pour lui les premières années des Granges, ainsi que sa vie de paysan de haute montagne au milieu d'une région et de villages qui se dépeuplaient et dont les églises n'avaient déjà plus de prêtres desservant ⁽¹²⁵⁾.

⁽¹²⁴⁾ IIPAC, pp. 28-29.

⁽¹²⁵⁾ IIPAC, pp. 384-393 ; CEA, pp. 168-181.

Qui relit cette section y rencontrera divers éléments personnels de cette période ⁽¹²⁶⁾ et en plus, que le récit de 1970 donnait pour acquis qu'il continuerait pareillement jusqu'à la fin de sa vie. Cependant le problème est qu'en révisant son texte en 1985, il n'était plus dans la même situation. Le succès de ses livres l'avait poussé à sortir de sa retraite paysanne, de son retirement dans les montagnes. Ce qui pouvait paraître définitif il y a peu avait changé et était devenu une vie itinérante de conférences et de rencontres avec des groupes de lecteurs et cela lui rappelait sa vie des années 1930.

Que fait alors M. Légaut ? Incorporer cette nouvelle situation et ajouter quelques lignes qui parlent de ce changement mais en maintenant pourtant la valorisation profonde de sa vie retirée antérieure. Nous le verrons plus tard, mais avant, pour mieux apprécier cet ajout, rappelons-nous de son long chemin vers l'écriture.

2. Outre les fragments de la lettre de 1936 au Père Racine, où nous avons pu voir comment naissait en lui l'écriture comme un appel après l'apprentissage auprès de J. Perret, il existe un fragment inédit postérieur, de 1949, dans lequel il raconte ses difficultés à écrire quand il était aux Granges :

Mais je n'ai pas le temps d'écrire [...]. À la fin de chacune de mes journées de travail, je suis fatigué, je tombe de sommeil. Quand après avoir passé toute la journée dehors, en plein air, en plein vent. Dans le froid de la brume ou de l'ombre promptement enva-

⁽¹²⁶⁾ Par exemple, on trouvera comment M. Légaut rend compte de ce que lui donnèrent à penser les paroisses sans prêtre des villages de la région où il est allé vivre. Ceci aussi est sous-jacent dans la fin de l'avant-dernier chapitre, « L'appel apostolique » quand il dit qu'il serait bon de séparer la fonction sacerdotale du charisme apostolique. Le lecteur trouvera aussi comment M. Légaut propose la pratique d'une retraite annuelle, d'une semaine au moins ; pratique essentielle pour tout chrétien adulte et une de ses habitudes de jeune-homme qu'il reprit à soixante ans dans la mesure où ses enfants étaient devenus majeurs et prirent le relais des travaux agricoles. Sur la retraite annuelle, voir : le commencement de « La prière » (IE, pp. 73-74).

hissant les étroites combes de nos montagnes, je rentre près de la chaleur du foyer, le corps s'allongeant, il reste sans bouger à l'endroit où on l'a assis ; et le regard sur la flamme ou seulement la chaleur sur les mains sont les seules occupations auxquelles je puis encore m'abandonner. Où est le temps de mes loisirs passés ? Ne faut-il pas des loisirs, du temps libre, des forces intactes pour écrire et pour penser ?

Non, pour penser et écrire, pour bien penser, pour écrire des paroles de vie qui gravent l'âme comme avec un burin, ni le temps libre ni les loisirs ne sont nécessaires, ni seulement utiles. Combien de fois ont-ils au contraire favorisé le bavardage et la délectation morbide. L'une des plus profondes et présentes causes de la dégradation humaine actuelle est que les clercs ne sont pas ouvriers – que les uns font et les autres disent, que les uns travaillent de leurs mains et que les autres se spécialisent dans la spéculation, que les uns portent péniblement le lourd fardeau de la fatigue humaine et que les autres, sans ignorer les malsaines fourbures de l'esprit, ne savent pas que la sueur du visage, que la souffrance des mains, que les risques de l'accident, que les menaces de la misère, sont les altières compagnes d'une pensée authentique et d'une recherche vraie qui ne soit pas l'éternel rabâchage et la sempiternelle reprise sur des tons différents, des propos à la mode. ⁽¹²⁷⁾

Cet extrait date de quelques mois avant de commencer d'écrire les premiers textes qui formeront enfin TF. Cependant, malgré cette renaissance à l'écriture, quatre ans plus tard, à cinquante trois ans, pas encore vieux, il se demandera encore, un peu à l'aveuglette !

Quant à moi, je reste fragile des nerfs et vieux [...] Quelque chose va-t-il germer de cette solitude où je suis enfoncé, ou sera-ce simplement pour l'exercice et la fécondité de ma propre fidélité ? L'œuvre religieuse à faire est immense. Suis-je pour voir la Terre promise de

⁽¹²⁷⁾ Texte de 1949 cité sans référence dans OS, 1984, p. 99. Il faut rappeler la voie des prêtres-ouvriers que Rome interdit en 1952. Le jugement de M. Légaut face à l'oisiveté des prêtres : « les clercs ne sont pas ouvriers », reflète une erreur de toujours et rappelle le passage de A. Machado cité précédemment et aussi ce passage de Plutarque qui affirme que la condition convenable pour la philosophie n'est pas la chaire mais la vie commune :

loin ou pour y entrer un peu ? Pendant les longues heures que je passe seul en montagne, suis-je un fruit qui mûrit ou bien un homme qui s'enfoncé (...) pour une récolte que d'autres feront ? ⁽¹²⁸⁾

Son incertitude contraste avec le fait qu'alors, il recommandait juste à écrire. Parce qu'en effet, la « Confession d'un intellectuel », le « Témoignage de l'adulte » et le « Témoignage sur M. Portal », il les écrit au début des années cinquante. Quelque chose commençait à prendre forme.

3. Comme nous le disions cependant, l'intéressant est que trente années plus tard, l'essentiel de son œuvre déjà écrite et avec un nombre de lecteurs suffisant, M. Légaut à quatre-vingt-cinq ans, relu le récit du dernier chapitre écrit en 1970 et comprit qu'il devait ajouter quelques lignes qui rendent compte du changement que constituaient ses sorties des Granges à cause du succès suffisant de ses livres. Il est intéressant de voir comment il s'y ait pris. C'est pourquoi nous citerons trois paragraphes préalables. Nous apprécierons mieux ainsi l'insertion qui ne représente que quelques lignes finales (en italique) :

... C'est seulement de cette manière que finalement, après des délais toujours considérables, on peut être adopté suffisamment, même par les plus humbles et les plus pauvres. Alors ceux-ci sont

La majorité imagine que la philosophie consiste à discuter du haut d'une chaire et donner des cours sur des textes. Mais ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre c'est la philosophie ininterrompue que nous voyons s'exercer chaque jour de manière parfaitement égale à elle-même (...). Socrate ne faisait pas installer de gradins pour les auditeurs, il ne s'est pas assis dans une chaire de professeur, il n'avait pas d'horaire fixe pour discuter ou se promener avec ses disciples ; mais parfois, plaisantant avec eux ou buvant ou allant à la guerre ou sur l'Agora avec eux et enfin, en étant en prison et buvant le venin, il philosopha. Il fut le premier à montrer que, en tout temps et en tout lieux, dans tout ce qui arrive et dans tout ce que nous faisons, la vie quotidienne est ce qui donne la possibilité de philosopher. (PLUTARQUE : *Si la politique est sujet des anciens*, cité dans : Pierre HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995.)

⁽¹²⁸⁾ Texte de 1953 cité sans référence dans OS, 1984, p. 100.

assez simplement eux-mêmes pour faire part sans le savoir, de leur richesse humaine qu'ils ne soupçonnent pas et de leur noblesse qu'ils ignorent. Alors, sans contrefaire des manières de dire et de se comporter, d'une façon naturelle, sans même en avoir conscience, ils reçoivent et grandissent dans leur humanité.

Que la persévérance dans cette voie est exigeante, surtout quand par fidélité à l'appel, on a dû quitter un genre de vie auquel on était certes mieux préparé par son atavisme, ses études et aussi par son milieu spirituel ! Sans cesse, ce qui a été abandonné nourrit les rêves d'angoisse et pèse sur toute activité par des malaises que nulle réussite ne peut entièrement faire disparaître, qu'au contraire des échecs, et ils sont nombreux, les fatigues, et avec l'âge elles se multiplient, parfois les appréhensions de l'avenir et les regrets du passé ne font qu'amplifier.

Que cela est difficile quand, par son origine familiale et par sa condition on ne vient pas de milieux où l'on est humble sans le rechercher par vertu et pauvre sans parler de la pauvreté ! On ne peut pas exagérer l'importance de cet obstacle car le surmonter est aussi difficile sinon impossible, que de changer de classe sociale sans être un déraciné, transfuge de l'une et étranger à l'autre. Cet obstacle limitera longtemps l'action spirituelle du disciple le plus généreux et le plus fidèle. Souvent à la longue, il aura même raison de lui et insensiblement le ramènera, sinon aux sentiments et aux attitudes, du moins à la manière de vivre de son milieu d'origine. Comment faire autrement, surtout lorsque les forces baissent et qu'on ne trouve pas en soi la résistance organique et la résignation de ceux que les dures vies des générations passées ont forgés à longueur de siècles ? [Ici commence l'ajout :] *Mais encore, ce retour à une forme de vie qui rappelle celle qu'on avait jadis n'est-il pas parfois dicté pour qu'on porte le fruit qui autrement, sans être placé dans un autre climat et en d'autres lieux, n'aurait pas pu achever sa maturation ni être cueilli, resté trop loin des mains qui pourraient et ont à le saisir ? Mystère de la destinée qui se développe au-delà des zones qui supportent un jugement ! N'empêche, on peut penser que la voie qui conduit à l'enfouissement que nul ne sait ni ne saura, même si celui-ci reste définitivement ignoré, est secrètement la plus féconde pour l'avenir, lequel déborde le présent par toutes ses potentialités cachées...* ⁽¹²⁹⁾

⁽¹²⁹⁾ CEA, pp. 173-174. Cet ajout de 1985 n'existait pas dans IIPAC, p. 388, en 1970. Nous avons mentionné ce cas plus haut (voir note 6).

M. Légaut est sorti de sa grange mais il maintient son affirmation fondamentale : « une vie cachée et enterrée [...] est secrètement la plus féconde pour l'avenir » ⁽¹³⁰⁾. Malgré son changement de vie, il se pose d'égal à égal avec ses lecteurs. Il parle toujours « d'enterré à enterré ». Il partage avec eux « la petite et dernière place du laïc » ⁽¹³¹⁾, l'idée selon laquelle « ce sont les laïcs qui feront vivre l'Église » de même que la fraternité que l'introduction de *L'homme à la recherche de son humanité* affirmait et que *Devenir soi* revient à affirmer : il n'y a pas de rang dans la société des spirituels, chacun est unique, nul n'est comparable et les relations de paternité et filiation spirituelles ne se fondent pas sur une hiérarchie sinon dans la communion qu'il découvrit avec M. Portal ^(131bis).

Telle est la thèse de cet essai : M. Légaut écrit cet avant-dernier chapitre suite à une perception, une expérience et une perspective laïque, selon un sentiment libre et personnel qu'il découvrit dans le chemin qui l'amena à concrétiser la manière de suivre Jésus d'une façon non conventionnelle mais commune aux gens qui essaient « d'être eux-mêmes modestes et courageux comme l'exige le christianisme d'appel » ^(131ter).

* * *

⁽¹³⁰⁾ Nous sommes loin de sa confiance à A. Martel dans 1927 à propos de l'ordination d'un camarade, mais l'idée est la même (voir note 51).

⁽¹³¹⁾ Voir note 51.

^(131bis) Voir DS, p. 88. La fraternité n'est pas une utopie mais une perception conforme à sa vie, de « l'eschatologie réalisée » pour employer les termes des théologiens. Le P. H. de Lubac juge que l'œuvre de M. Légaut est en partie une utopie (voir une lettre de 1972, dans *Quelques Nouvelles* 319 (2018)).

^(131ter) Voir note 46 (IIPAC, p. 359).

ANNEXE SUR LES SÉCULARISATIONS

1. M. Légaut parle de la crise et de l'absence de vocations dans cet avant-dernier chapitre mais il ne mentionne que brièvement le phénomène des sécularisations à la fin de la section IV, quand il fait allusion à « la faillite de beaucoup de vocations ». C'est dans d'autres de ses textes postérieurs (que nous mentionnerons plus loin) qu'il a parlé longuement des « réductions à l'état laïc », des « désertions » ou « démissions » dont le nombre amena à parler alors d'une « hémorragie cléricale », métaphore qui impliquait, presque automatiquement, un jugement négatif sur un phénomène que cependant, quelques-uns ont considéré, dans ces années là, comme pouvant devenir quelque chose de positif : un signe des temps dont les vents soufflaient en faveur d'un christianisme moins institutionnel, moins hiérarchique et plus laïc.

2. Mentionnons deux des rares personnes qui jugèrent positif ce phénomène des sécularisations. Quelques années après que M. Légaut eut écrit ses deux tomes, l'historien Jean Delumeau commençait son livre *Le christianisme va-t-il mourir ?* (1977) avec des statistiques « désolantes » sur la décroissance en vigueur du christianisme (et du catholicisme) en Occident. La première statistique concernait le déclin de la pratique dominicale parallèle à la moindre adhésion aux croyances. La seconde statistique traitait de la crise des vocations et de « l'hémorragie cléricale » :

La crise des vocations est, pareillement, devenue alarmante. D'après les recensement se rapportant à la France, en 1901, 49 hommes de 25 ans et plus sur 10.000 étaient prêtres, pasteurs ou rabbins et 34 seulement en 1968, la chute étant de l'ordre de 57 % pour le groupe d'âge 25-34 ans. Cette dégringolade s'est encore

accélérée depuis. En France toujours, il y eut 646 ordinations en 1965 et 170 seulement en 1974. Pour les proches années à venir leur chiffre se situera sans doute entre 160 et 100 alors qu'il était de 850, voici vingt ans. La France comptait 40.994 prêtres en 1967, 36.294 en 1970 et sans doute moins de 31.000 en 1975. Evolution concordante en Italie [...] et aux États-Unis [...]. À quoi s'est ajoutée l'hémorragie cléricale. Durant la seule année 1973, l'Église catholique s'est appauvrie de 3.000 prêtres, soit pas de décès soit par départs. Paul VI, en janvier 1973, dans l'une de ses audiences hebdomadaires, déplora "l'infidélité" de ceux qui auraient dû être "les plus engagés dans une vie chrétienne... exemplaire". Le Vatican précisa à cette occasion qu'entre 1964 et 1970, 13.440 avaient quitté le ministère sacerdotal, soit près de 2.000 par an. Autre statistique dans le même sens : La Compagnie de Jésus comptait 2.004 novices en 1960 et 672 en 1972. En outre, durant les années 1967-1972, elle a perdu 5.000 membres. Une dernier chiffre encore: en 1950 les diverses maisons de religieuses comptaient en France 4.208 novices et 760 en 1973. On dira : quelle valeur accorder à ces comptabilités ? Mgr. Riobé n'est pas loin de penser que l'effondrement du nombre des ordinations est un bien : « Je me demande, écrit-il, si la diminution du nombre de prêtres n'est pas un chemin par lequel l'Esprit nous conduit afin de nous faire retrouver le sens de l'Église-communion [...] qu'elle est un peuple où tous sont responsables ». Le pari sur l'avenir, je le fais, moi aussi, dans le même sens que l'évêque d'Orléans. ⁽¹³²⁾

J. Delumeau, comme Mgr Riobé (et dans notre cas M. Légaut), reconnaît dans son livre une vigueur décroissante du christianisme mais il précise : non pas du christianisme en tant que tel sinon d'un certain christianisme déterminé, que nous pourrions qualifier de tridentin du côté catholique ⁽¹³³⁾.

⁽¹³²⁾ Jean DELUMEAU, *Le christianisme va-t-il mourir ?*, Hachette, 1977, pp. 14-16. Pour recenser la discussion sur la « déchristianisation », voir : *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, PUF, 1971 (éd. espagnole, pp. 251-281). Voir la citation de Mgr Riobé dans : *La liberté du Christ*, Paris, 1974, pp. 199-200.

⁽¹³³⁾ Pour plus d'informations sur ces années, ses statistiques et ses débats, comme sur le doux « isolement » de Mgr Riobé et de son attitude ouverte (lui qui résistait aux innovations mais qui n'avait pas peur d'écouter et de modifier ses positions), voir : Denis PELLETIER, *La crise catholique (1965-1978)*, Paris, 2002, pp. 49-59 et pp. 219-229.

Par contraste, le jugement des sécularisations de la part de Paul VI, ne fut-il pas excessivement négatif en déclarant publiquement qu'ils étaient « infortunés » ⁽¹³⁴⁾ ? N'est-ce pas un mauvais pasteur que celui qui juge ainsi tant de gens (100.000 entre 1960-1990) qui – il ne faut pas l'oublier – furent ses supérieurs et les évêques qui les avaient examinés et ordonnés ? Paul VI émit ce jugement avant la publication d'*Humanae vitae* où l'on put constater la désobéissance morale de beaucoup de couples devant la discipline contraceptive catholique. C'était déjà le temps de la mise au pas de l'Église de Hollande et de son catéchisme et c'était le temps du Synode de 1971 où, selon certains, domina la peur encore une fois ⁽¹³⁵⁾.

⁽¹³⁴⁾ Au n° 83 de l'encyclique *Sacerdotalis caelibatus* (1967), nous lisons, et c'est un exemple : « ... c'est d'un cœur paternel et affectueux, non sans anxiété et beaucoup de peine, que Nous Nous tournons vers ces infortunés frères dans le sacerdoce qui restent toujours Nos frères très aimés et dont l'éloignement fait toujours Notre regret, vers ceux-là qui, tout en conservant dans l'âme la marque du caractère sacré qui leur fut conféré par l'Ordination sacerdotale, ont été ou sont malheureusement infidèles aux obligations contractées au temps de leur consécration. Leur état lamentable et les conséquences privées et publiques qui en découlent... ».

⁽¹³⁵⁾ Depuis lors, cinquante années se sont écoulées et c'est pourquoi il est temps de se demander si avec les « infortunés » il y eut quelques paroles ou gestes de la part de Rome en accord avec cette expression : « toujours Nos frères très aimés et dont l'éloignement fait toujours Notre regret », expression qui sinon, sonnerait un tant soit peu faux. En ce sens, nous pouvons malheureusement rappeler deux choses. En premier lieu, comment M. Légaut expliquait-il que Rome, dans les années 1980 continuait de ne pas aborder le thème du célibat optionnel alors qu'à l'intérieur de l'Église, était accepté depuis longtemps le fait qu'il y ait des prêtres mariés d'autres rites non latins et qu'en plus elle admettait des prêtres anglicans mariés, qui « revenaient » à titre individuel dans l'Église de Rome mécontents de la leur. Et en second lieu, nous pouvons nous souvenir que bien qu'il y ait eu des approches de la part d'associations de prêtres sécularisés, jamais Rome n'a eu un geste de réconciliation avec ces collectifs au moins jusqu'à 2018, ni non plus n'a jamais essayé de réincorporer ceux qui parmi eux auraient voulu ré-exercer leur ministère, ce qui ne manque d'être étonnant étant donné que le nombre réduit de prêtres est un problème grave face auquel on ne répond qu'avec des « emplâtres », c'est dire des mesures qui ne supposent aucune modification dans le régime sacramentel de l'Église.

C'est alors qu'arriva une interprétation de cette « hémorragie » qui fut ouverte et même positive : elle pouvait être la réaction saine du corps qui cherche à se décongestionner et faire baisser une tension excessive, comme les saignées qu'on pratiquait jadis. De fait, l'excès religieux et clérical qui a absorbé tant de personnes, n'avait-t-il pas provoqué une anémie au cours des siècles dans la partie laïque du corps catholique ? Ne pourrait-on pas interpréter aussi, quitte à employer des comparaisons médicales, que l'emphase sur le sacerdotal et le célibat, qui a pu être bon au temps du concile de Trente et durant le XVII^{ème} siècle, avait provoqué dans les siècles suivants, une hypertrophie qui conduisait à une anémie grave de l'ensemble ?

3. M. Légaut, comme fruit de son itinéraire et bien qu'étant disciple d'un disciple de saint Vincent de Paul, grand rénovateur des séminaires et de la formation du clergé au XVII^{ème} siècle, croyait, bien après, au milieu du XX^{ème} siècle, qu'il devait critiquer l'interprétation négative des défections sacerdotales. Le groupe des sécularisés était pour lui une minorité importante, réduite au silence sous un anathème moral, qui ne pouvait se défendre et qu'il fallait défendre. Les sécularisations, avant de donner lieu à un examen collectif, menaient souvent à un jugement de condamnation qui empêchait tout auto-examen de la part de l'Institution. M. Légaut, plutôt que d'interpréter les sécularisations comme un effet de plus de l'esprit matérialiste, rappela combien était précaire et discutable tant le recrutement comme la formation, de même que la vie concrète de ces chrétiens parmi les meilleurs et les plus généreux, comme les qualifiait aussi l'évêque d'Orléans, Mgr Riobé.

M. Légaut parla longuement des sécularisations à deux occasions ⁽¹³⁶⁾. Mais en plus, dans ces deux textes, il parla aussi des catholiques divorcés. Si l'Institution retirait aux prê-

⁽¹³⁶⁾ Voir « Persévérance dans l'engagement et fidélité fondamentale » MECP, 1975, pp. 285-306; et voir aussi PPC, 1990, pp. 126-145.

tres sécularisés et “réduits” à l'état laïc la capacité d'administrer les sacrements (mais pas le don car il est ineffaçable), pour les couples mariés qui divorçaient civilement, surtout s'ils constituaient une nouvelle famille, l'Institution ou bien les « séparait » de l'Église car elle leur niait l'accès aux sacrements (par exemple, communier, car « ils étaient dans le péché ») ou bien elle les obligeait à passer devant un tribunal ecclésiastique pour que soit examiné si le mariage était nul, bien qu'il y eu une descendance. Cependant, il était remarquable, qu'à côté de ces mesures disciplinaires, l'Institution, ni dans le cas où est concédé la nullité du mariage ni dans le cas de concéder les sécularisations, ne menait pas de recherche pour examiner s'il y avait eu une négligence de la part des ecclésiastiques qui avaient cru bonnes ces unions et aussi les ordinations et les professions religieuses. Le problème était toujours chez les « infortunés » qui prenaient un chemin d'exception hors de la règle, et non dans la règle elle-même ni chez ceux qui gouvernaient selon cette dernière.

Simplement à cause de cette addition parallèle des divorcés, à l'heure de décider ou non de rééditer ce chapitre sur « l'appel apostolique » en 1985, M. Légaut dut déjà penser à ce qu'il devrait inclure dans ce chapitre s'il restait dans son nouveau livre : *Croire à l'Église de l'avenir*. Ce qu'il disait dans les deux articles précédemment mentionnés aurait demandé de faire une révision complète pour laquelle il n'avait pas le temps.

4. Or, en quoi ces deux derniers textes de M. Légaut complètent-ils l'avant-dernier chapitre de IIPAC ? En premier lieu, l'auteur développe la brève défense publique qu'il a déjà faite dans le chapitre de 1970, de ceux qui « se voient ainsi vaincus » et « faillis ». En second lieu, dans ces deux textes, comme dans le chapitre que nous glosions, il met en relation la plus grande partie des défections sacerdotales et religieuses avec trois causes : le célibat choisi prématurément, l'absence d'une spiritualité suffisamment authentique et le désenchan-

tement produit par une activité de type surtout idéologique et collectif. Enfin, en troisième lieu, ces textes postérieurs complètent ce chapitre parce qu'il y critique le manque d'une vraie attitude évangélique dans la hiérarchie vis à vis de ces trois groupes de personnes : ceux qui quittent le sacerdoce ou la vie religieuse, ceux qui succombent devant l'échec de l'amour humain et la paternité et enfin, ceux qui quittent le catholicisme silencieusement sur la pointe des pieds, comme il le remarqua à quelque occasion.

Il est important que M. Légaut mentionne ici ce troisième groupe de personnes. Il associe les défections sacerdotales et religieuses avec la défection de beaucoup de gens qui quittent l'Église pour deux raisons : ou bien ne pas pouvoir obéir, sans nuire à leur humanité, aux normes morales qui sont encore en vigueur comme l'interprétation indiscutable de quelques-uns des commandements ; ou bien ne pas pouvoir consentir sans nuire à son intelligence à la doctrine habituelle concernant Dieu, l'homme et le monde telle qu'on a l'habitude de toujours les exposer officiellement.

Selon M. Légaut, l'interprétation que donne la hiérarchie ecclésiastique n'est pas claire. Selon celle-ci l'abandon sur la pointe des pieds de beaucoup de gens est surtout due à « l'esprit du monde ». Cependant, on peut penser, au moins en partie, que cet abandon est dû à l'atteinte à la liberté et à l'intelligence provoqué par « l'esprit du monde » qui règne dans une institution comme celle de l'Église, en grande partie si mondaine qu'elle scandalise. En ce sens, qui est capable de prouver que les siècles médiévaux étaient moins imbus de « l'esprit du monde » que les nôtres pour être appelés, selon le cliché, « chrétiens » ou « de chrétienté » ?

D'autre part, dans ses deux articles il ajoute que beaucoup des personnes sécularisées (comme les divorcés éloignés de l'église) vivent « l'observance d'une retraite silencieuse » qui est de la même catégorie, en termes de qualité spirituelle

et en termes de souffrance, que celle vécue par la minorité intellectuelle qui fut réduite au silence durant la répression de ce que l'on appelle la crise moderniste du début du XX^{ème} siècle y compris ceux qui abandonnèrent l'Église en voyant une pareille réaction virulente du côté conservateur. Et cela serait un quatrième apport par rapport à ce qui manquait au chapitre de 1970, relu en 1985 ⁽¹³⁷⁾.

En effet, M. Légaut mit en relation « l'observance d'une retraite silencieuse » de la part de ceux un peu plus anciens, avec la vie de fidélité sur le plan personnel que se donne (même sous un voile de distance et d'indifférence) dans beaucoup de sorties silencieuses de l'Église sur la pointe des pieds, de ceux qui malgré tout, en ces temps si révoltés, ne cessent de s'interroger au sujet de leur vie et son sens, au sujet de ce qui va advenir de la question de Jésus et de la tradition qu'il avait initié. Cet exil laïc est semblable pour lui à l'exil intérieur des ecclésiastiques comme M. Portal qui suivirent la maxime, en ces temps confus de la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, de Saint Jean de la Croix quand il était objet de soupçons : « œuvrer et se taire ». Se taire devant ceux qui ne veulent pas écouter se comprend, comme l'a aussi enseigné Jésus à la fin de sa vie car il s'est aussi tu, mais non sans avoir pris la défense avant de quelques-uns et quelques-unes qui étaient hors de la Loi selon les lois et coutumes de ce temps là.

5. En ce sens, M. Légaut, au début de IIPAC, associe la situation des disciples en Israël il y a vingt siècles, une fois qu'ils ont connu Jésus et qu'ils ont ressenti qu'il « était de Dieu », avec la situation des laïcs mais aussi des prêtres qui à notre époque s'éloignent de l'Église ou abandonnent le ministère en désaccord avec les croyances et la discipline ou avec les

⁽¹³⁷⁾ Voir : IIPAC pp. 353-354. M. Légaut se réfère à « l'observance d'une retraite silencieuse » et il est sûr qu'il pense à M. Portal, au P. Laberthonnière, aux abbés Henri Bremond, Alfred Loisy, au P. Theilhard et à tant d'autres chrétiens du temps de la crise moderniste et après sanctionnés par la hiérarchie dont la "souffrance dominée" lui rappelle celle de Jésus face à Israël.

coutumes établies entre lesquelles se détachent celles qui concernent à la vie affective et à la sexualité. Tout en indiquant des différences et degrés importants, il signale que :

Le drame intérieur vécu ainsi par ces hommes [les disciples] est d'une dimension bien supérieure à celles des vicissitudes sentimentales ou autres que connaît au XXème siècle un chrétien peu assuré dans sa foi quand, devant des difficultés qui lui sont plus propres que les raisons de croire qu'on lui enseigne, il abandonne furtivement la religion de son enfance et quitte une paroisse qui ne s'en aperçoit guère. Ce drame se rapproche de celui que vit un prêtre quand, par la vigueur d'une vie spirituelle qui cependant n'est pas entrée avec assez de réalisme dans l'intelligence du drame vécu par Jésus en Israël, il est conduit à désespérer de l'Église de son temps. Pour correspondre au meilleur de lui-même, il la quitte, n'ayant pas compris que plus un adulte est religieux et disciple de Jésus, plus il est amené à porter le tragique destin, caché à beaucoup, d'une société religieuse toujours inférieure à ce qu'elle devrait être (...). Ce prêtre abandonne la ferveur de son enfance, sinon toute foi, ainsi que le milieu fermé mais si fraternel qu'il a connu sans sa jeunesse et où il garde ses meilleurs souvenirs... ⁽¹³⁸⁾

6. À partir de quelle expérience personnelle M. Légaut arriva-t-il à cette façon de voir les choses, à penser de cette manière ? Sans doute grâce à l'attitude ouverte qu'il vit chez M. Portal à tout moment et devant tout type d'interlocuteurs. Mais c'était aussi à partir de ce qu'il fut en découvrant par soi-même, comme on a essayé de le montrer dans ce travail. Une fois atteintes la fermeté et la solidité qui lui manquaient durant les années 30, c'est à dire une fois qu'il fut capable d'être ferme et décidé sur le plan humain, et chef spirituel grâce aux années des Granges, il commença à concevoir ses écrits dans les années 50, quand il sut ouvrir un espace où puissent se rencontrer à leur goût ceux qui, entre autre, bien qu'ils avaient pris leurs distances avec l'Institution, avaient continué de cheminer, fidèlement tenaces mais non docile-

⁽¹³⁸⁾ IIPAC, pp. 40-41.

ment, sur un sentier utile non seulement pour eux mais potentiellement pour d'autres. Il arriva ainsi, sur le chemin que nous l'avons vu prendre, jusqu'à pouvoir écrire et « L'appel apostolique » et « L'œuvre spirituelle », c'est à dire à être capable de suffisamment comprendre (« Introduction à l'intelligence ») et de se mettre à la place des autres. Se tenir à sa place et se comprendre est le chemin pour s'approcher à partir de sa propre singularité à être universel, pour arriver à être vrai pour soi selon l'adage classique « l'âme est d'une certaine manière toutes les choses »⁽¹³⁹⁾. À partir de cette perspective, M. Légaut put écrire ce qu'il a écrit et de la façon dont il le fit, dans ses livres de 1970 et 1971, dans lesquels l'avant-dernier chapitre est un bon exemple.

Traduction : Geneviève Louismet, janvier 2022

⁽¹³⁹⁾ *Anima est quodammodo omnia*. Voir l'usage de cette assertion de saint Thomas et d'Aristote dans : Jaime BOFILL, *Obra filosòfica*, Barcelone, Ariel, 1967, pp. 215, 232 et 226 (livre non traduit en français).